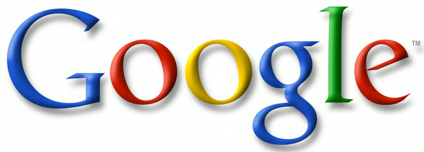
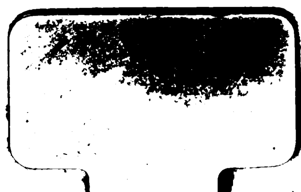





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



ALFRED,

ROI

DES ANGLO-SAXONS.

ALFRED,

ROI

DES ANGLO-SAXONS.

Par Mr. le Baron DE HALLER,

SEIGNEUR de Goumoëns-le-Jux, Président de la Société Royale de Gœttingue & de la Société Economique de Berne, Associé de l'Academie Royale des Sciences de Paris, &c. &c. Membre du Conseil Souverain des Deux-Cents de la République de Berne, &c. &c.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

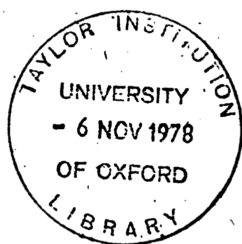


A LAUSANNE,

Chez LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.



M. DCC. LXXV.



A SA MAJESTÉ

GEORGE III,

ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE, DE FRANCE ET D'IRLANDE, ARCHI-TRESORIER ET ELECTEUR DU St. EMPIRE ROMAIN, &c.

QU'un Monarque ſoit aſſis ſur le plus beau des trônes, que dans une filiation non interrompue, il réuniſſe le ſang

des Plantagenets, des Normands & des Anglo-Saxons, qu'il compte parmi ſes ayeux un Alfred, un Kerdick, & preſqu'au-delà des bornes de l'Hiſtoire, un Wodan, que ſes exploits ont fait mettre au rang des Dieux, tous ces avantages ſont bien rares parmi les plus grands Souverains du monde.

Mais que ce neveu d'Alfred, à l'exemple de ſon ayeul, aime par-deſſus toutes choſes ſon Dieu & la vertu, qu'il

mette tout ſon plaiſir à faire du bien, qu'il ne donne dans ſon cœur aucun accès à la vengeance, qu'il ſacrifie les triomphes éclatans de ſes victoires à une paix plus ſalutaire à ſon peuple, qu'il connaiſſe les ſciences, qu'il les aime, qu'il protège & encourage les arts, que les loix les plus exactes de la juſtice faſſent la règle invariable de ſes actions, qu'il ſoit également grand à remplir les beaux devoirs de Roi, d'époux, de fils & de père; telles ſont

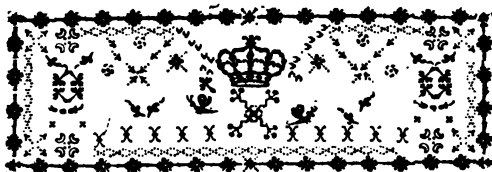
les qualités inestimables qui lui sont propres, qui le distinguent de tous les Monarques, & qui font de lui l'objet le plus digne de l'amour & de la vénération.

Puisse cette ressemblance de George III. avec Alfred, qui fait déja le bonheur de tant de millions d'hommes, produire les mêmes glorieux effets qui ont récompensé Alfred dans sa vieillesse! Puissent ses heureux Sujets honorer dignement le

bon, le juſte, l'irréprochable Monarque, que la Providence leur a donné dans ſa bonté ! Puiſſe le repos public, l'état floriſſant de toutes les parties de ſon Empire, la protection accordée à tous les travaux utiles, & la correction des mœurs devenir ſa récompenſe dans ſa vieilleſſe ! Puiſſent enfin ſes deſcendans, comme ceux du ſage & généreux Alfred, règner après mille ans ſur le trône de la Grande-Bretagne, en augmenter la gloire, &

à l'exemple de George III, devenir grands pour le bonheur de leur peuple, & vertueux pour servir d'exemple à tous les Souverains!





ALFRED,

ROI

DES ANGLO-SAXONS.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

DE Mr. DE HALLER.

Par C. P.



PRÉFACE DE L'AUTEUR.

IL ſerait trop tard à préſent de vouloir cacher que mon but, en écrivant Uſong, était d'eſſayer ſi le deſpotiſme ne

pourrait pas devenir plus supportable ; quand un Prince aurait établi un tel équilibre dans les diverses branches du Gouvernement, que personne ne souffrît de violence de la part de ses Officiers, & que la vérité eût toujours un accès libre au trône. J'ai préféré d'établir le siège de ce Gouvernement despotique dans l'Orient, où il est le seul qui ait été connu depuis les tems les plus reculés. Il faut donc regarder toutes les modifications du despotisme, comme ayant été faites dans la Perse, quoique la plûpart aient été puisées dans le Gouvernement Chinois, ou dans quelqu'autre source. On ne doit pas les appliquer à un Gouvernement despotique, tels que nous en avons en Europe, qui peut être mitigé par les États, par les Parlements, ou par d'autres moyens impossibles dans les pays Orientaux. Le peu de fiction qu'on

y trouve, n'y a été ajouté que pour attirer quelques Lecteurs qui n'auraient jamais voulu entreprendre la lecture d'un Livre entiérement sérieux. J'ai décrit cette fois-ci la Monarchie modérée; & j'ai séparé ce qui est entiérement vrai, de ce que j'ai simplement cru pouvoir servir à mon but. On trouvera dans le quatrième Livre la description du Gouvernement actuel de l'Angleterre, avec quelques changemens qui sont cependant fondés sur l'histoire; car autrefois les revenus annuels d'un homme qui avait droit de donner sa voix à une élection, étaient aussi-bien déterminés, que ceux de celui qui était habile à être élu; quoique dans la suite on ne fit attention ni aux uns, ni aux autres.

Le cinquième Livre est historique, quoique les voyages d'Osbar sur les côtes de

l'Est Granland & du petit Spitzberg ayent été ajoûtés aux véritables voyages exiſtans de ce Danois. Mais ces deux deſcriptions ſont réellement vraies, quoique je ne les aye pas tirées des Mémoires d'Othar. Le ſixième Livre a le même but, que l'amour de Lioſua dans Uſong.

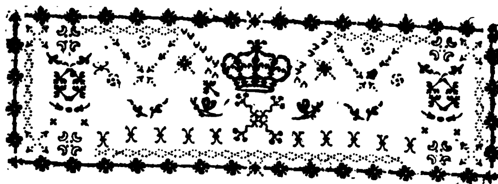
J'ai tiré principalement l'Hiſtoire d'Alfred du Livre de Jean Spelmann le jeune, intitulé Alfredi Magni Anglorum Regis vita, *imprimé in-folio à Oxford l'an* 1678. *Je me ſuis auſſi ſervi de la Vie d'Henri II. par le Lord Litteleton, & de l'Hiſtoire fort abrégée de Hame, & j'y ai de plus ajoûté ce que je connaiſſais d'ailleurs de l'Hiſtoire d'Angleterre.*

Je me propoſe auſſi d'écrire ſur le gouvernement républicain ſous le titre de FA-

BIUS & CATON. *Ce dernier Ouvrage sera simplement historique : l'histoire même m'ayant paru assez intéressante, pour n'avoir besoin d'aucun ornement fictice. Mes vûes seront suffisamment remplies, si je réussis à contribuer tant soit peu à ce que les Souverains, dans chaque forme de gouvernement, se laissent exciter à la vertu & à l'avancement du bien general.*



ALFRED;



ALFRED.

LIVRE PREMIER.

LE puiſſant Egbert ne règnait plus. Son fils Edelwolf fut l'héritier de ſon Royaume, mais il ne le fut ni de ſon eſprit, ni de ſon courage. Edelwald, ſon fils, lui enleva la moitié de ſon Royaume, & poſſéda pendant quelque tems le trône devenu vacant. Ce fut ſous lui, que commencerent les malheurs de l'Angleterre. Ses habitans n'étaient plus ces vieux Saxons qui ne reſpiraient que la

guerre, un climat plus doux avait énervé leurs mœurs. La souveraineté des Prêtres avait banni de leurs cœurs ce mépris de la mort & cette soif ardente de conquêtes & de victoires : on voyait les Rois se prosterner aux pieds des Autels & des Moines qui seuls étaient respectés. Ils demandaient humblement aux Prêtres une victoire que leurs ayeux n'attendaient que de leur épée. Dès ce tems-là ils couraient à Rome, comme à la source du salut; ils soumettaient déja leur Royaume à une contribution par laquelle ils achetaient la protection de l'Evêque universel. Ils désiraient de vivre en paix dans un pays que leurs ancêtres leur avaient acquis au prix de leur sang. Les guerres n'étaient plus pour les Anglo-Saxons, l'exercice de leur courage, c'était un devoir dont la nécessité leur imposait la Loi. Plus loin vers le Nord, dans la froide Scandinavie, les mœurs avaient conservé leur âpreté. Des hommes qui craignaient de mourir sans blessures, qui attendaient dans l'éternité même la récompense de leur courage, & dont le sang versé

était l'unique prix auquel ils pussent acheter la faveur d'Odin, habitait alors ces contrées éloignées où les Romains n'avaient jamais apporté leurs arts, ni leurs mœurs corrompues. Ces peuples regardaient les paisibles habitans de l'Europe méridionale, comme une proie créée par la nature pour eux, de même que le pigeon a été créé pour l'épervier. Les Normands ou les Danois, c'est ainsi que l'on appellait dans le midi les habitans des vastes côtes de la Scandinavie, parcouraient toutes les mers sur des bâtimens légers, entraient dans les fleuves & faisaient des descentes dans le pays, où ils envahissaient les villages sans défense, & les villes non fortifiées, pillaient les richesses des habitans, & trouvaient un plaisir barbare à détruire & à massacrer les vaincus. Ils ne connaissaient d'autre vertu que la valeur. La modestie des Ecclésiastiques, ces ministres de paix, leur paraissait l'honteuse négligence du seul devoir qui mene les hommes à la gloire; ils méprisaient les sciences, comme ils méprisaient les quenouilles, & ils les

regardaient comme des occupations de lâches; lorſqu'ils avaient dévaſté une contrée, que tout fumait à l'entour de leur camp, que les fruits du travail du laboureur innocent avaient été conſumés, ils ſe rembarquaient dans leurs vaiſſeaux, & cherchaient d'autres pays qui n'avaient pas encore reſſenti les funeſtes effets de leurs épées fumantes de ſang, & les flambeaux deſtructifs de leur rage. C'eſt ainſi que ces barbares traînaient après eux le carnage & la déſolation, & que le pays qu'ils abordaient devenait la victime de leur fureur. Fatigués du carnage, chargés du butin des nations laborieuſes, ils retournaient dans leurs ports, chantaient leurs victoires aux Beautés de leur pays, & jouiſſaient de l'eſtime générale de leurs concitoyens. Il arrivait ſouvent qu'un Chef de ces barbares enlevait une Belle, & l'amenait dans ſon affreux château, où ſes larmes ne pouvaient ſauver ſon innocence, & où elle n'avait plus la douce conſolation d'eſpérer de paſſer des jours tranquilles ſous un climat plus doux, dans ſa patrie & au milieu de ſa famille.

Couverts d'acier au ſortir du berceau, élevés dans les combats, ces guerriers ne connaiſſaient d'art, que l'art deſtructif de la guerre. Ils ne craignaient aucune bleſſure; ils regardaient la mort comme la route qui les conduiſait aux palais des Dieux. Ils n'étaient point arrêtés par le nombre de leurs ennemis, quoique ſeuls ils auraient affronté un corps entier de troupes, & Ragnar chantait courageuſement ſon Cantique de mort, pendant que de ſerpens lui déchiraient le ſein. Les forces qui croiſſent avec l'exercice, & une connaiſſance parfaite du maniement des armes, étaient le ſoutien de ce courage. Le mépris de la mort les rendait ſupérieurs à tous les peuples de l'Europe; leur arrivée répandait l'effroi dans des Royaumes entiers. Les habitans ſans eſpoir quittaient leurs maiſons, & ſe ſauvaient dans les villes entourées de murailles, où les tours & les enceintes arrêtaient au moins pour quelque tems les barbares qui manquaient de machines néceſſaires pour renverſer ces eſpèces de fortifications.

Les faibles Carlovingiens ne pouvaient réfifter au deluge effrayant des Danois. Souvent ils achetaient à prix d'argent une paix incertaine. Les Scandinaviens ne reconnaiffaient point de Souverain, chaque individu d'une troupe combattait & pillait pour lui feul, & cette troupe chargée de la rançon d'un pays effrayé, fe retirait pour faire place à une autre qui, animée de la même rage, ôtait à ces malheureux cette vie qu'ils avaient achetée de la troupe qui venait de partir. La réfiftance & la foumiffion étaient également dangereufes : l'une était pour des peuples peu exercés une ruine inévitable, l'autre ne retardait leur deftruction, que de quelques femaines.

Ce fut fous Edelbert, frere d'Edelwald, que Hubba & Ingwan, tous les deux fils de Ragnar Lodbrog, firent une defcente en Angleterre, ils envahirent York, ville très-confidérable : les Princes du pays vinrent à leur rencontre avec une multitude mal difciplinée : les guerriers Scandinaviens battirent fans peine les Saxons énervés; ils tuerent

une partie de la Noblesse, & imposerent aux vaincus des conditions dures & des contributions exorbitantes.

Ils attaquerent bientôt la partie orientale de l'Isle. Ils battirent aussi & firent prisonnier Edmund, Prince d'Est-Sex; les Sauvages le massacrerent, & inonderent toute l'Angleterre de leurs forfaits sanguinaires. Une nouvelle armée parut & campa dans les plaines de Reading, non loin de Londres, qui était alors une ville médiocre. Edelred, Roi des Anglo-Saxons, attaqua les Danois retranchés avec plus de courage que de bonheur, & il fut repoussé avec une grande perte.

Les deux armées se rencontrerent encore une fois à Ashdown, près de Reading. Les Anglo-Saxons étaient divisés en deux corps d'armée. Le Roi était à la tête de l'un, l'autre était sous le commandement de son jeune frère le courageux Alfred, qui portait ses premières armes contre les ennemis de sa Patrie. Alfred, le favori de son père Edelwolf, & le plus jeune de ses fils, avait reçu de la nature des dons que l'on voit rarement réu-

nis, dans un ſeul homme. Une figure agréable & un naturel charmant lui gagnaient tous les cœurs. Son père l'avait envoyé à Rome, le ſiége du peu de connaiſſances, que les victoires deſtructives des peuples du Nord avait laiſſé en Europe. Le jeune Prince fut inſtruit dans ces ſciences preſqu'oubliées en Angleterre, il reçut même des dignités eccléſiaſtiques : mais Léon IV., Evêque de Rome, avait un preſſentiment de la grandeur future du jeune Prince : il l'oignit Roi, quoiqu'il y eut trois frères aînés entre le trône & lui.

En Angleterre il s'appliqua à ces exercices, qui ſeuls étaient regardés comme nobles; il apprit à chaſſer, il s'inſtruiſit dans l'art de la fauconnerie, on l'accoutuma à ſupporter les incommodités d'une vie laborieuſe, la faim, la ſoif, la chaleur, la fatigue. Il n'avait que 18 ans, quand ſon frère Edelred le crut capable de commander une armée : il ne connaiſſait pas l'ame noble du jeune Alfred, & dans le danger preſſant qui menaçait l'Angleterre, croyant les

promesses nécessaires pour encourager le jeune Prince à de grandes actions, il lui promit la moitié du pays qu'il soumettrait.

Edelred n'avait pas rendu justice au généreux Alfred; non-seulement il ne lui avait pas fait donner la portion du pays que leur pêre lui avait destiné, mais de plus il n'avait pas tenu à ce digne frère ce qu'il lui avait promis. Cependant Alfred préféra l'amour de la patrie à tous les ressentimens de l'injure qu'il avait soufferte, & il servit son injuste frère dans les campagnes les plus périlleuses.

Alfred se sentait porté plus vivement à la vertu : le desir de sauver sa patrie enflamma son courage. Les Normands s'avancerent contre lui; ils l'obligerent, quoique plus faible qu'eux, à en venir à une bataille avec des troupes peu aguerries. Edelred priait dans sa tente; ni les instances de ses Anglo-Saxons, ni le son guerrier des trompettes qui l'invitaient à la bataille, ne purent l'engager à interrompre des cérémonies sans lesquelles il n'osait pas compter

fur le secours divin. Pendant qu'il perdait un tems précieux, Alfred fut obligé de s'exposer au hafard d'une bataille, il s'avança en rafe campagne contre un ennemi plus fort que lui, contre les redoutables Normands. Sa valeur, son exemple exciterent les moins hardis à se défendre courageusement. Leurs arcs de bois d'if avec lesquels ils décochaient des flèches de fer, & qui donnerent encore bien des siècles après une supériorité aux Anglais sur les plus vaillans Chevaliers de l'Europe, rendirent long-tems le fort de la bataille douteux; ils renverserent une multitude de ces Danois qui combattaient à demi nuds, & dont les armes ne pouvaient servir qu'en combattant de près. Mais les vaillans Normands ne lâcherent point le pied. La vengeance enflammait leur courage, ils se précipiterent sur les Saxons, dont les arcs devenaient inutiles de près, & les forcerent à reculer; ils ne se debanderent cependant pas. La vue & l'exemple de leur jeune Héros les retint auprès de leurs bannières. Mais enveloppés par les forces supérieures de leurs

ennemis, le désespoir prenait chez eux la place du courage, lorsqu'enfin Edelred avança. Il avait perdu dans des exercices de piété un tems absolument nécessaire au salut de son peuple; son armée qui n'avait point souffert vit de près la ruine de ses frères, elle fit plus pour les sauver, que le Roi lui-même ne pouvait l'espérer. Une partie alla courageusement à la rencontre d'une des aîles des Normands, une autre prit en flanc les ennemis qui combattaient; enfermés entre les deux armées des Saxons, ils devinrent les victimes de la vengeance d'Alfred. L'aîle qui resistait encore vit la perte de l'autre, & prit la fuite. Les vainqueurs poursuivirent les Normands dans la plaine, jusqu'à ce que la nuit vint au secours de ceux qui restaient. Plusieurs milliers perdirent la vie, & laisserent leurs cadavres épars sur les champs; en sorte que la terre s'enyvra avec avidité du sang de ses terribles ennemis.

Mais le Nord était trop fécond en guerriers, le courage de ses habitans était trop

grand, pour que la perte d'une bataille pût les faire renoncer au desir de s'enrichir par le butin qu'ils faisaient si souvent en Angleterre. Au bout de quelques semaines leur armée fut renforcée par une multitude de vaisseaux Scandinaviens, & s'avança contre les deux Princes Saxons. La bataille se donna près de Marden, dans le Comté de Wilts; Edelred fut blessé; & les Saxons mis en fuite. Plus d'exercice dans la guerre, & le mépris de la mort enraciné dans le cœur des Normands, leur donna une supériorité à laquelle la valeur d'Alfred ne put résister.

Edelred mourut de ses blessures, & laissa le Royaume dans un état qui devait éteindre tous les desirs des prétendans au trône. Les Normands vainqueurs étaient dans le sein du pays, les Saxons étaient épuisés par des défaites réitérées; mais le nombre diminué de leurs guerriers leur faisait moins de peine, que le peu d'espérance qu'ils avaient de vaincre des ennemis dont ils avaient tant de fois éprouvé la supériorité. Le Roi de ce peuple exposé au plus grand

danger, n'avait d'autre perſpective, que des batailles douteuſes, des défaites preſqu'aſſurées, que de l'abaiſſement & des bleſſures.

Alfred était jeune, mais malgré la fougue de la jeuneſſe ſon bon ſens retenait déja ſes paſſions dans de juſtes bornes. Il était avec un enfant, le ſeul reſte de ce ſang noble qui dans une filiation non interrompue avait animé les Princes Saxons depuis Wodan mis au rang des Dieux, juſqu'au victorieux Egbert. Edelred lui avait déja deſtiné la ſucceſſion, quoiqu'il lui eût retenu les biens qui auraient dû former ſon héritage. Alfred avait combattu, il avait vaincu pour ſon peuple, & dans les défaites même ſon courage & ſa prudence étaient demeurés ſans reproche. Tous les Saxons tournaient les yeux vers lui; ſes éminentes qualités étaient la ſeule eſpérance qu'ils euſſent d'être délivrés d'une ruine qui leur paraiſſait ſi prochaine.

Ce jeune & ſage héros réſiſta long-tems aux vœux de la Nobleſſe qui l'en preſſait, & à ceux du Clergé qui l'en ſollicitait avec larmes: & ce fut malgré lui, que cédant à

leurs instances, il monta à Winchester sur un trône que de barbares vainqueurs avaient si souvent ébranlé.

Il y avait à peine un mois d'écoulé, qu'il fut obligé de livrer une bataille décisive dans les environs de Wilton. Le jeune Prince aurait mieux aimé exercer ses troupes par de petits combats, & les accoutumer à regarder sans crainte les visages effrayans des Danois. Mais les cruautés des barbares, les feux repandus dans l'intérieur du pays, le contraignirent de se soumettre à un évenement incertain, & à aller à la rencontre de l'ennemi avec peu de forces. Les Saxons combattirent jusqu'à midi avec un succès égal contre les Normands. Les bonnes dispositions du Roi semblerent enfin leur donner la victoire, les Normands plierent, ils ne fuyaient pas, mais ils se retiraient cependant. Les Saxons les presserent sans précaution. Plusieurs se disperserent pour le pillage, ils avaient poussé les ennemis jusques sur une hauteur d'où ils pouvaient voir le petit nombre des Saxons. Les vaillans Nor-

mands confervait tout leur courage, même dans les défaites: ils revinrent fur leurs pas, tomberent fur les Saxons qui s'étaient crus trop affurés de la victoire, & leur arracherent l'honneur de cette journée. La nuit délivra les fuyards de l'épée des Normands, il y en eut peu qui périrent, mais la victoire fut perdue, & le courage du peuple fut abbattu de nouveau.

Les Normands avaient cependant acheté la victoire au prix de tant de fang, & l'humeur guerrière d'Alfred leur avait imprimé tant de refpect pour fa perfonne, qu'ils firent un traité avec lui, abandonnerent la Saxe occidentale, Weft-Sex, & tournerent leurs armes contre d'autres parties de l'Isle où régnait Gurrhed, Prince de Middle-Sex. Ils ravagerent fon pays, lui livrerent plufieurs batailles, & conquirent fon Royaume après fa mort. Eft-fex & Northumberland étaient enfévelis fous leurs ruines, & les Scandinaviens poffédaient le peu d'endroits tenables. Gormund & Amund vinrent bientôt du Nord inépuifable, fondre avec de nouvelles trou-

pes sur le vigilant Alfred, qui seul défendait encore la liberté des Saxons occidentaux. Mais cet infatigable & sage Roi amena les Normands au point, qu'ils sortirent de son pays, & qu'ils s'engagerent sur leurs Dieux par serment d'abandonner le pays soumis à Alfred. Mais bientôt ces parjures pillerent les haras de la cour, & vinrent prendre Excester d'assaut.

Le Roi représenta à ses Saxons fatigués & sans espérance, que comme aucune paix, ni aucun serment ne pouvait lier ces barbares, ils n'avaient de secours à attendre que d'eux-mêmes & du courage du peuple. Que ne leur restant aucun autre moyen de se sauver, le désespoir devait augmenter leurs forces, puisqu'il serait beaucoup plus glorieux pour eux de mourir les armes à la main, que de se laisser égorger comme des bêtes sauvages par des brigands, sans se défendre. Animés par ces discours les Saxons coururent aux armes, & s'opposerent aux Normands. Alfred combattit sept fois dans un an ces barbares. Il est vrai que

le

ſang le plus noble des Saxons ruiſſelait dans les campagnes, mais la moitié des bandes des Normands fut détruite, & ils furent obligés de faire la paix aux anciennes conditions d'abandonner Weſt-Sex, & de ne faire paſſer aucunes nouvelles troupes du Nord dans le Royaume d'Alfred. Le belliqueux Rollon, la tige des Rois Normands, à qui la Providence reſervait le trône d'Alfred, demeura fidèle à ce traité : il quitta l'Angleterre, & porta ſes armes dans la Neuſtrie, dont il fit la conquête, & où ſes deſcendans ont règné avec gloire.

Rien n'échappait aux vûes d'Alfred : c'eût été en vain qu'il aurait forcé les Normands à conclure des traités avec lui, ſi la mer leur reſtait ouverte. Leur fureur pour le pillage, & l'envie d'obtenir de la gloire par l'effuſion du ſang, ne leur permettait pas de cultiver les arts ; la vie leur devenait à charge, dès que le bruit des armes & l'eſpérance d'une victoire prochaine ne les réveillait pas. Alfred portait plus loin ſes vûes, que les Rois Saxons ſes prédeceſſeurs : l'Angleterre n'avait d'en-

nemis à craindre, que ceux qui l'attaqueraient par mer. Il fit bâtir des vaisseaux dans tous ses ports, il prit à sa solde des pêcheurs exercés, & de bonne volonté, auxquels il joignit des soldats, & sa flotte ainsi équippée, il la répartit à l'entour des embouchures des rivières où les Scandinaviens avaient coutume de débarquer.

Les Saxons sortaient frais & bien armés de leurs ports; quand les pirates arrivans de la Scandinavie, épuisés & affaiblis par une longue navigation, cherchaient à atteindre les côtes d'Angleterre. Les Saxons quelque peu exercés qu'ils fussent, leur étaient déja supérieurs; ils battirent deux escadres Normandes, coulèrent à fond la plûpart de leurs vaisseaux, & le reste s'enfuit dans ses froides régions. Alfred accourut par terre vers Excester, entoura les Normands qui s'étaient procuré des chevaux, & les obligea de donner des ôtages, & d'abandonner entiérement tout le pays de West-Sex.

Le plus petit nombre des Normands demeura fidèle à ses promesses. La plus grande

partie ne se nourrissait que de pillage; ils inonderent de nouveau le pays d'Alfred, s'emparerent à l'improviste de Chippenham, la forteresse la plus assurée des Saxons opprimés, & ne respirans que le fer & le feu, ils porterent dans tous les coins du Royaume leurs épées fumantes de sang. Epuisés par des longues guerres, par des défaites réitérées, & même par leurs victoires, les Saxons perdirent à la fin tout espoir de délivrance; ils se disperserent dans les bois, dans les antres sauvages, dans le pays de Galles, où ces barbares n'avaient point encore pénétré, & chercherent même chez leurs anciens ennemis une sûreté que toute leur résistance ne pouvait leur donner. Ceux qui étaient sans armes plierent sous le joug, & se soumirent patiemment à leurs oppresseurs.

Alfred était abandonné de son peuple, il ne voyait aucune possibilité à rassembler ceux qui s'étaient dispersés, ni à rassurer ceux qui étaient épouvantés; il ne lui restait qu'à se sauver lui-même, puisqu'avec lui toute espérance aurait été éteinte de relever jamais

le Royaume des Saxons. Il quitta tous fes ornemens royaux, revêtit le vil habillement d'un manœuvre, noircit fon vifage où brillait la fleur de la jeuneffe, avec le fuc de quelques fruits, & fe refugia chez un vieux Berger, qui avait déja foigné les troupeaux de fes prédeceffeurs. Ce fidèle ferviteur cacha même à fa femme la dignité de fon maître, & elle traitait quelquefois le Monarque inconnu avec une groffiéreté peu convenable, mais qui faifait la fûreté d'Alfred. Le jeune Roi fe tint caché pendant toute une année, mais dans cet état de gêne fon ame active ne connut point le repos. Les Normands s'étaient établis dans le Comté de Sommerfet, où ils avaient pofé un vafte camp dans les marais d'Athelney, qui font entre deux rivières: Ils fe croyaient en fûreté dans ces buiffons environnés de marais fangeux, & c'était de cette forteresse conftruite fans art, qu'ils faifaient leurs excurfions dans le malheureux Weft-Sex: c'était dans ce même défert impénétrable, qu'ils cachaient leur pillage & les richeffes de l'Angleterre qu'ils devaftaient.

Souvent Alfred tombait avec quelques Saxons, ou des pâtres armés dans le camp Danois; il maſſacrait quelques bandes ſéparées de ces brigands, & anticipait ſur la vengeance qu'il était réſolu de prendre un jour de ces barbares. Souvent il leur enlevait le bétail qu'ils avaient volé, & partageait ſa proie entre les volontaires qui l'aidaient à harceler les ennemis de la patrie. Le Roi ſeul & abandonné était pour les Normands une armée entière qui, en tuant un grand nombre d'entr'eux, reſtait toujours inviſible. Toutes ces petites victoires rendirent célèbre le nom de l'intrépide berger, & Wulf devint un nom redoutable.

Alfred attendait avec autant de peine que d'impatience, le moment de délivrer ſon peuple du joug de l'oppreſſion ſous laquelle il gémiſſait. Son fidèle fermier était pauvre, les Danois lui avaient enlevé ſon bétail, Alfred mangeait avec lui ſes petites proviſions, & qui ſouvent encore lui étaient enlevées par toute ſorte d'accidens. Un ſeul pain était la proviſion du Roi & de celui qui le nourriſſait; il était ſeul

lorſqu'un pauvre voyageur paſſa devant la chaumière, je meurs de faim, dit l'étranger. Le cœur d'Alfred n'était pas aſſez dur, pour réſiſter à cette vûe; il partagea avec ce malheureux la ſeule proviſion qu'il eut, ſe repoſant entiérement, (diſait ce jeune Prince) ſur celui qui nourrit les corbeaux. Il s'endormit dans ſa ſolitude, & l'hiſtoire dit que dans ce doux ſommeil, qui eſt le ſommeil de la vertu, il lui était apparu un Etre d'un ordre ſupérieur. Ton malheur eſt à ſa fin, Roi des Saxons, l'accès au trône qui t'appartient t'eſt rouvert, ſois dans le bonheur, ce que tu as été dans l'infortune.

Alfred entendit ces paroles, & peu d'heures après le lever de l'aurore, il ſentit renaître ſes eſpérances. Le berger avait été heureux à la pêche, les autres bergers avaient retrouvé une de leurs brebis qui s'était égarée du petit troupeau qu'ils avaient. Mais une nouvelle plus importante l'invitait à de grandes entrepriſes, Odun Comte de Devon, s'était enfermé dans le château de Kinwith, un grand nombre de Saxons diſperſés s'étaient raſſemblés

fous fes bannières. Hubba & Ingwar chargés de butin, revenaient alors de Galles, où ils avaient pourfuivi les Saxons fugitifs. Ils efpéraient de foumettre bientôt Kinwith, où il n'y avait pas des provifions fuffifantes pour le nombre des affiégés : ils entourerent le château, & couperent les eaux à ceux qui y étaient renfermés.

Alfred fentit bouillonner fon fang au récit du danger où fe trouvait fon peuple. Il abandonna la folitude d'Athelney, & déguifé en muficien, il entra dans le camp des Normands; il chantait de vieilles chanfons guerrières qu'il accompagnait de fa harpe; les Normands l'écouterent avec avidité, & le menerent même dans la tente de leurs Chefs. Le Roi refta deux jours dans le camp des ennemis. Il fe mit au fait de la fituation de toute leur armée, il vit la négligence & la fécurité des Normands, & le mépris qu'ils avaient pour les Saxons fi fouvent vaincus. Des meffagers fidèles rappellerent auprès de lui fes Saxons difperfés dans les Comtés de Wilts, Hants & Sommerfet; il les raf-

fembla dans la forêt de Sellwood, & chacun fe rangea fous fon drapeau à Egbrichtftone. Il fe fit voir à eux dans fes habits royaux, & dans tout l'éclat d'un vainqueur qui les menerait avec une confiance entière contre l'ennemi. Il leur fit un difcours pour les engager à attaquer vivement, & à fe battre avec courage.

Vous avez le choix, leur dit le Roi, de vous laiffer égorger par les barbares. Voulez-vous qu'ils enlevent vos femmes, qu'ils reduifent vos enfans en efclavage, qu'ils impofent à votre patrie le plus dur de tous les jougs? Ou voulez-vous, en courant le danger d'une feule journée, délivrer votre patrie, vos femmes, vos enfans, vous-mêmes? Ne craignez point l'humeur guerrière, ni les troupes exercées des ennemis, je les ai vus, je les ai vus de près; ils ne font point préparés au combat, ils n'attendent aucun ennemi: je les crois près de leur défaite, & votre épée leur percera le cœur avant qu'ils fe reveillent de l'indolence où ils font plongés.

Toute l'armée des Saxons frappa ſes boucliers l'un contre l'autre, & un cri général s'éleva jusqu'au ciel. Alfred ne donna point le tems à ce feu de ſe refroidir, il marcha toute la nuit contre les Normands, & à l'aube du jour, les feux des ennemis éteints, la plûpart étant enſévelis dans un profond ſommeil, il pénétra dans leur camp qui était ſans défenſe (*a*).

Odun ſortit dans le même inſtant de la fortereſſe avec ſa garniſon que la diſette & le déſeſpoir reduiſaient à mépriſer la mort. Ces Normands qui ne reſpiraient que la guerre, furent maſſacrés preſque ſans réſiſtance; le corbeau brodé, le grand étandard des Scandinaviens, ouvrage des ſœurs

(*a*) Au lieu de cette bataille, Spelmann en raconte deux, dans la première deſquelles Odun ſeul avait remporté la victoire, & enlevé le principal drapeau des Normands; dans la ſeconde Alfred avait battu la Cavalerie, & l'avait bientôt après obligée de ſe rendre.

d'Hubba, de la magie desquelles la superstition des Normands faisait dépendre la victoire, tomba entre les mains d'Alfred. Un petit nombre put se sauver sur leurs vaisseaux, une partie plus considérable de l'armée battue trouva un poste avantageux, mais qui ne retarda sa ruine, que de quelques jours.

Alfred étendit son camp victorieux & renferma les fuyards, & bientôt, dès la seconde semaine, la famine & le froid obligerent ces étrangers abbattus à se soumettre au Roi, dans la compassion duquel ils fondaient encore quelque espérance. Charmé de l'humiliation de ces guerriers si redoutés, il leur proposa les conditions les plus équitables. Gormund, le seul de leurs Chefs qui avait échappé à la défaite, & trente de leurs principaux combattans, reçurent le baptême; Alfred donna lui-même le nom d'Adelstande au Prince Normand; il fit à ses nouveaux prosélytes de riches présens, & Gormund reçut l'investiture d'Est-Sex & de Northumberland.

Ce n'est que par degrés, que les peuples

parviennent à la connaissance de la vérité. Ils sont long-tems barbares, & leurs desirs sont bornés aux nécessités qui leur sont communes avec les bêtes. L'aurore des mœurs & des arts se lève enfin. La lumière augmente lentement, & ce n'est qu'au travers de l'obscurité & de la fraîcheur du matin, que le midi succède à la nuit. Alfred obligea les Normands à se faire baptiser, il avait les meilleures intentions, il espérait de contraindre par les liens de la Religion ces sauvages guerriers à tenir leur promesse, & de leur ouvrir une route qui les détournât d'une éternité malheureuse. Mais ce Prince magnanime ne voyait pas, & ses Prêtres qui n'avaient que des idées mondaines ne savaient pas, que de l'eau répandue avec cérémonie ne fait pas des Chrétiens, que la crainte & l'épée d'un vainqueur ne produisent aucune persuasion, & qu'on profane indignement la dignité du Baptême, le sceau de l'introduction dans l'assemblée des Fidèles, quand on y oblige ceux dont l'esprit ne connaît pas la vérité, & dont la volonté ne s'est pas soumise aux de-

voirs de la Religion. Aussi ni Gormund, ni les Normands ne furent ils fidèles au Roi; & il fallut les soumettre encore par de nouvelles guerres. Il n'y avait personne parmi les Prêtres Saxons, qui eut la sagesse & le zèle nécessaires à la conversion de tant de guerriers endurcis par le pillage & l'effusion de sang. La Noblesse Saxonne se rendit en foule à Weadmore pour le baptême solemnel des terribles Normands. Alfred s'approcha lui-même de l'Autel; & prononça le nom que Gormund devait porter comme Chrétien; il promit en même tems pour le nouveau converti, qu'il resterait fidèle à la croyance qu'il venait d'embrasser.

Le Roi des Saxons ne perdait jamais de vue l'avantage de son peuple, il fit des loix auxquelles Gormund souscrivit, qui devaient servir à l'avenir de règle aux Normands qui s'établiraient dans Est-Sex & Northumberland.

Gormund se retira dans le pays qui lui avait été assigné; les Normands qui n'avaient pas voulu embrasser la Religion Chrétienne, s'embarquerent pour la France, & désolerent

ſes Provinces mal défendues ; mais ils n'oſerent ſe haſarder à recommencer avec les Saxons une guerre, de laquelle ils n'avaient aucun heureux ſuccès à eſpérer.

Alfred continua ſes ſoins pour ſe procurer une flotte qui pût empêcher les Brigands de débarquer : il n'ignorait pas que chaque baie dans le Nord armait des vaiſſeaux pirates, qui faiſaient leur proie de tout ce qui ne pouvait pas réſiſter à leurs armes. Il battit encore l'année ſuivante une flotte Scandinavienne, coula à fond les plus grands vaiſſeaux, & obligea le reſte à fuir vers les côtes où les faibles Carlovingiens étaient ſur le trône ſans puiſſance & ſans conſidération, & laiſſaient leurs Sujets devenir la proie des étrangers. Une autre armée vint cependant ſur ces mêmes côtes, entra dans la Tamiſe, & mit le ſiège devant Rocheſter. Mais le vigilant Alfred vint bientôt au ſecours de la ville. Les Normands s'enfuirent ſans haſarder une bataille, & ce qu'ils avaient pillé devint la proie des Saxons. Alfred attaqua une autre eſcadre à l'embouchure de

la Sture, escalada une partie des vaisseaux, & contraignit les autres à un traité que les parjures rompirent aussi-tôt qu'ils ne furent plus arrêtés par la présence redoutable du Roi.

Il était occupé à rebâtir Londres, & à le fortifier de nouveau : c'est à lui que cette immense ville est redevable d'avoir été relevée de ses ruines. Ce sage Prince fortifia aussi une multitude d'autres villes, parce qu'il prévoyait que les brigands Septentrionaux ne pourraient pas détruire ses Sujets retirés dans des villes munies de tours & de remparts, comme ils l'avaient fait dans des villages tout ouverts, avant qu'il pût leur venir du secours. Mais un soin plus important occupait le Roi.

Il s'élevait encore un orage que la sagesse d'Alfred parvint cependant à détourner. Arnoud ayant uni toutes les forces de l'Empire à celles des Francs, avait chassé de la Seine les Normands qui avaient inutilement assiégé cette isle peuplée, où est située Paris. Trois cents vaisseaux remplis de ces pi-

rates surprirent Apledore, dans le voisinage du port de Rege, & se fortifierent à Beamfleat. Un grand nombre de ces Scandinaviens qui avaient juré d'être fidèles à Alfred, prirent les armes, & se joignirent au nouveaux venus pour partager le butin. Alfred courut au secours des Saxons Orientaux. Les bourgeois de Londres qui avait été repeuplée, se joignirent à lui. Beamfleat fut prise d'assaut. La femme & les enfans d'Hasting, Chef des Danois, tomberent avec tout le butin dans les mains des Saxons. Alfred ne se départait jamais de ses principes : je ne fais pas la guerre aux femmes, dit ce Prince magnanime en renvoyant à Hasting son épouse, & aux autres Normands les leurs. Mais cette action généreuse ne toucha point ce barbare, il pilla & dévasta l'Angleterre depuis la Tamise, jusqu'au pays montagneux de Galles, & se fortifia de nouveau à Buntington, dans le Comté de Shrop. Mais les Normands épuisés abandonnerent bientôt ce château dénué de toute provision, & coururent vers la Tamise. Ils ame-

nerent leurs vaisseaux dans la petite riviere de Lee, dans l'endroit où elle se jette dans ce fleuve majestueux, ils firent des retranchemens autour de leurs vaisseaux, & attendirent le vigilant Alfred. Il vit que leurs retranchemens ne pouvaient être escaladés; mais en faisant à cheval le tour du camp ennemi, il lui vint dans l'esprit une idée que Cyrus avait exécutée autrefois. Il fit détourner par son armée l'eau de la Lee; les bâtimens septentrionaux furent mis à sec, la vallée marécageuse devint un pré fertile, & les Scandinaviens réduits au desespoir, abandonnerent leur camp fortifié, plusieurs périrent par l'épée des Saxons, les autres trouverent des vaisseaux sur les côtes d'Est-Sex, & chercherent à faire aux Anglais par mer tout le mal qu'ils pouvaient. Mais la prudence d'Alfred leur était aussi supérieure sur cet élément; il avait remarqué que les navires des Normands étaient petits, & qu'ils portaient peu d'hommes; il fit construire des vaisseaux beaucoup plus grands, & y mit beaucoup plus de monde. Les bateaux des

Nor-

Normands n'étaient pas en état de résister à la force supérieure des vaisseaux Saxons, plusieurs furent renversés par le simple choc de ces grandes machines; d'autres furent pris, & ceux qui échapperent, éviterent, pendant toute la vie d'Alfred, une isle sur laquelle veillait une sagesse constante & inébranlable. Fatigué d'une bonté dont on avait si souvent abusé, Alfred établit sur Northumberland & sur Est-Sex deux Comtes Saxons, & ôta aux Normands toute autorité sur les Scandinaviens établis en Angleterre. Les Princes des Gallois que le Grand Egbert n'avaient pu soumettre, se jetterent d'eux-mêmes dans les bras du Roi Saxon, & rechercherent sa protection. Il devint le Roi de toute la Bretagne méridionale, qui s'appella long-tems après Angleterre. Son gouvernement n'était point limité, parce qu'il était fondé sur le respect & sur l'amour. La renommée d'Alfred se repandit au-delà de la mer. Victorieux dans ses guerres, bon envers les vaincus, se montrant toujours le père de son peuple, il fut l'admiration de

ſon ſiècle. Les Saxons qui s'étaient enfuis de leur patrie opprimée, & qui s'étaient diſperſés dans toute l'Europe, ſe raſſemblerent ſous l'autorité d'un Roi ſi chéri. Les Normands qui poſſédaient diverſes parties de l'isle, ſe ſoumirent volontairement à ſes loix équitables, la terre qui avait été des années entières déſerte & ſans culture, ſe couvrit de riches moiſſons. La paix & l'abondance repandirent leurs bienfaits ſur ce pays appauvri.

Godwin, Gentilhomme Saxon, jeune & d'une belle figure, avait été enlevé par un pirate Normand, & emmené en Scandinavie. Sa fidélité & ſa valeur lui avaient acquis la faveur de ſon corſaire, & lui procurerent enfin ſa liberté, lorſque les Normands ceſſerent leurs incurſions en Angleterre. Après avoir parcouru une grande partie de l'isle, il vint à Wincheſter, & fut préſenté au Roi.

Ce Prince compatiſſant écouta le récit des malheurs qu'avait eſſuyés le jeune Gentilhomme dans ſon eſclavage. Godwin finit ſon

discours par le beau témoignage qu'il rendit à la sageſſe du Roi. La liberté m'a été doublement agréable en retrouvant un changement ſi heureux dans ma patrie. Quand je fus enlevé, preſque toutes les villes de l'Angleterre étaient reduites en cendre. Les malheureux habitans cherchaient avec ardeur un coin caché entre les rochers, un marais impénétrable, une caverne faite uniquement pour les bêtes ſauvages, où ils puſſent ſe dérober à la rage des barbares vainqueurs. Les champs déſerts étaient abandonnés aux chardons. L'agrément des jardins était inconnu, on n'entendait nulle part les chanſons des joyeux moiſſonneurs. L'épouvante & le déſeſpoir ſe peignaient ſur les viſages des fugitifs. Les écoles où j'avais été inſtruit dans les ſciences, étaient détruites. Les travaux avaient diſcontinué. On n'enſeignait nulle part la ſageſſe & la vertu. Les infortunés ne pouvaient invoquer qu'en ſecret le Tout-puiſſant, parce que la rage des infidèles perſécutait les ſerviteurs de Dieu, & ne pouvait ſouffrir leurs exhortations. Nous nous vîmes

bientôt reduits à oublier la feule confolation qui eût pu nous foutenir dans nos malheurs.

“ Que l'Angleterre a changé de face aujourd'hui ! Les villes font relevées de leurs ruines, doublement embellies. Les lieux où s'affemblent les Chrétiens, ont repris la dignité que demande le fervice du vrai Dieu. Les écoles font pourvues d'hommes favans, qui élèvent la jeuneffe du Royaume à la fageffe & à la vertu. De riches femailles couvrent les champs. La voix du laboureur anime fon travail, & fe fait entendre, lorfque d'abondantes moiffons couronnent fes travaux. Les marais déferts font devenus des prairies riantes. Ces campagnes qui étaient autrefois la réfidence du défefpoir, font couvertes de troupeaux qui nourriffent le laboureur de leur fuperflu “.

“ Les anciens vainqueurs des Saxons habitent encore dans des cavernes, dans des amas de pierres non taillées, leurs champs font fans culture, la terre qu'ils négligent de travailler leur refufe fes préfens. Il ne refte à leur indolence, que d'acheter au prix de

leur sang un entretien que leur travail ne peut leur procurer ".

Quelle est la cause de cette différence entre eux & l'Angleterre, entr'elle & les Scandinaviens? C'est Alfred, ce seul homme a sut donner une nouvelle forme à cette isle, il a changé des déserts en des jardins du Seigneur. Quelque modeste que fut Alfred, il ne put cependant se dissimuler le plaisir pur que faisait naître chez lui la vérité toujours propre à donner les plus sages leçons. Son cœur palpitait en secret, & il se promettait à lui-même de faire de nouveaux efforts, pour avancer toujours plus le bonheur de ses chers Saxons.



ALFRED.

LIVRE II.

PEndant trente ans Alfred avait presque toujours eu les armes à la main, il avait reconquis peu à peu l'Angleterre, détourné les incursions des barbares, acquis l'empire de la mer; de cinquante-deux batailles qu'il avait livrées, il avait triomphé dans la plûpart, & il ne devait ses victoires qu'à ses bonnes dispositions; il était enfin parvenu à son but, & avait acheté une paix durable, par beaucoup de travail, & par l'effusion du sang le plus illustre. Alfred commençait à respirer, & il s'occupait déja de l'amélioration intérieure du Royaume, & des moyens d'assurer le repos.

La gloire d'Alfred eſt ſans exemple ; toutes ſes victoires ne purent lui faire aimer la guerre. Ce bon Prince avait vu trop ſouvent que les plus beaux lauriers ſont teints du ſang le plus pur des guerriers, que la guerre rend malheureux des milliers d'hommes, qu'elle moiſſonne à la fleur de leur âge les jeunes gens les plus courageux, l'eſpérance de leur patrie ; que les autres n'ont pour toute récompenſe de leurs belles actions, qu'une vie que la douleur rend miſérable ; & que le feu ardent de la guerre détruit la nourriture d'un million de créatures humaines. Il avait vu qu'une diſette générale & la famine l'accompagnent, & traînent à leur ſuite des contagions dévorantes, qui hâtent la ruine de l'humanité. Alfred n'attaquait jamais ; toutes ſes guerres n'étaient que pour repouſſer des aſſauts injuſtes, leur légitimité pouvait ſeule engager ſon cœur compatiſſant, à ſacrifier le ſang de ſes frères au bien général.

Mais dans la paix même il trouva un Royaume déchiré, où la violence avait ſeule régné

depuis plusieurs années, où les loix n'avaient défendu personne, où la faible innocence avait été exposée à tous les maux, où la propriété des citoyens était aussi peu en sûreté que leur vie. Pour tirer son peuple de ce labyrinthe, le Roi s'instruisit des loix des peuples les plus sages, & premiérement de celles des Hébreux, qui avaient été dictées par la souveraine sagesse elle-même, puis de celles des Grecs, des Romains, des Danois & des Saxons. Il regardait ces loix comme un travail que les plus sages d'entre les hommes avaient fait pour lui, & il en tirait ce qu'il croyait pouvoir être salutaire & utile à son peuple.

Le Roi était né dans ces tems de ténèbres où les Occidentaux avaient oublié la langue & les arts des Romains, où Charlemagne avait été obligé d'emprunter de l'Arabe Aaron la connaissance des arts, où la superstition commençait à monter sur le trône, & les Prêtres à s'emparer de la domination universelle. Le Roi avait été lui-même élevé dans ces préjugés; ses maîtres & la plûpart

de ſes confidens étaient des Prêtres. Les coutumes des Saxons étaient devenues une habitude pour lui, & il en faiſait la règle de ſa conduite. Alfred fut un ſage législateur, mais les défauts inévitables de ſon ſiècle donnerent lieu à des imperfections qu'aucuns talens humains ne pouvaient empêcher.

Cependant quelque dévoué qu'il fut à l'Evêque de Rome, ſous l'inſpection duquel il avait paſſé une partie de ſes premières années, Alfred n'oublia pas qu'il était Roi, & qu'il tenait du tout-puiſſant lui-même la ſouveraineté de ſon Royaume. Il ſoumit les Eccléſiaſtiques aux mêmes loix qu'il preſcrivait au reſte de ſes Sujets. Il ne laiſſa aux Evêques aucune juriſdiction, & il punit les Prêtres criminels, ſans ſolliciter leur châtiment à Rome, comme ſon puiſſant ayeul, le premier Plantagenet avait été obligé de faire.

Les loix d'Alfred devinrent les loix d'Edouard, & la véritable ſource du Droit Anglais, dans lequel un peuple libre & victorieux ſent le prix de ces deux avantages, qui ſont les plus

beaux dont l'homme puiſſe jouir. Ainſi ce fut lui qui donna le premier à un citoyen des pairs tirés d'entre ſes concitoyens de même ordre que lui ; ainſi les accuſés ne devaient pas craindre l'injuſtice de ceux dont ils pouvaient devenir à leurs tours les Juges, & dont la ſûreté avait pour baſe cette juſtice même qu'ils auraient accordée à leur frère. Alfred ordonna qu'un Gentilhomme ſerait jugé par douze Gentilshommes ; il donna pour juges au roturier onze autres bourgeois, ſous la préſidence d'un Gentilhomme. Ce privilège eſt encore aujourd'hui dans toute ſa force, quoiqu'aucun autre peuple n'ait retenu cette égalité des Juges avec l'accuſé. Et en effet, les accuſés n'ont-ils pas le même danger à craindre de l'ignorance de leurs Juges, de l'opiniâtreté d'un ſeul d'entr'eux, & des artifices d'un Prince injuſte, que des inconvéniens qu'on peut avoir à redouter dans d'autres pays, ſous des Juges arbitraires ; quoiqu'il en ſoit, Alfred preſcrivit cette manière de juger les accuſés à ſes Saxons & aux Normands.

Les loix criminelles d'Alfred étaient dou-

ces; comme les loix de tous les peuples libres du Septentrion. Un très-petit nombre condamnait à la mort. Les féditions, les crimes de lèfe-Majefté, celui de haute trahifon, étaient les feuls qui fuffent punis de mort; & on pouvait même, fuivant la coutume des peuples Germaniques, s'en racheter pour une certaine fomme d'argent. Le crime de féduction envers une femme mariée, était puni comme ces grands forfaits qui nuifent au bien public, l'adultère était puni le plus févérement, parcequ'il brife les liens les plus facrés de la fociété, & qu'il défunit des perfonnes dont l'union eft la plus étroite & la plus néceffaire à l'efpoir d'une poftérité fagement élevée. Le Prêtre qui faifait un parjure, qui trempait fes mains dans le fang, qui paffait les bornes de la chafteté, était à la vérité puni par les Evêques; mais il devait auffi paraître devant les Juges Royaux, & payer au Roi une amende fixée par les loix. Ceux qui étaient foupçonnés d'un crime, étaient obligés pour la fûreté publique de trouver des ôtages, ou de fubir les arrêts.

Les pirates Danois avaient rempli l'isle d'un si grand nombre d'exemples de violences publiques, que le pillage & la prise de possession du bien d'autrui, étaient devenus un crime général. Alfred sut déraciner entiérement cet abus, & le moyen qu'il employa pour cela n'avait pas même été connu aux peuples les plus policés. Il commença par diviser son royaume en *Comtés*, dont l'étendue fut déterminée & fixée, chaque Comté était subdivisé en *Centaines*, qui avaient leur nom de la prise d'armes (*Weapontake*), & chacune de ces Centaines était outre cela divisée en *Dixaines*, de dix Pères de famille. Chaque Dixaine était obligée de donner caution pour tous les hommes qui la composaient, & chacun d'eux devait promettre pour tous, comme tous pour chacun, qu'aucun accusé ne ferait rien contre les loix, & qu'il comparaîtrait devant le Juge, aussi-tôt qu'il serait cité. Il n'y avait que ceux qui étaient inscrits dans une de ces Dixaines, qui jouissaient de la protection de la justice. Si quelqu'un refusait de se soumettre à cette

union, il était exclu de la protection des loix, & pouvait être attaqué impunément par un chacun, dépouillé de ses biens & même de sa vie. Un membre d'une Dixaine était-il soupçonné de quelque crime, & ses compagnons ne voulaient-ils pas être caution qu'il comparaîtrait devant le Juge, on le mettait en prison; s'il se sauvait avant que d'être pris, la Dixaine ou la Centaine payait une amende au Roi pour leur négligence. La Dixaine pouvait à la vérité en être libérée, si tous ses membres assuraient par serment, que le criminel avait commis son forfait, & pris la fuite à leur insçu; mais les Dixaines voisines devaient confirmer cette excuse par leur témoignage, & quand elles ne le faisaient pas, la Dixaine impliquée payait une forte amende; on confisquait les biens du fugitif, & quand ils ne suffisaient pas à l'amende, toute la Dixaine suppléait à ce qui manquait, & s'engageait de plus à amener le coupable devant le Tribunal, dès qu'elle pourrait s'en saisir.

Un étranger qui venait loger chez un Su-

jet, était regardé pendant deux jours comme un hôte; ses fautes n'étaient point imputées à celui qui exerçait l'hospitalité, dès qu'il pouvait faire serment qu'il n'avait eu aucune connaissance du crime. Si l'étranger avait demeuré trois jours chez un homme, celui-là répondait de lui, comme de quelqu'un qui habiterait la même maison.

Alfred n'osait pas entreprendre d'attaquer la puissance héréditaire des Comtes, elle était trop enracinée dans la forme du gouvernement: mais il affaiblit le pouvoir de la haute noblesse, en donnant à chaque Comté un Bourggrave que le Roi nommait, & qui était son inspecteur dans ce Comté, & précisément la même chose que les députés des Carlovingiens. Le Roi établit de plus un Juge, devant lequel les affaires se terminaient au tribunal de chaque Comté. Ce Juge mitigeait en même tems & la puissance du Bourggrave, & celle du Comte.

Ces sages établissemens produisirent en quelque sorte des miracles; avant cela personne n'osait se hasarder sur les grands chemins sans

être armé, il fallait se défendre soi-même, parce que les loix ne défendaient personne. On vit tout-à-coup règner une sûreté generale dans le Royaume. Le voyageur voyait sans crainte la nuit couvrir la terre de ses ombres, son or & sa vie n'étaient plus en danger. Le Roi fit pendre en secret des joyaux d'or à quelques arbres, l'appas du gain n'engagea personne à encourir la rigueur des loix, & les officiers du Roi rapporterent ce trésor auquel il n'avait pas été touché. Tel est le bon effet d'une justice sévère qui en veillent pour l'innocence peut convaincre le coupable, que le vice n'est que vanité.

Le premier soin d'Alfred après cela, fut de faire dresser un plan ou cadastre de tous les biens-fonds du Royaume, avec leur étendue, leur rapport & les contributions qui leur étaient imposées. Le Roi finit cet ouvrage immense à Winchester, au milieu d'un siècle dénué de toutes sciences. Guillaume le Conquérant renouvella ce cadastre, & la postérité jouit depuis près de mille ans du travail du sage Alfred, qui peut être utile en-

mille occasions à règler avec équité les impôts, & à terminer les différends.

C'est sur ce plan du pays, & sur cette division en Comtés, en Centaines & en Dixaines, que furent fondés les Tribunaux qu'Alfred établit dans chaque Comté, dans chaque Centaine & dans chaque Dixaine; cela facilita l'accès de la justice à chaque citoyen, & ôta des mains des ignorans & des Grands, qui ne connaissaient que la guerre, le beau droit d'exercer la justice. Les Bourggraves & les Juges étaient les Présidens de ces Tribunaux, & chaque Saxon était jugé au Tribunal de sa Dixaine, à celui de sa Centaine, & à celui de son Comté.

Alfred trouva peu d'hommes capables de rendre la justice, mais sa sagesse sut les former. Il lisait avec une attention sans exemple les causes desquelles on avait appellé à sa décision souveraine. Si ses Bourggraves ou ses Juges avaient prononcé un jugement injuste, ils ne pouvaient éviter le châtiment. Personne ne pouvait même prétexter cause d'ignorance; chacun doit connaître ses forces,

ces, & ne pas demander un emploi de Juge, dont il ne se sent pas capable de remplir les devoirs. Quand l'appas du gain ou la haine avait dirigé le jugement, la peine de mort était inévitable, contre l'usage des Saxons, & Alfred, qui avait tant de fois pardonné aux séditieux & aux barbares parjures, n'épargnait aucun Juge inique. Il fit mourir dans un an quarante-quatre Juges qui avaient prononcé contre l'équité. Kadwin avait condamné à mort un homme que trois des Douze Jurés avaient trouvé innocent. Hale paya de sa vie l'indulgence qu'il avait eue pour un Seigneur qui avait enlevé avec violence les biens d'un Saxon, & les avait confisqués au profit des revenus royaux. Un autre Juge fut mis à mort, parce qu'il avait mis l'accusé en prison, & lui avait ôté le moyen de se défendre. Oskitell avait fait mener au supplice un accusé qui avait avoué dans les tourmens un crime digne de mort, que l'on n'avait pu prouver autrement. Alfred savait trop bien que le méchant endurci se rit de la douleur, & se moque de la Justice qui

ne le condamnera pas, s'il ne s'accuſe pas lui-même; pendant qu'un homme qui a les nerfs délicats ne peut pas réſiſter aux tourmens, & aime mieux ſe calomnier lui-même, ſe condamner ainſi à la mort, que de prolonger un ſupplice qu'il ne peut ſupporter. La torture peut produire ces deux effets, elle ſert ſouvent à punir l'innocent, & à ſauver le coupable.

L'attente certaine, que le Roi remarquerait l'injuſtice & même la mauvaiſe forme d'une ſentence, & la crainte aſſurée qu'il punirait ſévèrement cette faute, obligea les Juges à s'inſtruire dans le Droit, & à demeurer fidèles aux loix. Ils ſe regardaient comme devant juger en préſence du Roi. Au lieu de guerriers ignorans, on vit bientôt ſur les Tribunaux des hommes éclairés & appliqués à leur devoir.

Le Roi lui-même devint l'Inſtituteur général de ſon peuple. Il ſut employer ſes lectures, & les talens qu'il avait pour la poëſie à la perfection des bonnes mœurs, enveloper la morale ſous des fables, des contes,

& des traits ingénieux, pour l'utilité de son peuple. Il savait que l'agrément de la poësie fait reçevoir avec plaisir les plus graves leçons de vertu, & que la cadence des syllabes grave dans la mémoire les maximes de la sageſſe. Il fut le poëte de son siècle, comme il en était le héros & le législateur. La faveur particulière dont il honorait les perſonnes ſavantes & capables, fit des ſciences l'objet de l'eſtime génerale & le but des études les plus ſuivies. La poſtérité lit encore de vieilles chanſons, dans leſquelles on introduit Alfred enſeignant à ſes Gentilshommes la vraie ſageſſe, cette ſageſſe qui nous montre le chemin du bonheur. Il intruiſit de ſes devoirs, le Chevalier, l'Evêque & le Juge, il leur montra que la véritable grandeur conſiſte à les bien remplir. On lit auſſi ſes derniers avis au jeune Edouard, ſon ſucceſſeur, dont il fit un ſage Prince.



Alfred avait éprouvé lui-même, que les ſciences nous rendent capables d'être bons. Celui qui connaît la beauté intrinſèque de la vertu, eſt enclin à l'aimer, au lieu que celui

qui ne la connaît pas, met son bonheur à satisfaire ses sens. Les livres de la sage antiquité nous peignent la vertu comme respectable, & le vice comme humiliant; l'ame puise dans ces livres le goût du bon, qu'ils exaltent avec tant d'éloquence. Le monde est une école bien plus dangereuse, le vice n'y est que trop souvent couronné, tandis que la timide vertu n'y est que trop souvent méprisée, parce qu'elle déteste les voies qui conduisent ordinairement à la fortune. C'est dans les écrits des sages, qu'Antonin se forma, & dans ces tems obscurs où les sciences étaient enfouïes, la véritable vertu, la grandeur d'ame, l'humanité disparurent. Et même parmi les Souverains despotiques de la Chine asservie, les leçons des anciens sages, les exemples brillans dont ils conservaient la mémoire, firent des neveux de ces Scythes sauvages, des Pères de leur peuple; & parmi ces barbares se formerent un Hangtschi & un Kienlong.

Les longues guerres qui avaient ravagé l'Angleterre, y ayaient entiérement détruit les

ſciences. Dans ces tems d'infortune les hommes oublient tout ce qui ne ſert pas immédiatement à leur entretien. Il n'y avait perſonne dans tout le Royaume de Weſt-Sex, qui fut en état de rendre le vrai ſens d'un livre latin, & cependant le culte des Saxons n'était fondé que ſur des livres, des cantiques & des prières en langue latine. Alfred fut obligé de chercher au-delà de la mer, des hommes pour inſtruire ſon peuple. Il trouva en Irlande, qui n'avait pas encore éprouvé autant de deſaſtres, Jean l'Hibernois, qui avait paſſé pluſieurs années à Athènes & en Italie, il entendait les langues orientales oubliées depuis long-tems, il était en grande faveur auprès de Charles le chauve, & même ſon confident, c'étoit un homme qui ſavait badiner finement, il fut tué par ſes propres diſciples qu'il avait indiſpoſés contre lui. Alfred fit venir de la Saxe Germanique, l'ancienne patrie de ſon peuple, un ſavant Abbé, qu'il plaça dans le couvent d'Atheling. Aſſer de Monmouth était ſi fort attaché à ſes devoirs, que le Roi ne pouvait le garder auprès de ſa perſonne, que la moitié

de l'année, quoiqu'il lui eut donné l'Evêché de Winchester.

Doué d'une pénétration admirable & d'une connaissance singulière des hommes, il sut reconnaître dans un jeune garçon qui gardait les pourceaux, ces beaux talens qui honorent l'humanité ; il le tira de cet état d'abaissement, & la bonne éducation qu'il lui fit donner, en fit un excellent & digne Evêque.

Nedt, qui fut mis au rang des Saints, était natif de Cornouailles ; une conduite irréprochable lui attira déja pendant sa vie l'estime générale. Il avait élevé le Roi lui-même, & en était fort considéré. On attribue à ses avis & à ses conseils plusieurs excellentes entreprises d'Alfred.

Aidé du secours & des lumières de ces hommes savans & bien intentionnés, Alfred vint insensiblement à bout de mettre sur un beaucoup meilleur pied l'instruction générale de son peuple. Il était monté sur le trône dans un tems où aucun Evêque ne comprenait son breviaire latin ; & à sa mort, il n'y en avait aucun en Angleterre, qui ne

ſut de théologie, ce qui convenait à la dignité de ſon emploi. Le Roi facilita à la prêtriſe l'étude des ſciences néceſſaires, en faiſant traduire en langue Saxonne les livres les plus utiles; & en traduiſant lui-même un livre, dans lequel les devoirs d'un Prêtre étaient enſeignés.

Il fallait néceſſairement des écoles pour remplir dignement les vues ſalutaires d'Alfred. Il prodigua ſes tréſors, pour cet établiſſement le plus beau de tous. Les hommes d'un certain âge ſont comme les vieux arbres, ils ne peuvent ſe redreſſer. La jeuneſſe au contraire ſe laiſſe conduire, elle ſe laiſſe former par une ſage éducation, & ſon ame encore pure prend auſſi facilement l'amour & l'habitude du vrai & du bien, qu'elle ſe laiſſe entraîner aux mouvemens déréglés des paſſions, quand elle eſt ſans diſcipline.

De tous les ouvrages d'Alfred, il n'y en a point qui illuſtre autant ſon Royaume, que la fondation de l'Univerſité d'Oxford: cette réſidence des Muſes a formé des milliers de ſavans, de gens qui ont enſeigné la route

de la vérité & de la vertu, dont les bonnes actions ont eu leur premier principe dans la bonté d'Alfred, dans la générosité avec laquelle il fit la dédicace de cette école de vertu & de sagesse. On n'a fait aucune découverte utile à Oxford pendant mille ans, on n'y a démontré aucune vérité salutaire, on n'y a tenu aucun discours touchant, pour exciter les hommes à la vertu, on n'a éclairé aucune science par des livres profonds, qu'Alfred n'ait eu quelque part à toutes ces choses, qui sont des bienfaits pour l'humanité.

La constitution de cette nouvelle Université était sans contredit imitée des couvens, qui dans les tems d'Alfred, étaient les seuls lieux où les sciences fussent tant soit peu cultivées. Le Roi fit bâtir trois édifices, dans lesquels quatre-vingt jeunes gens devaient être élevés à perpétuité, aux frais des revenus qu'il fixa pour cela. Il les soumit à de certaines loix qui, outre la science, avaient aussi pour but la Religion, aux exercices de laquelle on tenait assidûment les écoliers. Cette Université devint le modèle de la postérité. Des hommes

bienfaisans, & des Rois sages l'ont augmentée de nouvelles fondations, & elle fleurit encore au milieu de la corruption presque générale, sur-tout dans les parties des beaux arts, des sciences & de la théologie.

Cet esprit d'ordre qui distinguait Alfred de tous les Princes, s'étendit sur toutes les parties du gouvernement. Il fit de tous les Saxons des soldats de la patrie, sans que l'agriculture ou l'entretien de leur ménage en souffrit le moins du monde. On fit le dénombrement de tous les habitans d'un Comté, & on les enregistra. Une partie était en garnison dans les villes & les châteaux, dont Alfred avait fortifié un nombre assez considérable, pour défendre toutes les parties du pays. Le reste des habitans devait être toujours prêt, pour les irruptions subites que le génie inquiet & remuant des Scandinaviens n'occasionnait que trop souvent. La moitié était tout de suite envoyée dans les endroits où la nécessité le requérait; l'autre moitié restait en réserve, & venait à la place de la première, quand celle-ci avait achevé le tems

de ſon ſervice. De cette manière, tous les Saxons furent exercés à la guerre, & Alfred n'avait plus la douleur d'être obligé de mener contre les belliqueux Normands, des payſans ſans exercice, avec leſquels il n'oſait faire aucun fond ſur la victoire. Chaque Comté avait ſon Général, qui avait l'inſpection ſur le militaire. D'excellentes loix, & l'exercice continuel des armes rendit bientôt aux Saxons la confiance qu'ils avaient perdue, & on les voyait marcher contre les redoutables Normands avec une impatience que leurs Chefs étaient obligés de retenir. Ce grand changement, opéré chez des peuples auſſi malheureux que les Saxons, fut une nouvelle preuve, qu'un ſage Prince peut tout faire, & que l'eſprit de ſon peuple eſt entre ſes mains, comme de l'argile à laquelle on peut faire prendre toutes les formes que l'on veut.

Ses vaiſſeaux étaient, ſuivant la coutume de ces tems-là, des vaiſſeaux à rame; ils étaient très-grands, & il fallait quarante rames pour les mettre en mouvement. Ils étaient outre cela deux fois plus hauts que

les vaisseaux Normands, & les guerriers, qui de cette hauteur lançaient leurs traits & leurs javelots sur l'ennemi, avaient sur eux une supériorité, à laquelle aucun courage ne pouvait résister. Alfred parvint aussi au terme de ses vœux, il mit son Royaume en sûreté contre les pirates Normands qui autrefois avaient été chassés, après avoir fait le malheur de plusieurs milliers d'ames, mais qui à présent fuyaient même les côtes d'un Royaume défendu par de si puissantes flottes. Alfred fit plus; lui qui avait perdu autrefois son pays, parvint à l'empire de la mer, qui est le privilège inné de tout Roi Anglais, & que les descendans d'Alfred ont étendu sur toutes les mers qui environnent les deux hémisphères. Alfred chercha, comme ses illustres successeurs, à ouvrir à ses sujets de nouvelles routes d'un travail utile: soin beaucoup plus sage & beaucoup plus salutaire, que la simple libéralité. Celle-ci nourrit le sujet pendant un jour, & celle-là le met en état, lui & même ses arrières neveux, de se procurer en tout tems & sans peine un entretien assuré.

Tous les arts ſe tiennent par la main, & doivent ſe ſoutenir mutuellement. L'art de la guerre en ſuppoſe & en demande mille autres : l'art de travailler les métaux, le bois, les voiles, le deſſein, l'art de faire le plan des machines de guerre. L'Angleterre était dénuée de tous ces arts, parce que pendant trente ans l'épée des barbares Normands avait été continuellement ſuſpendue ſur ſa tête, & que toutes les forces de ſes habitans ſe réuniſſaient pour le ſeul but de détourner une ruine inévitable. Alfred rappella ces arts dans le Royaume.

Sa générosité aſſurait aux artiſtes un entretien ſuffiſant, & ſa bonté, ſa douceur augmentaient l'agrément de ſéjourner dans ſon Royaume. On vit venir en foule de la vaſte Germanie, du Royaume des Francs, qui gémiſſait alors ſous un mauvais gouvernement, de l'Ecoſſe, qui était déja jalouſe de l'Angleterre, du pays de Galles reconcilié avec Alfred, des Pays-bas, on vit venir de toutes ces contrées des artiſtes & des ouvriers qui recherchaient la protection d'un

Roi qui récompensait les talens, avec lequel on n'avait à craindre aucune disgrace peu méritée, ni même d'être renvoié, si on n'était pas coupable. L'Angleterre se remplit d'hommes habiles qui firent pour le Roi lui-même des ouvrages parfaits, & qui communiquerent à la jeunesse Saxonne leurs arts & leur adresse.

Alfred savait qu'un Roi est homme, que lui-même ne pouvait pas tout prévoir, qu'il ne pouvait pas dans toutes les occasions choisir ce qu'il y avait de mieux à faire, ni trouver toujours les plus surs moyens de parvenir à ses vues; il demandait donc avec plaisir conseil à ceux qui connaissaient les affaires, il écoutait avec patience & attention tous ceux qui parlaient par expérience, & en comparant les idées de divers connaisseurs, il se mit en état de prendre toujours le meilleur parti.

Sous son gouvernement, l'Angleterre eut trois Conseils ordinaires qui traitaient les affaires. Le grand Conseil du Royaume décidait des affaires les plus importantes de l'Etat, en administrait les divers départemens,

& corrigeait les loix. Les Evêques, les Comtes, les Bourggraves, les Juges, formaient ce Conſeil; on y avait auſſi admis les vaſſaux qui avaient reçu de la Couronne des fiefs pour des ſervices militaires qu'ils étaient obligés de remplir. Un Conſeil moins nombreux avait ſoin des affaires qui demandaient plus de ſecret & une exécution plus prompte: il examinait auſſi ce que le grand Conſeil devait décider. Alfred ſe ſervait pour cela, d'Evêques, d'Abbés & d'Eccléſiaſtiques qui étaient continuellement auprès de lui, dont il connaiſſait la vertu, & dont l'eſprit était éclairé par les ſciences. Car dans le ſiècle malheureux où règnait Alfred, l'ignorance des Gentils-hommes & des Princes mêmes, les privait de la lecture des livres utiles, & les empêchait de s'appliquer aux affaires de quelque importance. Le plus petit nombre d'entr'eux ſavait lire, ils croyaient avoir ſatisfait à tous leurs devoirs envers leur patrie, quand ils combattaient vaillamment & mouraient courageuſement pour elle.

Alfred ne voulait pas ſe priver de la ſa-

tisfaction d'être inſtruit de tout ce qui pouvait avoir beſoin de réparation dans chaque contrée, & dans chaque ville de ſon Royaume, ou de ce qui pouvait avoir de mauvaiſes ſuites, ſi on le négligeait. Il fit une loi perpétuelle, par laquelle le grand Conſeil du Royaume, les Evêques & les Grands devaient s'aſſembler auprès du Roi deux fois par an. On deliberait dans ces grandes aſſemblées ſur les loix, dont le Roi cependant s'était réſervé la promulgation ; on jugeait les differends des Grands, & on aſſurait le bien général du Royaume.

Alfred était déja trop èclairé, pour ne pas ſentir combien les Comtes étaient dangereux à l'autorité Royale. Ils approchaient trop de ſa puiſſance, & étaient trop élevés au-deſſus des vaſſaux ; il employa donc divers moyens pour affaiblir leur pouvoir. Il évoqua à lui toutes les grandes affaires, parmi leſquelles il compta le meurtre. Ses Juges jugeaient des violences qui ſe commettaient ſur les grands chemins, & ſur les petits differends des Sujets de divers Comtés. Les procès de moin-

dre importance étaient portés devant le Tribunal de la Dixaine, devant celui de la Centaine, & enfin devant celui du Comté où les Comtes, les Evêques, les Bourggraves, les Juges & les Vassaux avaient voix & séance. De cette cour, on appellait au Roi; les Comtes conserverent le droit de Présidence, le commandement des soldats & le soin de communiquer aux peuples les ordres du Monarque.



LIVRE III.

ALFRED.

LIVRE III.

LE Royaume d'Angleterre presque détruit reprenait une nouvelle forme ; l'ordre y regnait par-tout à la place de la confusion. L'art de la guerre, les sciences, les arts, le gouvernement avaient été corrigés, & Alfred pouvait espérer de travailler à la gloire du Royaume, pour laquelle il avait préparé tout ce qui était nécessaire. Le premier pas qu'il fit vers elle, & qui servit en même tems à la défense du pays, fut le retablissement des villes brûlées & ensévelies sous leurs ruines. C'est à lui, que Londres est redevable de sa réédification. Elle n'était dans son

origine, qu'un port que les Normands avaient assuré par quelques retranchemens: mais avec de si faibles commencemens, elle est devenue peu à peu la vaste résidence du gouvernement, du commerce, & la Capitale du Royaume. Winchester avait été détruite de fond en comble sous le Roi Edelred. Alfred rebâtit cette ville avec plus de magnificence & de solidité. Les villes des Saxons n'avaient été composées jusqu'alors que de chaumières, que les flambeaux des Scandinaviens reduisaient en cendre dans un jour. Mais Alfred voulu que Winchester, dont il faisait la capitale de son Royaume, fut bâtie de pierres de taille.

Il construisit à l'embouchure des grandes rivières, & sur les côtes de la mer, des nouveaux châteaux avec des remparts; il y mit des garnisons perpétuelles, qui pouvaient arrêter la première attaque des pirates débarqués, jusqu'à ce que les Saxons rassemblés & armés, pussent venir fondre sur eux avec des forces suffisantes. Les Anglais avaient négligé un moyen aussi facile de tenir en bride ces corsaires; & leur négligence leur avait coûté bien du sang.

Alfred vivait dans un tems où la Religion & les ſciences ne ſe trouvaient que chez les Moines. Ils étaient ſages, & ils paſſaient pour ſaints. Le Roi ne pouvait pas renoncer entiérement aux préjugés de ſon ſiècle, ſon cœur rempli de la vraie crainte de Dieu, confondait le reſpect que l'on doit à ſa parole, avec la vénération que les miniſtres de cette parole s'arrogaient pour eux-mêmes; il était dévoué aux Prêtres, qui étaient ſes conſeillers les plus ſecrets, & ſes confidens. Il bâtit donc des monaſtères, & fonda des aſyles, pour ceux qui, fuyant le tumulte du grand monde, voulaient ſe conſacrer entiérement dans une cellule à la contemplation de l'éternité. Le premier couvent qu'il bâtit, fut Atheling. Il éterniſa par-là le ſouvenir de l'humiliation qu'il avait ſoufferte à Athelney, & dans ces marais qui l'avaient tenu ſi long-tems caché à la barbarie des Normands, il bâtit un couvent ſur pilotis. Il fonda à Shaftsburg une maiſon pour les filles nobles, & fit conſtruire à Wincheſter, dans un nouveau couvent, une ſépul-

ture pour lui & ses successeurs. Il donna des biens-fonds à l'Evêché de Durham, & à divers monastères. Ce Prince généreux ne sentait pas assez qu'avec les meilleures vûes, il donnait aux Moines un poison, en leur donnant trop de richesses; c'était un breuvage qui les enyvrait, & qui, en augmentant à l'excès leur puissance, ouvrait dans leurs cœurs l'entrée à l'orgueil & à la passion de dominer.

Quelqu'attaché qu'il fut à la Religion, il n'oublia cependant pas qu'une magnificence extérieure est absolument nécessaire aux Princes, parce que le peuple n'honore pas seulement son Souverain pour les qualités de son cœur, mais à proportion de l'éclat & de la grandeur qui l'environne. Alfred rebâtit en pierres de taille les palais ruinés des Rois, & orna les maisons de plaisance, dans lesquelles les Monarques cherchaient quelquefois un asyle contre le poids & l'embarras des affaires.

Ami de l'ordre, il établit sa maison sur les meilleurs principes. Ses domestiques étaient rangés en trois classes, chacune desquelles

servait quatre mois par an, & se reposait huit. Sa vertu n'avait rien d'austère, rien de rebutant. Il aimait les instrumens de musique. C'était à Rome qu'il avait pris le goût d'un plaisir aussi agréable, il fit venir à sa Cour les plus habiles musiciens & les plus belles voix. Il n'ignorait pas que les faibles organes de l'esprit se relâchent, par un excès d'attenton, & qu'un travail continuel devient à la fin inutile, & ne produit que des efforts imparfaites.

Comme Saxon, il s'était adonné dans sa jeunesse à la chasse & à la fauconnerie. La fraîcheur du matin, le grand air, le mouvement du corps rendaient ces exercices salutaires; mais Alfred sut annoblir ce plaisir, & le faire servir au bien général.

Il tourna ses armes à la chasse contre les bêtes nuisibles, qu'il détruisit, en garantissant de leurs ravages les semailles de ses sujets. Il n'y avait point de Saxon, qui fut aussi adroit que lui dans ces exercices.

Il ne négligea pas même les ornemens qui ne servent proprement qu'à relever la magni-

fluence de la Cour. Il fut le premier des Rois Saxons, qui prit à son service des ouvriers en or & en pierres précieuses, & comme il avait beaucoup de gout pour son siècle, il fut bien-tôt au fait de ces deux arts, & en état de diriger les ouvriers. Il se fit faire pour les grandes solemnités une couronne Royale.

Il fut aussi le premier Roi Saxon, qui eut l'heureuse idée de créer des Chevaliers; cette récompense des services rendus à la guerre, est dans le pouvoir du Prince; elle n'épuise point ses trésors, elle ne devient pas, comme les autres gratifications, une taxe que le pauvre est obligé de payer; & cependant elle ajoûte autant au bonheur de celui qui la reçoit, que l'or & l'argent pourraient le faire : distribuée comme elle doit l'être, elle est un témoignage public de l'estime du Prince, qui entraîne la considération du peuple : le plaisir le plus vif peut-être, qu'un cœur sensible puisse désirer. Alfred donna la dignité de Chevalier à son petit-fils Adelstan, en le revêtant d'une robe de pourpre, & en lui ceignant une ceinture à laquelle pendait une courte épée saxon-

ne dans un fourreau d'or. Adelstan répondit au mieux à l'attente d'un aussi bon connaisseur, qu'était son ayeul, & il devint un Roi respecté & puissant.

Alfred savait se partager entre tant d'arts & de connaissances, & rester cependant grand dans chacune. Il est difficile entre mille Princes, d'en trouver un qui ait pû, comme lui, tourner aussi habilement toutes les forces de son esprit à un si grand nombre d'affaires différentes, tout prévoir, & pourvoir à tout. Parmi ce grand nombre d'occupations du Roi, il n'y en avait aucune, qui n'eût pour but l'avantage de son peuple.

L'occupation la plus chère à son cœur, était cependant de plaire à Dieu. Quoique les tems & la façon de penser aient si fort changé, le culte qu'il rendait à cet Etre Suprême, & qui, suivant le sort de son siècle, avait quelque chose de monastique, ne doit diminuer chez personne la gloire d'Alfred dans la piété. Car celui qui sonde les cœurs, n'exigera de l'homme, que ce qu'il peut faire dans les circonstances où sa suprême sagesse l'a placé, & l'ironie mé-

lée avec le froment, n'enlevera pas la valeur de celui-ci aux yeux du tout-puiſſant.

Il faut convenir que l'on vit dans la piété d'Alfred, des traces du goût de ſon ſiècle; mais il était trop ſage, pour imiter ce que faiſaient dans ces tems-là pluſieurs Princes touchés de leurs fautes, il n'abandonna point les rênes du gouvernement, qu'il maniait ſi bien, pour ſe renfermer dans un monaſtère & ne s'occuper que de lui. Il fut toujours un Prince laborieux & infatigable pour le bien de ſon peuple.

Il partageait ſon bien & ſon tems avec la Religion. Il fit de ſes revenus deux portions égales, dont l'une était deſtinée à des œuvres pies, & ſe diſtribuait entre les pauvres, les couvents & les écoles. L'autre moitié que le Roi ſe réſerva, était répartie également entre ſes courtiſans, les artiſtes, les ouvriers & les étrangers qui venaient s'établir dans le Royaume. Les revenus des domaines ſervaient à l'entretien du Roi lui-même, affermés contre certaines redevances aux gens de la campagne, ils amenaient à la Cour les legumes, les fruits & les revenus de leurs troupeaux.

Alfred donnait au ſervice divin la moitié de ſon tems, dont le bon emploi eſt ſans doute notre vraie exiſtence; il s'occupait à extraire des paſſages de l'écriture ſainte, accompagnés de ſes propres réflexions, le tout copié avec ſoin dans des recueils, forma à la fin une collection dont la lecture faiſait l'étude chérie de ce Prince. Il était ſi ſcrupuleux à ne rien dérober du tems conſacré à la Religion, qu'il peſa des cierges pour marquer les heures, dans un tems où l'on ne connaiſſait aucune eſpèce d'horloge. On lui attribue une découverte, qui n'était pas à la vérité inconnue aux anciens *, mais qui s'était peut-être perdue dans les tems d'ignorance, c'était d'environner ces cierges avec de la corne tranſparente; car on n'avait pas encore imaginé les fenêtres de verre. Le ſoin qu'Alfred prit de fixer le tems, eſt dû à un vœu qu'il fit après la victoire qu'il remporta à Athelney.

Le ſouhait que ce Prince fit ſérieuſement, qu'une maladie ou que des douleurs continuelles l'empêchaſſent de ſe livrer aux plaiſirs des ſens, eſt ſûrement outré. Il n'accom-

plit que trop dans ſa jeuneſſe un ſouhait qui ne venait que de la crainte d'offenſer Dieu ; un mal-aiſe intérieur & inconnu le tourmenta pendant vingt-cinq ans, & termina au milieu de ſa carrière une vie auſſi précieuſe. Alfred aurait-il eu quelque doute ſur la ſageſſe de celui auquel il demandait la continence ? & le diſpenſateur de tout don parfait, n'avait-il pas aſſez d'autres remèdes qui n'auraient pas abrégé les jours de ce Prince, & qui n'auraient pas rendu ſa vie inutile dans les momens où ſes douleurs étaient au-deſſus toute patience ?

Ce vif ſentiment des devoirs de la Religion, produiſit chez lui cette clémence inaltérable qui ſe ſoutint au milieu de tant de guerres, & malgré les parjures & l'infidélité dont ſes ennemis payaient ſon extrême douceur. Rien ne pouvait le détourner du parti qu'il avait pris, de pardonner, comme il déſirait qu'on lui pardonnât. Après la victoire la plus cherement achetée, il pardonnait ſans aucunes conditions à celui qui s'était revolté dix fois contre lui, & ne ſe permettait jamais aucune action qui ſentît la vengeance.

Dans sa vie domestique, il était époux fidèle, père tendre & bon maître. Quelque tems qu'il eut été obligé d'employer à la délivrance de son peuple & à des guerres inévitables, quelques avantages qu'il eut dans ses exercices, il avait toujours donné la préférence aux sciences, même dans sa jeunesse, à l'âge de douze ans, où dans ces tems malheureux il n'avait pas encore appris à lire correctement, un livre l'attachait déja si fort, qu'il ne prenait point de repos, qu'il ne pût le lire sans peine, & qu'il n'en comprît parfaitement le sens.

Malgré la rudesse de l'idiome Saxon, il devenait doux dans la bouche d'Alfred, & agréable sous sa plume; il traduisit en Saxon les ouvrages de l'ancienne philosophie, avec plus de fidélité & d'énergie, qu'aucun savant n'eut été en état de le faire. Il s'appliqua à étudier les loix des peuples policés, l'histoire, les harangues & les allégories, en un mot tous les ouvrages des gens de gout & d'esprit; il traduisit dans sa langue toute la collèction des livres révélés. Il écrivit aussi

ſa propre hiſtoire ; & les événemens de ſa vie pénible & traverſée par tant de malheurs. Il conſerva toujours dans tous ſes ouvrages, ceux même qui étaient d'une néceſſité moins apparente, l'excellente habitude de ne rien commencer, qu'il ne le finit.

Quelque douleur qu'Alfred reſſentit, quelque pénible que fut ſon genre de vie, quelques malheurs qu'il eſſuya, il était toujours d'une humeur égale & enjouée : qualité qui n'eſt le partage, que de ces eſprits ſupérieurs qu'aucune agitation, aucun chagrin ne peut faire ſortir de leur aſſiète naturelle. Car il n'arrive que trop ſouvent que les ames communes cédent au dernier effort, ſe révoltent pour de petits ſujets, & qu'accablées ſous le poids de leurs chagrins, elles ne ſentent pas l'importance des autres objets. Si l'adverſité n'ébranlait pas Alfred, la proſpérité, ni le ſentiment de ſon propre mérite ne l'enflaient point : il combattait, il travaillait avec un courage intrépide, & ne parlait non plus de ſes grandes actions, que ſi ce n'eut pas été lui qui les eut faites. Souvent il avait empêché la fuite

de ses troupes qui commençaient à plier, en opposant une fermeté inébranlable aux efforts des ennemis; & cependant il ne regardait sa valeur, que comme un effet du hasard, comme quelque chose d'étranger, parce que son ame était toute entière à Dieu, & n'espérait qu'en lui.

Le bruit de sa gloire vola, dans l'espace d'une vie trop courte, au-delà des bornes de l'Europe. La voix unanime & volontaire du peuple lui donna le surnom de *Grand*, que d'autres Princes ne doivent qu'à la flatterie de leurs courtisans. Rome respectait ses vertus, & le Patriarche de Jérusalem témoigna, au-delà d'une si grande étendue de mers, l'estime que lui arrachaient dans un climat aussi éloigné les éminentes qualités du Roi des Saxons. On voyait accourir en foule de tous les pays, des guerriers, des artistes & des savans qui venaient au pied d'un trône, sur lequel régnait en même tems un chrétien, un sage, un héros & le protecteur de tous les arts utiles.

Le Roi avait deux fils de la belle Alswithe;

l'aîné était Edouard, Prince habile & sage législateur; & le cadet Edelward, Prince savant, qui mourut dans sa jeunesse à Oxford; Il épousa aussi la courageuse Adelfrede, femme du Comte de Mercie, qui gouverna après sa mort ses vastes états, soumit les Normands qui s'étoient révoltés, & fonda plusieurs villes, parmi lesquelles on compte Chester, Stafford & Warwick. Elle conquit aussi une partie du pays de Galles, qui s'était de nouveau révolté & séparé de l'Angleterre, elle mérita le nom de Roi, dont elle possédait les vertus.

Athelswithe fut mariée à Baudouin, Comte de Flandres, Seigneur fort puissant; Mathilde, une de ses arrière-petites-filles, épousa Guillaume le Conquérant. Les Plantagenets descendaient de cette tige par une seconde Mathilde, & de ces mêmes Plantagenets, après trois cents ans de règne sur l'Angleterre, sortirent les Tudor & les Stuart, dont les droits sont tombés à l'illustre maison des Guelfes. Une troisieme Mathilde, fille du premier Plantagenet, fut la femme d'Henri le Lion, & la

mère commune des Guelfes, dans l'un desquels le sang des Stuarts se mêla au sang des Plantagenets, & fit que des deux côtés le sang Royal d'Alfred & de Wodan anime jusqu'à présent les puissans Monarques de la Grande Bretagne. La Providence avait destiné à leur sceptre des pays immenses dans un hémisphère inconnu encore à l'ancien monde du tems d'Alfred. Leurs vastes domaines sont arrosés par le Niger & le Gange, & le plus grand Empire de l'Indostan reçoit les loix du descendant d'Alfred. Mais l'héritage des vertus, l'amour pour les sciences & les arts, l'avantage de la paix préféré aux victoires & aux triomphes, la félicité nuptiale, sont bien plus glorieux que les dominations terrestres; & toutes ces belles qualités sont réunies dans George III., le descendant des Guelfes & d'Alfred.

La Providence a visiblement rempli la promesse générale qu'elle a faite de répandre ses plus précieuses bénédictions sur la postérité de ceux qui plaisent à Dieu, & de faire retomber sur de dignes héritiers, les célestes faveurs, que cinquante générations avaient méritées.

Alfred mourut des suites d'une maladie qu'il avait demandée lui-même, & sa vie utile & précieuse ne dura que cinquante-deux ans. Sa mort arriva précisément à la fin du dixième siècle, pendant que les Carlovingiens penchaient vers leur ruine, & que les descendans de Robert-le-Fort s'approchaient tous les jours davantage du trône de la France occidentale. La piété qui avait été la règle de sa vie, ne l'abandonna point à la mort; il descendit de son trône de la même manière qu'il allait d'une de ses résidences à l'autre, dans la ferme persuasion, qu'au de-là du trepas il serait plus heureux. Il espérait de la bonté du souverain Juge une autre vie, où aucun avantage temporel ne pouvait l'accompagner, mais qui serait la récompense d'une vie consacrée uniquement au bien du peuple qui lui avait été confié; & personne n'a pu raisonnablement douter que le Souverain Juge de l'univers, n'ait (au milieu de tant de belles qualités) pardonné dans sa grace quelques fautes légères & inévitables que ce grand Prince avoit pû commettre.



ALFRED.



LIVRE IV.



AMUND était né au pied des monts de Seven, à l'embouchure du Dal ; un héros nommé Arwid était son père. A l'exemple de tous les guerriers du Nord, il passa sa jeunesse à s'exercer & se fortifier dans les exercices du corps. Il devint un fort lutteur, un habile tireur, un chasseur intrepide ; il attaquait l'ours furieux dans sa retraite, & sans craindre ses pattes redoutables, il lui enfonçait son couteau dans le cœur. Il savait chanter les chansons guerrières, son ame s'enflammait au nom des anciens héros. Il brûlait du desir de rendre la demeure de son père, fameuse par ses exploits, & de recevoir ensuite dans

la ſalle d'Odin la récompenſe du ſang qu'il avait verſé.

Haſting, Prince Scandinavien, allait à Byſance, & conduiſait une bande de Warégiens, les ſeuls vrais guerriers que la Grece dégénérée poſſédat encore, & à qui elle put confier la défenſe de ſon Monarque. Fidèles à leur ferment, ſincères dans leurs promeſſes, ignorans les perfidies des modernes Romains, pleins de valeur & de conſtance, ce petit nombre de guerriers était l'appui d'un Empire qui allait s'écrouler. Le jeune Amund accompagna l'intrepide Haſting, & ſe fit recevoir avec lui parmi les Warégiens. Son ame honnête, ſon courage & ſa hardieſſe lui firent faire pluſieurs belles actions. Il n'était cependant point aveugle ſur les avantages que les Grecs avaient conſervés, il s'inſtruiſit dans l'hiſtoire, il apprit à connaître l'état de la Cour & de l'Empire que l'Europe ne laiſſa pas d'imiter long-tems, (en mépriſant cependant la lâcheté des Byzantins.) Il s'appliqua à la connaiſſance des loix, & enrichit ſon eſprit des tréſors de l'ancienne philoſophie.

Dans l'âge de la jeuneſſe & de l'enjouement, il devint amoureux de la belle Théophane, l'amie de la Princeſſe Eudoxe, que Haſting aimait, & qu'il épouſa. La figure noble de la jeune Grecque, la douceur de ſes manières, la modeſtie même avec laquelle elle refuſait de ſe prêter aux témoignages de ſon amour, augmenterent l'inclination d'Amund ; il obtint enfin celle qui était l'objet de ſon amour ; il eut le bonheur de délivrer le père de la belle Grecque, qui dans un tumulte excité entre la faction bleue & la faction verte, allait être maſſacré par le parti oppoſé. L'épée d'Amund lui ouvrit bientôt un chemin pour venir au ſecours de ce malheureux père : les Byzantins épouvantés chercherent à échapper par la fuite aux coups redoublés du jeune héros. Il conduiſit en triomphe à cette aimable fille ſon père qu'il venait de délivrer. Théophane ne fut point ingrate à tant de mérite, elle lui donna ſa main, & Amund qui l'avait aimée, étant ſa maitreſſe, l'adora quand elle fut ſa femme.

La maiſon Impériale fut chaſſée du trône ;

Hafting l'avait défendue inutilement auffi long-tems qu'il avait été en état de porter fon épée. Il fut accablé par le nombre, & il ne lui refta de falut, qu'un vaiffeau qui était dans le port. Il y amena fa Princeffe, & fon fidele ami Amund y conduifit la belle Théophane. Ils arriverent heureufement à l'embouchure du Niefter, & vinrent à Novogorod, (qui était pour lors une Republique,) par des routes que les Scandinaviens pratiquaient fréquemment, ils parvinrent enfin en Suède.

La Princeffe ne pouvait s'accoutumer à l'afpect de ces hautes montagnes, & de ces contrées ftériles. Elle n'y trouvait aucun de ces agrémens, que le climat tempéré du Sud répandait fur la magnifique Byzance. Des chaumières bâties de pierres énormes, mal garanties contre le froid, tenaient la place des fuperbes palais où Eudoxe avait paffé fa jeuneffe. Des vents froids & piquants annonçaient la venue tardive du printems, la longueur de l'hyver détruifait les ornemens de la terre; l'automne ne produifait point de

raiſins, les beaux fruits de la Grèce ne brillaient pas ſur les arbres, & la terre aux yeux de la délicate Princeſſe, ne ſortait jamais de ſon triſte deuil.

Haſting aimait la belle Eudoxe, il lui promit de la faire-régner ſur des contrées plus agréables, qu'il allait conquérir à la pointe de l'épée. Elle était à Beamfleat, & avec elle la charmante Théophane, lorſque les Saxons tomberent ſur le camp retranché des Scandinaviens pendant l'abſence de la plûpart de leurs guerriers. Haſting fut furieux, quand il apprit ce malheur; le belliqueux Amund verſa des larmes de déſeſpoir à l'ouïe de la perte de ſa chere Théophane. Mais le généreux Alfred ſécha bientôt leurs larmes: "Allez, dit-il, aux belles épouſes de ſes ennemis, dites aux Normands, que je ne fais pas la guerre aux femmes: je ne la fais qu'à regret aux oppreſſeurs de mon peuple; & mon plus grand deſir ſerait de gagner leur amitié". Alfred avait admiré les beautés Grecques, mais ſon cœur était inacceſſible à tous les charmes étrangers.

La bonté d'Alfred ne servit qu'à redoubler la haine barbare d'Hasting. Mais Amund pensait plus noblement. Jouissant d'un bonheur parfait dans les bras de son épouse chérie, il devint bientôt l'ami du héros, à qui il devait sa félicité. Théophane fit elle-même les plus grands éloges des soins généreux avec lesquels Alfred avait écarté jusqu'à l'apparence de ce qui aurait pu blesser la modestie des Dames Danoises, & des attentions obligeantes dont il avait allégé leur captivité. Lorsque les Normands eurent quitté l'Angleterre & se furent engagés à ne plus inquiéter les Saxons, Amund vint sans crainte à la Cour d'Alfred.

" C'est à la vertu, que tu es redevable de l'acquisition d'un guerrier. Je suis Amund, l'ami d'Hasting, mais qui veut être le tien, si tu l'acceptes ". Le nom d'Amund n'était pas inconnu, on savait qu'il joignait les mœurs à la valeur, & que la sagesse était chez lui le lien de l'un & de l'autre. Alfred lui tendit sa main royale : " Je reçois ton amitié, dit-il au Scandinavien, je veux partager mon bonheur avec toi ". La Reine embrassa la belle Théo-

phane. La Cour d'Alfred devint pour les deux époux, le ſiége d'une félicité continuelle. Amund ſuivit le Roi dans ſes guerres, il réuniſſait tous ſes efforts, pour écarter de ſa perſonne les armes des ennemis, & ſa poitrine était toujours le bouclier d'Alfred. Ce Prince ayant enfin chaſſé pour toujours les ennemis extérieurs, & s'appliquant uniquement à faire fleurir l'ordre parmi les Saxons, & à avancèr le bien géneral, Amund ſuivait attentivement chaque démarche du législateur; il comparait ſes deſſeins, & le gouvernement du Royaume Saxon, avec la Monarchie de Byzance, & avec ce qu'il avait lu des Romains & des anciens Grecs.

Les défauts du gouvernement Saxon ne lui échappaient pas; il n'y voyait d'autres veſtiges de l'ancienne liberté des peuples Teutons, qu'une Nobleſſe puiſſante, auprès de laquelle le reſte de la nation gémiſſait dans le plus grand mépris.

Il y avait long-tems qu'Amund avait enrichi ſes obſervations par de nouvelles recherches; il y avait long-tems que ſon cœur

le follicitait de dire la vérité à un Roi qui l'aimait & qui l'écoutait avec plaifir. La perfidie de quelques Grands qu'Alfred avait vaincus, & auxquels il avait, fuivant fa coutume, généreufement pardonné, l'enhardit à la fin. Abandonné à fes réflexions, le Roi s'était retiré feul avec Amund dans une maifon de plaifance proche de fa réfidence; fon bon cœur fentait vivement la trifte néceffité où il s'était fouvent vu réduit, de prendre les armes contre des Seigneurs remuans & rebelles. " J'aime mon peuple, difait ce Monarque géneteux, je fais tout ce que mes lumières me confeillent de faire pour le bonheur de l'Angleterre. Comment fe peut-il donc que fes fils ne m'aiment pas, moi qui les aime au-deffus de tout " ?

Amund s'inclina devant fon Roi, & devant fon ami; " Alfred veut-il écouter un ferviteur qui l'aime? veut-il lui permettre de parler librement, & de lui propofer fes penfées, puifqu'elles ont pris naiffance dans un cœur qui lui eft entiérement dévoué? Les Saxons ne font pas plus méchans, que les

autres peuples : s'ils ſont ingrats, la ſource de leur ingratitude eſt dans la forme du gouvernement qui n'eſt pas dans un juſte équilibre. Lorſqu'il manque cet équilibre, ceux qui ſont dans le baſſin léger de la balance, ſont toujours mécontens. Les Gentils-hommes ſont trop grands, & ne ſont pas aſſez ſoumis aux loix : le commun des Saxons eſt trop petit ; la différence des uns aux autres eſt trop conſidérable. Les plus grands Seigneurs n'ont qu'un pas à faire pour être Rois ; & ils ne ſeront pas tranquilles, qu'ils ne l'aient fait. Si le commun des Saxons était reſté dans ſa grandeur naturelle, la Nobleſſe aurait en eux un contrepoids qui l'empêcherait de prendre un vol trop élevé " ?

" Amund a beaucoup vu le monde, il a connu les peuples éloignés, il eſt au fait du gouvernement de ſa patrie, la libre mais triſte Scandinavie ; les Saxons étaient libres comme elle ; mais tes ancêtres, les conquérans de la Bretagne, ont abandonné les rênes du gouvernement à la Nobleſſe, & lui ont ainſi ſacrifié le gros de la nation ".

Alfred qui écoutait toujours avec plaifir les confeils que lui donnaient des amis fidèles, interrompit Amund, & lui dit: " Mon ami a vu les Orientaux, qu'a-t-il trouvé chez eux, qui pût fervir à corriger la forme du gouvernement Saxon "?

" Loin de nous, dit le guerrier, aux extrémités de l'Orient eft un puiffant Empire, le plus grand qui foit fur la terre, l'Empire de Seres, la Chine Septentrionale. C'eft de là que vient la foye; & c'eft au travers des montagnes des Indes couvertes de neige, en paffant auprès de la fource du Gange & par la Perfe, qu'on l'apporte à Byzance; on commence à travailler ces fils, qui font l'ouvrage de certaines chenilles, dans les isles de la mer Egée, & fur-tout dans celle de Cos; Théophane a brodé elle-même fur la foye, elle travaille actuellement à un voile qu'elle deftine à fa génereufe maîtreffe, à la belle Alswithe. L'Empire des Seres eft le fiège des arts, le triomphe de l'agriculture & la mère d'habitans inombrables. Car le refte de la terre comparé au fortuné Kathay,

eſt un déſert couvert ça & là de quelques chaumières. C'eſt ce que j'ai appris des marchands qui ont connu aux Indes des négocians Seres, & qui étaient venus à Byzance chargés des marchandiſes de ce peuple laborieux ".

" Les Seres ſont, ſans comparaiſon, le plus ancien des peuples civiliſés ; ils avaient de ſages législateurs, ils découvraient les arts pendant que les Grecs vivaient encore de la dépouille des bêtes, & des glands que la nature faiſait croître pour des ſauvages pareſſeux. Le Kathay eſt le ſiège de l'ordre, l'Empereur eſt le père de tout le peuple, il gouverne des millions de Sujets avec la même autorité, qu'un père de famille gouverne ſes enfans ; ils ont pour lui le même amour & la même obéiſſance qu'ils portent à leurs parens. Lui ſeul eſt la ſource de tous les honneurs, & tous ſes Sujets ſont ſous lui, comme de peſantes monnaies dont le coin impérial relève la valeur, & établit la différence. Ils ne connaiſſent aucune nobleſſe ; les ordres paſſent par degré de l'Empereur, en deſcen-

dant jusqu'au dernier de ses ministres, qui les communique au peuple; & il n'y a personne qui osât résister à cette suite d'ordres, ou mettre le moindre obstacle à leur exécution. Personne ne naît avec des droits distinctifs qui l'élèvent au-dessus du commun de la nation. La seule noblesse qu'il y ait, est d'être descendant d'un sage qui enseignait, il y a seize-cents ans, la vertu dans l'Empire des Seres, à la même époque précisément, que Pythagore instruisait les Grecs encore barbares dans la Géométrie, & la connaissance de la Divinité ".

Alfred qui n'avait jamais vu de peuple, dont la noblesse n'eut pas fait la partie la plus distinguée, interrompit ici le discours de son ami. " Un tel peuple, dit-il avec précipitation, doit être lâche. Il n'y a que le sentiment délicat de l'honneur, qui puisse vaincre l'amour pour la vie, & un tel sentiment ne peut dominer vivement, que dans une noblesse qui est incapable de supporter le moindre affront, & à qui la vie est à charge, quand elle se passe sans honneur.

Outtre cela un Gentilhomme eſt déchargé de tout petit ſoin, ſes mains ſont faites à manier l'épée, ſon corps eſt endurci à l'exercice du cheval, la chaſſe l'a préparé à la guerre, il n'a de vocation que la victoire: c'eſt-là le ſeul but de ſa vie. Le laboureur oublie l'honneur dans ſes beſoins & dans les peines que lui coûte ſon entretien; accoutumé à beaucoup d'humiliations, il ne reſſent pas ces nobles ſentimens qu'un héros doit ſentir; élevé à de vils travaux; il ne ſait pas l'art de pouſſer un cheval impétueux contre l'ennemi, de s'élancer, la pique baiſſée, dans les plus épais bataillons, de faire des bleſſures, & de les éviter. Je l'ai éprouvé trop ſouvent pour en douter, la force de mon armée n'eſt que dans ma nobleſſe ".

Amund répondit: "Alfred qui a beaucoup lu, connaît l'hiſtoire des Grecs; ils n'avaient point de nobles: mais quel homme plus courageux qu'un Spartiate qui ſavait à peine le nom de ſon père, qui était le fils de ſa patrie, & non celui d'un Gentilhomme? Le ſentiment de l'honneur eſt trop reſſerré, s'il

ne s'étend que ſur un ordre de l'état, qui ne peut jamais être nombreux, parce qu'il vit dans l'oiſiveté, & qu'il ſe nourrit de la ſueur de ceux qui ſont au-deſſous de lui. Il n'y a point de forme de gouvernement, qui ſoit plus ſage, il n'y en a point où le peuple puiſſe être plus porté à de grandes choſes, que celui où ce ſentiment eſt étendu ſur toute la nation, où chaque citoyen brûle de ce noble deſir de vaincre, qui anime le général. Ce n'eſt pas ce manque de nobleſſe, qui rend les Seres timides; il y a d'autres raiſons. Les redoutables Sarrazins n'ont été que des bergers de chameaux; mais qui combattait avec plus de courage qu'eux? qui a plus remporté de victoires? qui a plus ſoumis de pays, que ces gens libres qui errent dans les déſerts de l'Arabie? Il y a trop d'artiſans, il y a trop de marchands chez les Seres, & la multitude de la nation eſt compoſée pour la plûpart de gens qui perdent dans des travaux paiſibles l'uſage de leurs membres, qui ne fortifient pas leurs bras par des occupations pénibles, & qui n'ont pas

appris de bonne heure à supporter les incommodités de la vie, l'intemperie de l'air, les longues veilles. Une autre raison de la lâcheté des Seres, est le traitement servile qu'ils souffrent de la part de leurs Supérieurs. Cet Empire immense est gouverné par le fouët, le plus grand Seigneur est soumis à de vils châtimens; c'est par-là que le courage du peuple perd son ressort, il plie sans résistance sous le joug, & au lieu de l'honneur, il ne sent que ce mouvement qui le porte à pourvoir à l'entretien de sa vie, ou à satisfaire les plaisirs les plus grossiers des sens. L'Empire des Seres devient sans doute par-là moins propre à la guerre; mais le Monarque ne cherche point à faire des conquêtes, il se contente de l'étendue immense du pays qu'il gouverne, & refuse même la soumission volontaire de quelques peuples voisins, qui, attirés par le bien-être qui règne chez les Seres, recherchent la protection d'un Prince qui est le père de ses Sujets ".

" Mais un grand avantage dont jouit cependant ce vaste Empire, c'est qu'aucun

Grand ne se hasarde à lever l'étendart de la rebellion contre l'Empereur ; comme il est seul & sans l'appui d'une noblesse alliée & puissante, il cede au premier effort de sa disgrace, & le Monarque se voit bientôt détrôné.

Un Roi Saxon ne peut punir aucun Seigneur, sans offenser ses parens, sa famille, & même tous les autres Grands qui voyent avec chagrin dans l'abaissement de l'un d'eux, la possibilité de leur propre humiliation. Le courage guerrier est d'ailleurs moins nécessaire aux Seres, qu'à tout autre peuple ; ils n'ont que des voisins épars & divisés, qui peuvent bien inquiéter leurs frontières, mais qui ne peuvent faire aucune blessure dangereuse à l'Empire. On n'a aucun exemple dans toute l'histoire des Seres, que leur Royaume ait jamais été soumis, les Dynasties des Empereurs se sont éteintes, d'autres Seres se sont élevés sur le trône, mais aucune puissance étrangère ne s'est jamais emparée du Royaume"*.

" On

* Les invasions des Tartares Orientaux sous la Dy-

" On a beau remonter aux tems les plus reculés de l'antiquité, dans ces tems avant lesquels il ne s'était élevé aucun autre Royaume ; on a beau même aller jusqu'aux bornes de la fable, où l'histoire prend ses faibles commencemens, on trouvera toujours chez les Seres un peuple policé, laborieux & innombrable¹, toujours des arts, des loix, des hommes sages & des grands Princes, un Yn, un Schung, un Wenwang, un Wuwang, & c'est-là ce qui relève infiniment l'Empire des Seres ".

" Je ne suis cependant pas, continua Amund en s'inclinant devant le Roi, je ne suis pas un adorateur aveugle du gouvernement despotique, je suis un Goth né libre, dont le cœur ne pourrait pas plier sous un Prince, si le respect n'exigeait pas de moi, de servir celui que je regarde, comme le plus capable

Dynastie de Kin, des Occidentaux, sous celle d'Y-wen, & encore une fois des Orientaux, sous celle de Tsing, sont toutes plus récentes que le 9e siècle dans lequel règnait Alfred.

la commander. Je pourrai faire voir au Roi par ma propre expérience les suites fâcheuses du despotisme ".

Peu de jours après Amund conduisit à la Cour la belle Théophane; elle portait à la généreuse Alswithe un voile blanc de la plus belle soye; elle y avait brodé avec les couleurs les plus vives des fleurs & des animaux, que la nature colore avec plus d'éclat dans le climat tempéré du Sud, que le soleil moins ardent ne peut le faire dans le Nord. La Reine admira & la richesse de l'étoffe, & l'art qui l'avait embellie, & en échange elle fit présent à la belle Grècque d'une pièce de la plus fine toile qui venait de Flandres, & dont les fils délicats semblaient trop fins, pour avoir pu être travaillés par les mains de l'art. " Dans nos climats glacés, dit Alfred, la nature promet moins, & laisse plus au travail des hommes. Mais l'économie peut trouver ici des trésors qui peuvent remplacer les bienfaits de la nature, & contribuer au bonheur des peuples". Théophane avoua n'avoir jamais rien vu à Byzance, qui surpassât ce bel ouvra-

ge ; & pour l'utilité, le chanvre fûrement ne le céde pas à sa soye.

Alfred pria lui-même Amund de continuer sa conversation : " Le pouvoir illimité d'un Prince est un joug sous lequel personne ne peut être heureux, dit le guerrier. C'est en vain que tout semble nous rire à la Cour : qui peut jouir avec tranquillité d'un bonheur inconstant ? & tel que de simples rides sur le visage du Prince peuvent nous précipiter, dans le tems que nous n'avons point de reproches à nous faire " ?

" Un bon Monarque fait sans contredit servir la grandeur de son pouvoir au bien de son peuple, & il fait d'autant plus de bien, qu'il est moins borné. Il a les yeux ouverts sur ses ministres, les choisit avec réflexion, & ne permet pas même que les derniers de son peuple soient injustement opprimés. Tels étaient les premiers Chefs des Dynasties Impériales des Seres. Mais leurs enfans nés dans la pourpre, élevés dans la jouissance de la puissance souveraine, sans qu'ils eussent mérité le trône par une suite



de belles actions, n'apperçurent bientôt dans leur pouvoir, que la faculté de satisfaire tous leurs desirs. Ils remplissaient leurs palais des plus belles femmes, perdaient à voir des spectacles, des jours dont ils étaient redevables à leur peuple : les plaisirs devenaient leur unique occupation. Leurs officiers choisis par les mauvais conseils de leurs Eunuques, ou par la coquetterie de leurs favorites, ne cherchaient que leur élévation, leur autorité, leurs richesses & leurs plaisirs : chacun en vint insensiblement à faire servir ceux qui lui étaient subordonnés, d'instrument à ses passions ; & le dernier citoyen, le plus utile, gémissait sous le poids d'un travail excessif, afin que les courtisans, les juges, les officiers de la Couronne pussent vivre dans le luxe & dans le faste. Le peuple soupirait & demandait au ciel quelque soulagement à ses maux ; il murmura bientôt, & la mort lui parut enfin plus agréable, que l'état dans lequel il vivait ; il s'abandonna à son désespoir, l'ambition lui trouva des guides : des séditieux courageux & entreprenans

chasserent du trône un lâche voluptueux insensible aux misères publiques ; ainsi fut éteinte une famille qui était devenue pour le peuple un poids insupportable ".

" Rien n'est plus dangereux, que d'oser tout faire. Celui qui d'un regard peut égorger ses ministres, récompenser impunément avec du poison des services de plusieurs années, un tel homme fournit lui-même les poignards pour le détruire dans le tems qu'il fait trembler tout le monde. Celui qui peut punir sans le secours des loix, bannir arbitrairement, déposer de sa propre autorité ses principaux ministres, ne se sert sûrement de sa puissance, que pour satisfaire ses passions. On le verra suivant les desirs corrompus de son ame, attaquer la chasteté des premières femmes, l'honneur des Juges, s'emparer des biens des pauvres, des trésors de l'Eglise, du patrimoine de chacun de ses Sujets, pour assouvir ses passions déréglées. Il entreprend des guerres inutiles, pour acquérir des triomphes que les Sujets achètent de leur sang. Ses superbes palais appauvrissent les citoyens :

il prodigue le pain & les biens de ſon peuple dans des fêtes qui ne ſignifient rien, dans des ſpectacles & dans des feſtins inutiles. Alfred n'ignore pas quels monſtres le poiſon du deſpotiſme a produits à Rome, & quel changement il a occaſionné dans des jeunes gens qui donnaient de meilleures eſpérances. Dieu ſeul poſſède la ſouveraine ſageſſe, c'eſt à lui qu'appartient la toute-puiſſance; mais l'homme a des bornes qui règlent ſes deſirs ".

" N'y ayant perſonne qui s'oppoſe aux volontés du Monarque deſpote, ſon premier Miniſtre, ſon Géneral, ſon Juge, ſon Sécretaire le deviennent auſſi. La nation entière gémit ſous le joug que le plus fort impoſe toujours au plus faible, et dont le poids opprime l'homme du commun, qui ne peut opprimer perſonne ".

" Le Monarque n'aime perſonne. Chaque citoyen eſt dans ſes mains un inſtrument formé par le haſard, pour l'accompliſſement de ſes deſirs; il peut profiter de ſes ſervices, ſans être tenu à quoi que ce ſoit envers lui.

Le citoyen contemple avec effroi, & déteste ce palais, où celui qui prodigue son sang & ses biens, nage dans la volupté ; il ne prend aucune part à la conservation de son Prince, & il ne connaît de plus grand malheur, que celui sous lequel il gémit. Un séditieux téméraire s'empare avec une poignée de bandits du palais abandonné, & il ne se trouve aucun citoyen qui pense seulement à défendre un Prince qui le rend malheureux ".

" J'ai été moi-même témoin de la scène tragique qui priva le malheureux Michel du trône de Byzance. Il avait négligé l'avantage de l'Empire, il s'adonnait à toutes sortes de débauches, le vin lui faisait oublier le devoir qu'un père de son peuple doit remplir. Un homme de basse condition était parvenu par sa belle figure aux plus grands emplois, & avait une bande d'assassins qui étaient à ses ordres. Michel fut massacré avant que les Warégiens pussent prendre leurs armes, notre fidélité n'eut plus d'objet, & le successeur des Constantins & des Césars tomba de cette manière

ſous l'épée de quelques bandits. On prit ſi peu de part à ſon malheureux ſort, qu'on ne répandit pas une larme, qu'on n'entendit pas un ſoupir, qu'aucune boutique ne fut fermée, aucune affaire interrompue, & peu d'heures après toute la ville ſalua Baſile avec les mêmes acclamations de joie, que s'il eût été le véritable héritier du trône".

" Si Michel avait ſu aſſocier la majeſté du trône avec le bien de ſon peuple, s'il eut reconnu les bornes que lui impoſaient les loix, ſi ſa chûte avait ébranlé le Royaume, Baſile n'aurait jamais oſé concevoir l'idée téméraire de s'ouvrir un chemin au trône par ſa mort. Mais un deſpote eſt une pyramide renverſée, un poids énorme repoſe ſur la pointe qui ne porte que ſur un ſeul point; le moindre ſouffle de vent peut renverſer ce fol édifice ".

" Le Sujet opprimé ne s'arme pas toujours contre le Monarque, il courbe ſouvent ſa tête ſous le joug, il ſe contente ſouvent de murmurer ſans rien entreprendre, la Religion peut le conſoler dans ſes chaînes, ou la crainte d'une armée mercenaire peut le con-

tenir. Malgré cela cependant, le despote est toujours malheureux, & beaucoup plus malheureux qu'un Prince retenu par les loix. Celui-ci a toujours autour de sa personne des corps d'état entiers, qui lui disent la vérité; il a des Grands qui ne se soumettent pas à ses ordres injustes, il a des loix qu'il ne peut transgresser, sans danger & sans résistance. Toutes ces puissances qui resserrent la sienne, veillent en même tems à sa sûreté. Il ne devient point injuste, il ne prive point ses citoyens de leur patrimoine, ses officiers de leur vie, parce qu'il ne pourrait y parvenir sans se deshonórer lui-même, & sans éprouver la plus grande résistance. Il apprend par son expérience, que les citoyens qui aiment leur Monarque, sont les seuls qui obéissent, que pour gagner cet amour, il doit faire des heureux, & qu'il ne peut assurer le bonheur de son peuple, qu'en étant lui-même laborieux, bon & juste. L'idée seule d'une action qui pour un despote Oriental serait un jeu & un amusement, ébranlerait l'ame entière d'un Prince, qui pense que sa

grandeur n'eſt fondée que ſur l'eſtime générale, & que celle-ci n'a de baſe, que la vertu. Les projets qu'un tyran forme tranquillement à Byſance, & qu'il exécute de ſang-froid, l'aveuglement d'un Miniſtre, la mutilation d'un Grand dont il ſe défie, n'ont jamais ſeulement trouvé d'accès dans l'eſprit d'un Roi Scandinavien ".

" Je remarque, reprit Alfred, qu'Amund n'eſt partiſan ni de la puiſſance des Grands, ni du pouvoir illimité des Rois. Mais connait-il une forme de gouvernement, où tous les pouvoirs ſe tiennent l'un l'autre en équilibre, où le Roi vit aſſuré contre la déſobéiſſance & la revolte, & le peuple contre l'oppreſſion ? J'ai lu l'hiſtoire, & je crois avoir trouvé que le meilleur gouvernement eſt celui où le Souverain eſt vertueux; que ce ſoit le Roi qui domine, que ce ſoit les Grands, comme à Sparte, ou le peuple, comme à Rome. Mais un Etat eſt toujours malheureux, quand le Souverain eſt injuſte & corrompu. Telle était Rome ſous les méchans Empereurs, Athènes ſous la tyrannie d'un

peuple injuste, Lacédémone dans les derniers tems sous l'oppression des Grands ; & la forme du gouvernement ne peut pas empêcher les mauvaises suites d'une administration fondée sur le vice ".

Amund s'inclina devant le Roi : " Alfred aime la vérité, & je la lui dirai, fût-elle contraire à ses idées. Mais elle ne peut pas l'être ; car celui qui cherche la vérité, la trouve toujours. Tout ce que les hommes dirigent, est sans doute imparfait ; mais nonobstant cela, la forme du gouvernement a une grande influence sur les mœurs du peuple, & même sur l'administration du Prince ".

" J'ai prouvé par mon expérience, l'abus du despotisme. Dans les mains d'Alfred il serait une bénédiction du ciel ; mais il accorde rarement aux états un tel Prince. La sagesse du législateur doit empêcher que le fils indigne d'un Salomon ne détruise tout ce que la sagesse du père aurait pris soin d'édifier. Elle ne doit pas faire dépendre le sort du peuple, de ces causes souvent petites, qui ôtent à un fils de Roi ou la capacité, ou

le vouloir de travailler au bien de ses Sujets. La mort prématurée du plus sage & du plus vertueux des Souverains, peut laisser un fils encore mineur dans les mains de telles femmes, ou de tels favoris, qui, au lieu de plier cette jeune plante à la vertu, l'accoutument à tous les vices. Un Prince qui en est indigne, ne doit avoir ni la liberté, ni la facilité de devenir un instrument de vengeance dans la main de Dieu, lui qui devrait être son Lieutenant".

" J'ai connu un peuple magnanime, un peuple formé pour tout ce qu'il y a de grand & de noble. Il tomba peu à peu & par degrés dans une Aristocratie irrégulière qui était en même tems le règne de la confusion. Il s'était ôté lui-même le pouvoir de faire quelque chose pour le bien général de tous ; un homme qui joignait le caprice à l'effronterie, un mercenaire pouvait arrêter dans sa course la roue du gouvernement, à laquelle cent mille nobles travaillaient en vain. Les choses en vinrent au point, que les loix furent pires que le vice, & que les séditions

& les révoltes devinrent une ſuite de ces loix. Toutes les vertus du Roi & des nobles étaient perdues pour le peuple, parce que le déſordre était devenu légitime, & l'ordre un prétexte ſuffiſant pour la rebellion. Les Princes voiſins virent la faibleſſe irremédiable du Royaume ; ils ſe le partagerent auſſi tranquillement, que des frères partagent l'héritage de leur père, & les nobles ingrats qui n'avaient pu ſupporter la contrainte des loix, tomberent ſous le joug du deſpotiſme. Ce peuple puiſſant ne dut point ſon malheur à la corruption des mœurs, point aux mauvaiſes qualités de ſes Princes, mais uniquement à la conſtitution inſenſée de ſon gouvernement ".

" Il eſt donc ſans contredit digne des ſoins d'un ſage, de peſer tellement les diverſes parties des loix de l'Etat, l'une avec l'autre, qu'elles ſe tiennent réciproquement en équilibre ; que le pouvoir d'une des parties ne faſſe pas ſeul le contrepoids ; mais que ce ſoit le bien géneral, qui réuniſſe ſeul tous les pouvoirs, & qui les faſſe agir

dans une direction commune. Une telle constitution assurerait une nation contre ces secousses violentes qui causent souvent la ruine des autres Etats; elle délivrerait chaque citoyen du danger de perdre son honneur & ses biens par les violences du plus fort, ou par les préjugés d'une multitude aveugle; elle augmenterait la force de l'Etat, en empêchant ses membres de travailler dans des buts opposés, & en les réunissant tous dans un seul point qui serait la volonté réunie de toutes les parties ".

" Il me paraît, dit Alfred, qu'Amund parle comme un Médecin qui démontrerait avec force, de quelle utilité serait un remède qui pourrait rafraîchir ce qui est échauffé, réchauffer ce qui est refroidi, tendre ce qui est relâché, amollir ce qui est trop dur, qui fût bon enfin contre tous les extrêmes opposés. Il n'aurait pas de peine à me persuader qu'un tel remède serait un des plus grands dons du ciel: mais il lui serait difficile de le trouver ".

" La nature, dit Amund en souriant, a

fait croître à notre portée les remèdes à nos maladies, c'eſt le devoir des hommes de les connaître & de les appliquer. La forme de gouvernement qui prévient la plûpart des maux géneraux, eſt née chez les peuples du Nord & chez les Germains ; elle remonte juſqu'à l'antiquité la plus reculée : les Chéruſques qui étaient ſupérieurs aux Romains, la connaiſſaient, & elle s'eſt ſoutenue juſqu'à préſent dans la Scandinavie : les Saxons s'en ſont écartés. Ce ſerait un ouvrage digne d'un Alfred, de rétablir une conſtitution ſous laquelle les ayeux des Saxons étaient libres, belliqueux, & de beaucoup ſupérieurs à tous leurs ennemis ".

" Il y a trois parties qui doivent faire l'eſſence d'un grand peuple. Dans un petit Etat un Prince eſt moins néceſſaire ; mais dans un grand Royaume, il y a trop d'affaires, pour qu'elles puiſſent être adminiſtrées par pluſieurs Souverains, & pour que les délibérations d'un grand nombre ne nuiſent pas au bien géneral par une lenteur inévitable. Un grand Empire eſt auſſi obligé de

donner de trop grands emplois, un pouvoir trop étendu à un ſeul citoyen, pour que les loix puſſent le tenir en bride; il eſt obligé d'entretenir des armées qui feraient bientôt pencher la balance du côté du Général. Rome perdit l'équilibre, pour avoir un pays trop étendu, & des légions trop nombreuſes; un Sylla, un Pompée, un Céſar étaient trop élevés au-deſſus des loix impuiſſantes contre eux ".

" Un Roi doit donc gouverner un grand peuple; il doit avoir la puiſſance exécutrice, la conduite des armées, les négociations avec les nations étrangères, tout ce qui demande une prompte réſolution, & même le droit de décider de la guerre ou de la paix. Les loix gouvernent ſous ſon nom, il eſt la ſource de la nobleſſe & de l'honneur, il nomme aux emplois, il doit donc donner ſon conſentement à la promulgation des loix, & à toutes les grandes déciſions de la nation; le peuple doit lui aſſigner des ſommes qui le mettent en état d'entretenir ſa Cour avec éclat, de ſoutenir la dignité du Royau-

me

me au milieu de ses concitoyens, de récompenser les arts utiles, & le mérite sans appui. Il doit laisser tranquillement son Royaume à ses héritiers; dans un Royaume électif, chaque nouvelle élection affaiblit les rênes du Prince, jusqu'à ce qu'il ne lui reste que la pompe extérieure du trône. Les loix doivent assurer la sainteté de la personne du Roi, le garantir de toute insulte & de toute violence. Comme la tranquillité de l'Etat repose sur sa conservation, celui qui attaque le Roi, offense la majesté de tout le peuple qui lui a confié l'emploi de représenter la dignité de toute la nation ".

" Mais les loix doivent défendre le Roi; il ne doit pas se faire droit lui-même. Son pouvoir serait trop étendu, il deviendrait bientôt un despote & un tyran, s'il pouvait punir, attaquer lui-même les biens & la personne de celui dont il se croirait offensé. Les loix doivent sans contredit défendre sa dignité contre les attaques des méchans qui ébranlent, plus qu'on ne croit, les fondemens du gouvernement, en ôtant la con-

fiance du peuple à celui à qui le bien géneral a été confié. Les calomniateurs attisent lentement un feu qui devient une flamme véhémente, quand il est géneral, & que les esprits de la plus grande partie de la nation sont prévenus ; & un Prince n'est jamais renversé, que l'Etat n'en soit affaibli, & que sa chûte n'entraîne le malheur de plusieurs milliers d'hommes ".

" C'est un triste aveu, mais qui n'est que trop confirmé par l'histoire du monde, qu'un méchant Prince a plus de pouvoir, & se défend mieux qu'un bon Souverain. Un Monarque vertueux est noirci sans danger dans l'esprit de son peuple, il lui devient suspect, il souffre tout ce qu'on peut souffrir, & lorsque perdant patience, il appelle le secours tardif des loix, il n'y trouve aucun soutien, quand une fois le plus grand nombre des citoyens, imbu de préjugés, vient à désirer son abaissement. Un méchant Prince trouve assez de moyens dans toutes les formes de gouvernement, pour corrompre les loix par les Juges, pour entraîner

dans son parti l'homme timide par les exemples de sa vengeance ; l'avare, en lui prodiguant ses trésors ; l'ambitieux, en l'accablant d'honneurs : il emploie des moyens que le Prince vertueux a en horreur, parce qu'ils entraînent après eux la corruption des hommes. Les loix doivent donc travailler à défendre le bon Monarque, à le rendre respectable aux yeux de la nation, & à étouffer sous les châtimens, la voix d'une calomnie qui ne connaît aucun frein. Plus un peuple est libre, & plus cet appui des loix est nécessaire ; parce qu'un Roi ne peut pas conserver sans lui la force nécessaire au maniement des rênes de l'Etat ".

" Alfred se mit à sourire : Amund veut sans doute assurer ma réputation après ma mort ; mais pense-t-il d'étouffer la voix de la vérité, qui punit les mauvais Princes, en s'élevant contr'eux, & en exhortant le citoyen à s'opposer de bonne heure à l'accroissement d'une puissance nuisible qui attaque les fondemens de la sûreté publique ".

" Les actions d'un mauvais Prince, dit

Amund, déposeront plus fortement contre lui, que la voix de la haine. Quand les loix fondamentales sont bien établies, que les conditions auxquelles un Roi est obligé, sont bien assurées, quand le pouvoir des autres puissances de l'Etat est bien déterminé, un Prince ne peut s'aggrandir, il ne peut s'élever au-dessus des loix, sans offenser ces mêmes puissances, sans que le plus petit des Citoyens ne s'apperçoive qu'il passe les bornes établies. On calomnie moins les plus mauvais Monarques, la vengeance inévitable qui poursuit le calomniateur, étouffe les plaintes, même celles des opprimés. Mais plus le peuple se tait, & plus il sent ses maux; & il y a des bornes que le Prince ne peut passer, sans armer contre lui toutes les puissances du Royaume, & sans être immanquablement renversé. Il me serait aisé de nommer des Princes qui punissaient d'une amende de deux mille livres d'or, un mot échappé au hasard, & de la mutilation, des plaintes proférées trop librement, & sous l'empire desquels on n'entendit de voix, que

celle de la flatterie. Ils attaquerent les loix fondamentales de l'Etat, & l'on vit tomber tout-à-coup le tyran sous les efforts réunis de tous les partis qui, après s'être poursuivis mutuellement, se réunirent avec célérité contre l'oppresseur général ".

" Amund, dit le sage Alfred, entreprend ici une question difficile à resoudre. Quand est-ce qu'un Roi commence à perdre son droit au trône par ses mauvaises actions ? Quelles sont les bornes qu'il doit passer, pour acquérir à son peuple le droit de le détrôner ? Amund oublie que les fautes d'un Prince sont bien différentes, que le peuple n'est pas un juge assez éclairé pour les bien apprécier ; que s'il voulait éplucher ses plus petites fautes, il n'y aurait aucune sûreté dans le gouvernement : car il n'y a aucun Monarque qui n'en commette, & les préjugés ou l'intérêt peuvent faire appercevoir au peuple des défauts chez son Prince, où il n'y a que des vertus. Quand il y a un traité entre le Prince & le peuple : qui donne au Prince le droit au trône, tant qu'il en ob-

ferve les conditions, & au peuple, celui de le dépofer, quand il ne les obferve pas fcrupuleufement : quand ce traité eft la loi fondamentale du gouvernement, je plains le peuple qui eft continuellement obligé d'acheter par des violences, & au prix de beaucoup de fang, le détrônement d'un Prince, & l'élection d'un autre dans lequel il trouvera bientôt tout autant de raifons pour le dépofer, qu'il en trouvait chez le premier ".

Mais quand le Prince peut opprimer fon peuple en fûreté, quand fous le prétexte de la tranquillité publique, perfonne ne doit s'oppofer à fes violences; quand fans pitié pour les pauvres, il les accable des impôts les plus onéreux, que pour fatisfaire à fes paffions, il laiffe mourir de faim des citoyens à demi-nuds; quand de fon autorité privée, il attaque la liberté, la vie de fes fujets, qu'il les jette en prifon fans les entendre, & qu'il les fait conduire au fupplice fans aucune preuve; quand méprifant l'honneur & la dignité des meilleurs citoyens, il détruit arbitrairement des tribunaux auffi an-

ciens que la nation ; quand il punit de sa disgrace ou de châtimens honteux, la voix de la misère & les représentations de la vérité, faut-il alors que des millions d'hommes soient malheureux, parce qu'un seul mortel est injuste ? L'Etre Suprême a-t-il créé ces millions pour ce seul homme ? Le bonheur de tant de personnes ne contrebalancera-t-il pas la volonté insensée d'un seul ? Des Citoyens libres se laisseront-ils égorger comme des brebis, & baiseront-ils encore la main de celui qui les immole ? Il faut donc trouver une marche qui légitime la résistance, qui fasse perdre au Prince la jouissance de ses avantages : mais la connaît-il, cette marche ?

" Il est difficile, sage Alfred, répondit l'honnête guerrier, de tracer cette marche, & il faut cependant qu'elle le soit. Il y en a une parmi les nations les plus douces, même parmi les timides Chinois ; l'Empereur Tschen la passa, & il fut détrôné par le vertueux Wuwang, qui en appella à la voix du Ciel ; c'est, lui dit-il, le *Tien*, qui

m'ordonne de défendre la terre contre les violences du tyran ".

" Le ſeul moyen de fixer ces bornes, eſt de ſuivre exactement les loix fondamentales & les limites de la puiſſance royale. Quand le Roi ne doit point impoſer de taxes, & qu'il en impoſe, quand ne devant pas ſe faire droit à lui-même, il met en priſon & condamne au ſupplice de ſon autorité privée, quand il fait des loix qui n'ont été approuvées ni par la nobleſſe, ni par les députés du peuple, quand en accordant des graces & des diſpenſes, il énerve les loix ſanctionnées par toutes les puiſſances législatives, quand il ôte aux autres puiſſances du Royaume la liberté de penſer & de décider, quand il détruit en conſéquence les loix fondamentales de l'Etat, il perd ſans contredit ſon droit à l'obéiſſance génerale, il devient l'ennemi de ſon peuple, & le peuple peut lui rendre le change; les autres puiſſances ſont autoriſées à le faire rentrer dans les bornes preſcrites par les loix ".

“ Auſſi long-tems qu’il fait des fautes ſans attaquer les loix fondamentales, qu’il ne fait de mal, que par des Conſeillers mal choiſis, qu’en ne ſachant pas prendre les meilleures réſolutions ſur les affaires, qu’il n’eſt que faible ſans être furieux, il ne mérite alors que les repréſentations ſérieuſes de ſa Nobleſſe & du peuple; il perd l’eſtime generale, on peut le punir dans la perſonne de ſes Officiers, & les autres puiſſances peuvent empêcher l’exécution de ſes entrepriſes inſenſées. Mais le détrônement d’un Prince eſt un ſi grand mal, qu’il ne faut employer un remède ſi violent, que quand il n’y a abſolument pas d’autre reſſource “.

“ Il eſt heureux pour les hommes, qu’ils n’atteignent pas tout d’un coup le plus haut degré de méchanceté, que l’influence des mœurs & la crainte des ſuites ne leur permettent pas de ſe précipiter dans les abîmes du vice, & que ce n’eſt que peu à peu qu’ils en viennent à commettre les plus grands forfaits. Cela fait que dans un gouvernement modéré un Prince peut être retenu en gran-

de partie dans le malheureux cours de son endurcissement par des représentations, par la résistance légitime des puissances qui lui sont associées, par les marques du mécontentement général, par le châtiment de ses mauvais Ministres. Il est rare que sous une forme de gouvernement bien constituée, on en vienne à la triste nécessité de prendre les armes contre celui pour qui on était obligé de sacrifier sa vie. Ce n'est que dans des Etats mal constitués, chancelans faute d'équilibre, dépourvus de loix fondamentales, qu'il y a eu des tyrans assez furieux, pour que le peuple fût obligé de chercher sa sûreté dans leur sang. C'est ainsi que l'Empire Romain fut le siège de la violence guerrière, & de la politique hypocrite; que conservant l'apparence d'une République, toute la puissance était dans les mains des soldats Prétoriens, & dans l'épée des Légions. Il Il en est de même à Byzance, où le Prince ne reconnaissant point de bornes, n'a pas besoin de recourir aux loix pour l'exécution de ses volontés, où rien ne l'empêche de

tout hasarder; mais où rien ne le défend non plus contre le désespoir des opprimés. Le Ministre ménacé de sa disgrace, le Géneral dépouillé de sa dignité, sait qu'il ne court pas plus de danger en se révoltant, qu'en obéissant, qu'il n'a point à craindre ni les loix, ni le peuple; mais qu'il n'a d'ennemi à redouter, que son Prince; qu'avant que la hache lui tranche la tête, il a encore une espérance, qui est d'enfoncer le poignard dans le sein de son Souverain; il hasarde cette entreprise, dont le succès est, au moins douteux, & souvent le Prince est culbuté, précisément parce qu'il pouvait tout faire, parce que la crainte d'aucune loi ne l'avait retenu, ni empêché de se précipiter dans l'abime, parce que les loix l'avaient aussi peu défendu, qu'elles avaient défendu ses sujets ".

" Il n'arrive que très-rarement, & peut-être une fois dans plusieurs siècles, qu'un Prince limité soit assez ennemi de lui-même, pour renverser tous les obstacles, fouler aux pieds toutes les loix, & entreprendre des

violences qui reduiſent ſes Sujets à un déſeſpoir, ſans lequel ils n'auraient jamais haſardé la dangereuſe entrepriſe de détrôner un Prince légitimement aſſis ſur ſon trône; les révolutions ſont au contraire fort communes dans les Etats deſpotiques, les plus petites raiſons y donnent lieu. Dans Byzance même, où le Chriſtianiſme enſeigne la douceur & l'obéiſſance, où un Clergé tout-puiſſant & dévoué pour la plus grande partie au Monarque, retient les mouvemens du peuple, dans cette ville, dis-je, la famille qui occupe maintenant le trône Impérial, eſt peut-être la cinquantième qui ait régné depuis l'oppreſſion de la liberté par le premier Céſar; & chez les barbares Orientaux, un tyran chaſſe l'autre, comme les nuées agitées par la tempête, ſe chaſſent les unes les autres du royaume de l'air ".

" La ſeconde puiſſance dans un Etat modéré, eſt la Nobleſſe. Alfred ſoupçonne peut-être Amund d'en vouloir aux Nobles; mais Amund parlerait contre lui-même; il eſt redevable à ſa naiſſance des avantages & des

diſtinctions qu'un homme du commun rend ſans peine à un Gentil-homme. La Nobleſſe n'eſt point une invention des Grecs, des Egyptiens, ni des laborieux Chinois ; elle n'était même à Rome attachée qu'à demi aux deſcendans des anciens héros. C'eſt dans le Nord, qu'il faut chercher les diſtinctions de la Nobleſſe, & le premier Gentil-homme fut un guerrier courageux ; ſes fils ſuivirent ſes traces, & la guerre fut l'unique occupation de pluſieurs générations ſuivantes. La ſupériorité que le courage belliqueux & l'éducation guerrière donnerent toujours aux neveux des premiers héros, accoutuma le peuple à diſtinguer les défenſeurs de la nation, du reſte du peuple qui gardait les troupeaux, cultivait les champs, & qui, moins exercé dans le métier des armes, était moins redoutable, & moins néceſſaire à la défenſe de ces Hordes qui vivaient dans des guerres continuelles ".

" L'avantage de la Nobleſſe fut encore plus aſſuré, lorſque les derniers Empereurs de Rome & de Byzance donnerent des terres

aux ſoldats qui s'établiſſaient ſur les frontières des peuples barbares, ſous la condition qu'ils demeuraſſent dans l'exercice des armes, & qu'ils défendiſſent les frontières de l'Empire de ce côté-là; dès-lors des familles entières regarderent comme un devoir de s'exercer continuellement à la guerre; & une propriété qu'on ne pouvait leur ôter, leur donna bientôt un avantage ſur les autres citoyens, dont les fils perdaient ſouvent ce que leurs frères avaient acquis & conſervé à force de travail ".

" La différence entre les Nobles & les roturiers, devint encore plus ſenſible, lorſque des peuples guerriers en ſoumirent qui l'étaient moins qu'eux, que toute l'armée victorieuſe ſe partagea les pays conquis, & accorda la vie aux vaincus, ſous la dure condition de travailler la terre, afin que les vainqueurs puſſent s'abandonner ſans peine & ſans ſoucis aux exercices de la chaſſe & de la guerre. C'eſt ainſi que les Sarmates devinrent des Nobles, dont les eſclaves ſont les anciens & faibles habitans de ce

grand eſpace de pays que j'ai parcouru, & qui eſt ſitué aux bornes ſeptentrionales de l'Aſie & de l'Europe".

" La Nobleſſe a ſans doute ſon utilité dans un Etat; l'abſtinence de toute occupation vile, le ſentiment délicat de l'honneur, cette émulation qui naît de l'eſpérance d'être élevé en dignité, & même cet orgueil inné fondé ſur les vertus de ſes ayeux, toutes ces qualités élèvent l'ame d'un Gentil-homme; ſes richeſſes lui donnent une indépendance, une énergie qu'un artiſan ou un négociant n'acquiert qu'avec peine. Un ſage législateur doit ſavoir tellement employer ces avantages, que la Nobleſſe puiſſe défendre l'Etat en général, être l'appui du Monarque, & détourner l'oppreſſion du commun peuple".

" Alfred permet à ſon ſerviteur de lui dire la vérité. La Nobleſſe a trop d'avantages parmi les Anglo-Saxons, elle eſt nuiſible à l'Etat: ce ſont cependant les roturiers qui conſtituent proprément le peuple, & ſi chaque citoyen a le droit d'attendre du gouvernement

tout le bonheur poſſible, le commun des Saxons ne jouit point de ce privilège. Il ne peut point parvenir aux honneurs, il ne peut pas même offrir volontairement ſon patrimoine aux beſoins de l'Etat; le Roi preſcrit des contributions à la Nobleſſe, qui en fait retomber tout le poids ſur le reſte du peuple, & qui les impoſe arbitrairement. Le pays eſt en entier aux Nobles, les laboureurs ne ſont que leurs fermiers; l'entretien de l'agriculture, la vie de ſes enfans, leur mariage même dépend du caprice du Gentilhomme". (*)

" La

(*) Il y avait bien parmi les Saxons des hommes à moitié libres. C'étaient des laboureurs nommés *Socmen*, dont un petit nombre était abſolument néceſſaire dans une Terre noble, pour que les Tribunaux inférieurs puſſent être remplis: mais ces hommes étaient auſſi dévoués à la Nobleſſe, en tant qu'ils ne pouvaient pas vendre leurs biens ſans ſon conſentement, & qu'elle pouvait les chaſſer de ſes terres, ſuivant ſon bon plaiſir. De même les hom-

“ La Nobleſſe eſt tout auſſi dangereuſe pour le Roi. C’eſt elle ſeule qui a les armes à la main (*). Le Comte eſt le Général du peuple qui lui eſt ſubordonné : le payſan eſt attaché premiérement aux Grands, & par eux ſeulement au Roi. La mauvaiſe volonté d’un Gentil-homme peut rendre difficile la levée des ſoldats, rendre leurs ſervices inu-

I

---

hommes entiérement libres, qui pouvaient diſpoſer de leurs biens ſans aucune gêne, ſe mirent volontairement ſous la protection de la Nobléſſe, & devinrent ſes vaſſaux ; & tout libres qu’ils étaient, ils labouraient cependant les terres de leurs Seigneurs. (Littleton Henry II. Tom. III. pag. 186. 367. 368.)

(*) On croit avoir trouvé des traces, qu’il y avait dans chaque Comté un *Heretoch*, que les hommes libres éliſaient tous les ans. Mais cette idée ne paraît pas vraiſemblable, vû le peu de liberté du peuple, & elle n’eſt fondée que ſur une chronique peu authentique. (Littleton Tom. III. pag. [illegible]6. 319.)

blles, ôter au Roi les moyens d'entretenir les armées. Que le Monarque fasse une démarche, qu'il hasarde une entreprise équivoque, par laquelle les Nobles se croyent offensés? les Comtes tourneront aussi-tôt leurs armes contre le Roi lui-même, & le commun peuple qui est sous le pouvoir des Gentils-hommes, qui tient d'eux ses champs & sa nourriture, les servira contre un Roi qu'il ne connaît que par les ordres de la Noblesse ".

" Outre cela, c'est la Noblesse qui a le droit d'exercer la justice, elle qui ne connaît d'autres affaires, que la chasse & les armes, qui méprise les livres, dont le caprice est la loi, pendant que les loix devraient diriger sa volonté. Ce privilège lui assujettit encore plus le commun peuple: la disgrace du Comte est une condamnation assurée pour tous ceux qui sont de son ressort, c'est sa faveur seule qui dicte la sentence en faveur celui qui a su acquérir sa protection. Les terres des Nobles sont enfin infiniment trop étendues, & leur donnent un pouvoir beaucoup

trop grand, & trop peu partagé ". (Littleton III. 325.)

" Il faut donc qu'un ſage législateur mette la Nobleſſe dans une ſituation où elle puiſſe être utile au Royaume, au Roi & au peuple, ſans être à charge à aucun membre de l'Etat. On ne peut pas lui confier l'exercice de la juſtice, elle a trop de choſes à régler avec ſes ſerfs, ſes fermiers & le Roi, qui toutes peuvent influer ſur ſon équité; la Nobleſſe Anglo-Saxonne prend auſſi trop peu de ſoin de cultiver ſon eſprit, pour qu'on puiſſe lui donner l'emploi pénible de démêler le Droit caché ſouvent ſous la plus épaiſſe obſcurité. Il faut choiſir pour Juges des hommes qu'une bonne éducation a formés à la lecture, à la connaiſſance des loix, à l'examen des preuves de chaque cauſe. Le Juge ne doit point être établi dans le Comté, n'y avoir rien qui lui ſoit en propre, n'avoir aucun intérêt qui puiſſe faire pencher la balance de l'un ou de l'autre côté : il y a longtems que les Seres connaiſſent cette loi ".

" Les Comtes doivent encore moins avoir

le commandement des armées, & la préfecture sur les soldats. Les gens de guerre appartiennent à la patrie, au Roi qui en est le père, & point à un Comte ; ils ne sont point attachés uniquement à un Comté. On peut, sans contredit, se servir de la Noblesse avec le plus grand avantage, pour être à la tête d'une troupe de cent ou de mille soldats ; son expérience dans le métier des armes, l'obligation qu'elle s'impose d'acquérir de la gloire, ce respect que le commun peuple lui rend dès sa naissance, tout semble lui donner le droit de commander ; mais le Géneral, le Colonel, le Capitaine devraient être choisis par le Roi, & ce ne doit point être à la naissance à décider des emplois militaires. Le Roi choisit les citoyens les plus capables & les plus zélés pour le bien de l'Etat ; la naissance produit des gens faibles & timides, le caprice peut les faire injustes & mal intentionnés. Le simple soldat, le Capitaine, le Colonel doivent être les gens du Roi, & non d'aucun Sujet. De la manière dont le pays des Anglo-Saxons est gouverné aujourd'hui, chaque Comté est la rési-

dence d'un petit Roi qui a ſes ſoins & ſes avantages particuliers, & qui ne penſe au bien géneral, que quand il concourt au ſien propre. Le Roi doit de plus diriger les exercices militaires, ordonner où chaque troupe doit avancer, lui preſcrire ſon ſervice ; il doit nourrir les ſoldats, leur fournir des armes ; un ſeul eſprit doit animer toutes les forces du Royaume, & les réunir toutes au même but ".

Alfred écoutait avec attention, il ſentait bien la vérité des réflexions qu'Amund avait faites ; mais ce ſage Prince ſentait en même tems, qu'un ſi grand changement dans la puiſſance des Grands, exciterait une révolte génerale, & par là même au-deſſus des forces qu'il pourroit y oppoſer. Il ſe promit à lui-même de diminuer les privilèges trop étendus de la Nobleſſe ; mais la prudence l'engageait à prendre du tems, & à ne travailler qu'inſenſiblement à cette grande opération. Il ôta en effet l'exercice de la juſtice à la Nobleſſe ; mais la mort enleva ce grand Prince, avant qu'il pût reſtreindre le pouvoir qu'elle avait dans le militaire. Le Roi fit ce-

pendant une objection à son ami. Vous ôtez à la Noblesse, dit-il à Amund, le droit de commander à la guerre, & celui de siéger dans les tribunaux; quels devoirs laissez-vous donc à remplir aux Nobles, qui puissent les rendre utiles au pays?

" Alfred, répondit Amund, assemble toutes les années les Grands du Royaume, & consulte avec eux sur le bien de l'Etat. Cette assemblée est arbitraire, elle devrait être perpétuelle, & fondée sur la forme même du gouvernement. Les trois puissances du Royaume, le Roi, la Noblesse & les Députés du peuple s'assemblent tous les ans. Le Roi désigne le jour de l'ouverture de la grande assemblée, & délibère avec les Etats. Le Chef de chaque famille noble dans cette assemblée a une voix essentielle & héréditaire; le Roi donne la noblesse à une famille, pour aussi long-tems qu'il y aura des mâles. Ce droit héréditaire donne à la Noblesse une indépendance qu'elle perdrait, si les privilèges accordés à l'homme de mérite annobli, s'éteignaient avec lui ".

« Toutes les affaires importantes de l'Etat, qui se traitent à la diète, les impôts, les loix sont portées devant la Chambre des Nobles, & aucune décision des Etats du Royaume n'a force de loi, si la Noblesse ne l'approuve. On lui associe les Evêques, parce qu'ils sont à peu-près les seuls qui possèdent quelque science. L'examen des affaires donnera au Corps des Gentils-hommes cette noble émulation qui élève l'esprit, en le portant à employer toutes ses forces, afin de parler devant leurs Cosouverains, avec solidité & avec énergie, sur toutes les questions qui se présenteront. C'est-là le seul moyen de détourner ces Gentils-hommes de la chasse & de l'exercice des armes, & de les engager à cultiver leur esprit, & à se mettre au fait des loix & de l'histoire de leur patrie. La présence d'Evêques lettrés & savans augmentera cette émulation; la Noblesse aura honte de se laisser conduire par ceux qui, nés beaucoup au-dessous d'elle, ne doivent qu'à leurs talens & à leurs lumieres, la place qu'ils occupent. Dans une assemblée où le

don de perſuader eſt le ſeul moyen de réuſſir, la naiſſance n'eſt d'aucune reſſource auprès de perſonnes qui ont le même avantage; & celui qui ne voudra pas ſe ſoumettre aux idées d'autrui, n'a d'autre moyen de ſoutenir les ſiennes, que par la connaiſſance de la cauſe dont il s'agit, & par l'éloquence qui vient à l'appui de ſes propoſitions. C'eſt cette émulation qui créa à Rome des Orateurs & des hommes d'Etat; elle forma l'exactitude & la juſteſſe d'expreſſion d'un Céſar, l'éloquence fleurie d'un Ciceron, & la gravité mâle & réfléchie d'un Caton ".

" J'irais plus loin, continua Amund, je ne laiſſerais ni aux Evêques, ni aux Juges le droit de prononcer en dernier reſſort ſur les affaires de juſtice; je ferais de la Chambre des Pairs le Tribunal Suprême où tous les différends devraient être jugés définitivement. Les ſavans y ſiégeraient, & les Nobles y jugeraient avec eux. Ce privilège de la Nobleſſe exciterait, à ce que j'eſpère, les Grands, qui ſont d'ailleurs avides de gloire, à ſoutenir les avantages attachés à

leur naiſſance, par la connaiſſance des loix de l'équité naturelle, & par la force, l'ordre & la precifion de leurs diſcours. Je n'en fais aucun doute, les Nobles ignorans qui font obligés de faire connaître leurs ſentimens par le ſcrutin dans lequel ils jettent de petites pierres taillées, feraient dans peu d'années en état d'adminiſtrer les affaires les plus importantes du Royaume".

" Ce ferait de leur Corps, que le Roi choiſirait alors les Chanceliers, les Ambaſſadeurs, les Conſeillers, & leur donnerait les premières dignités de l'Etat, qu'il eſt obligé de donner aujourd'hui à des Moines & à des Prêtres. Les Gentils-hommes qui vivent à préſent dans leurs châteaux, comme autant de Princes particuliers, feraient attirés à la Cour, le Roi les connaîtrait mieux, leurs dignités les attacheraient plus étroitement à ſa Perſonne. Le peuple verrait avec plaiſir le Roi partager ſon pouvoir avec des hommes élevés par leur naiſſance, & qui ſont moins que les roturiers en bute à l'envie de leurs Concitoyens",

" Ce changement est aisé, il met à sa place le premier ordre des membres de l'Etat. Le Roi trouvera plus étrange ce que je vais lui proposer à présent; mais la forme de gouvernement (*a*) dont je donne le plan, est



(*a*) Le Lord Littleton s'efforce de prouver fort au long, que le peuple avait déja été appellé aux Parlemens du tems des Saxons, & que du moins les Principaux des villes & des bourgs y avaient eu séance. Ses preuves sont tirées des prétentions que firent à ce privilège quelques bourgs long-tems après, (pag. 226. seq.) lesquels s'appuyerent de la manière dont on en usait dans les anciens tems. Il allègue aussi des passages dans lesquels on donne aux assemblées de Parlement le nom de Peuple. Baenstaxte en appella même à un titre de liberté d'Adelstan. Le Lord prend pour des *Ealdermans*, ou pour les plus anciens Magistrats de chaque Comté, les *Antiquiores* qui assisterent à l'assemblée de Clarendon. Mais tout cela ne paraît pas suffisant pour prouver que le peuple ait eu toujours & légitimement une part au gouvernement, comme il l'avait sous Henri III., & comme cela fut établi dans la suite. On ne dit jamais précisément,

celle de tous les peuples du Nord, des Germains, des Scandinaviens, des Francs, & même des Saxons, quoique la Nobleſſe ait inutilement opprimé le peuple, & l'ait réduit preſqu'en ſervitude ".

" Nos ancêtres étaient tous égaux. Tout homme qui portait les armes, avait un droit égal à la domination d'un peuple dont il était prêt de maintenir la ſûreté au prix de ſon ſang. S'il y avait de grandes réſolutions à prendre, s'il s'agiſſait de faire la paix, ou



ni dans les loix, ni dans l'hiſtoire, qu'on ait appellé un nombre de députés de chaque Comté & de chaque bourg; on n'en nomme jamais aucun, & parmi le peu d'hommes libres roturiers qu'il y avait, il aurait été difficile de faire un choix d'hommes capables qui n'euſſent pas dépendu de la Nobleſſe, ſoit par leurs biens, ſoit par des lettres de protection. Le Lord avoue lui-même, que les affaires du Royaume ſe traitaient pour la plûpart dans le Parlement des Nobles, ſans la préſence du peuple; & que la puiſſance du peuple était trop petite, pour faire un juſte équilibre entre la puiſſance Royale & l'Ariſtocratique. (pag. 234.)

de déclarer la guerre, tout ce peuple libre; toute l'armée des Celtes s'assemblait. Leur cri, le bruit de leurs boucliers qu'ils heurtaient les uns contre les autres, déclaraient la volonté du peuple, & devenait loi. Ils élisaient leurs Géneraux, leurs Rois. Le Roi était un guerrier qui s'était acquis par sa valeur la confiance de son peuple, il était Général, & point le maître de ses compatriotes armés, lors même qu'il recueillait les fruits de sa victoire, la part qu'il avait au butin, ne pouvait faire tort au droit du dernier des soldats ".

" Les hommes ont tous le même droit à la félicité. La constitution d'un Etat doit être telle, que le plus grand nombre des sujets possible, soit heureux, & le soit dans le plus haut degré qui se puisse. C'est ici l'écueil du gouvernement despotique, qui ne s'occupe que de la puissance & du bonheur du Prince, qui lui sacrifie le bien-être de ses Sujets, qui ne sont que des instrumens pour exécuter ses volontés. Mais un sage législateur ne saurait vouloir que parmi

tant de millions d'hommes, il n'y en eût qu'un seul heureux ".

" La puissance devrait aussi peu être séparée de la faculté de s'en servir. Le sage trouve une contradiction à voir dans un berceau un Chevalier dont les mains délicates n'auront peut-être jamais la force de porter une épée. Il semble insensé, que ce ne soit pas l'esprit & le courage d'un homme, mais les avantages de ses ancêtres, qui fondent le droit qu'il a de commander à des personnes, sans le conseil desquelles il ne peut souvent pas se conduire ".

" Mes ancêtres, repliqua Alfred, ont agi prudemment, d'avoir changé cette partie de la constitution de leur gouvernement. Les hommes ne sont pas égaux. Cette égalité ne subsiste que dans l'imagination échauffée des sophistes orgueilleux. La valeur élève méritoirement un citoyen au-dessus d'un autre, la sagesse peut l'élever au-dessus de tous: un homme capable de donner des conseils qui font le bonheur de tout un peuple, est plus précieux à ce peuple, qu'un de ceux

qui ſuivent la route tracée, & qu'ils n'auraient jamais trouvée eux-mêmes. On apprécie chaque citoyen ſuivant qu'il contribue plus ou moins au bien géneral ".

" Si les hommes ne ſont pas égaux, leurs voix ne doivent pas valoir également. Les ſentimens répétés par mille ignorans, ne valent pas la ſageſſe du ſeul homme qu'ils ſuivent tous. Les hommes ſe laiſſent trop aiſément entraîner par l'éloquence flatteuſe d'un ambitieux qui ſait arranger ſes diſcours ſuivant le goût & les préjugés du peuple. J'ai bien examiné les funeſtes effets qu'ont eu les diſcours d'un Tribun mécontent, d'un ambitieux Cléon, d'un ſéduiſant Démoſthènes; la ſolidité réfléchie d'un Phocion, la vertu ſimple & ſans fard d'un ſecond Caton, ne pouvaient pas leur réſiſter. Semblables aux flots de la mer, agités par une tempête violente, les eſprits d'une multitude qui ne réfléchit point, ſuivent la direction que leur donne un orateur complaiſant. De toutes les formes de gouvernement, il n'y en a aucune que j'approuve moins, que la puiſſance ſou-

veraine entre les mains du peuple. Eſt-ce à des perſonnes, que ni l'éducation, ni l'expérience n'ont formées aux affaires, à ſortir des vils travaux qui font leur occupation, & à prononcer, ſans connaiſſance de cauſe, ſur les affaires les plus importantes à l'Etat? La ſageſſe ne le veut pas, & mon ami, qui a vu tant de peuples, à qui l'hiſtoire fournit les idées néceſſaires pour gouverner celui-ci, Amund, dis-je, ne ſaurait l'approuver?

“ Je ſuis bien éloigné, dit Amund, de vouloir que le peuple ſoit préſent aux délibérations, ni qu'il ait en ſes mains la puiſſance ſouveraine. Je ſais trop bien quelles ſont les déciſions d'une multitude aſſemblée. Je fus député par la Cour de Byzance chez les Patzinaques, qui habitent les bords du Boryſthène, & dont la principale habitation s'appelle Setſcha. C'eſt-là que les guerriers de toute la nation demeurent, ſans y ſouffrir aucune femme; & c'eſt de cette Isle, qu'ils font des invaſions ruineuſes & terribles dans la Sarmatie qui les avoiſine, dans la fertile Dacie, & dans la riche Bulgarie.

Ces guerriers s'aſſemblent toutes les années ; & choiſiſſent leurs Chefs & leurs Juges. Tous les citoyens ſont égaux, & le ſuffrage d'un jeune-homme ſans expérience, vaut autant que celui d'un vieillard qui aurait fait pendant cinquante ans la guerre, & qui, Géneral de ſon peuple, l'aurait conduit à la victoire. On juge en même tems les Chefs de l'année précédente. J'ai vu de mes yeux qu'un Géneral fut maltraité, dépouillé de ſes biens, & banni de ſa patrie, ſans avoir été ni entendu, ni convaincu, & ſur le ſimple ſoupçon de ſon inclination pour Byzance. La volonté de la multitude eſt la ſeule loi de ce gouvernement : l'honneur, les biens, la vie même d'un citoyen n'y ſont point en ſûreté. Quelques années après, d'autres orateurs haranguerent le peuple ; & ce vieillard qui avait été déclaré traître à la patrie, qui avait ſouffert les plus durs châtimens, fut retabli dans toutes ſes dignités. Les Patzinaques ſont de nation Scythe, ils ſont ignorans ; mais le peuple Romain fut-il plus juſte envers le victorieux Coriolan, envers

Ca-

Camille son libérateur, envers Ciceron ? Le peuple d'Athènes n'a-t-il pas exilé Aristide, fait mourir Phocion ? n'a-t-il pas donné la ciguë à Socrate, le premier homme qui fit servir la philosophie aux progrès de la vertu ? Quand le pouvoir est dans les mains de l'ignorance, quand la constitution de l'Etat n'oppose pas une digue aux agitations qu'occasionnent les préjugés de la multitude, le peuple devient alors lui-même un tyran ; car on l'est, dès qu'on ne reconnaît d'autre loi, que sa volonté ".

" Mais il est facile de donner au peuple une partie essentielle du gouvernement, sans lui lâcher la bride pour commettre de mauvaises actions. Cette portion de gouvernement lui appartient même de droit. Il fait la plus grande partie de la nation, c'est lui dont le travail nourrit le Roi & les Grands, dont le sang procure à sa patrie la paix & la sûreté. Le bonheur de plusieurs milliers de Sujets, fait sans contredit une partie essentielle du bonheur de l'Etat : & personne ne peut y contribuer avec plus de zèle, que ce peu-

ple lui-même, qui veut être heureux. Les Grands peuvent trop aisément mépriser le peuple, ils n'ont que trop de penchant à se décharger sur lui des fardeaux de l'État. On n'a que trop d'exemples, qu'un Prince ait cherché à devenir plus heureux en augmentant son pouvoir; & qu'il ait trouvé cette augmentation, dans l'abaissement du peuple. La soif des triomphes, le penchant aux plaisirs, la vanité, dont le luxe est pour l'ordinaire le funeste aliment, ne mettent que trop souvent le Prince inconsidéré dans les plus grands embarras dont il ne fait se tirer, qu'en sacrifiant le sang & le bien-être de ses Sujets".

" Mais avant que le peuple ait une part au gouvernement, il faut qu'il soit libre, & c'est ce que les Anglo-Saxons ne sont pas: ils sont fermiers de la Noblesse qui peut les chasser arbitrairement de ses terres, & leur ôter par-là les moyens de se nourrir du produit de l'agriculture & des fruits de leurs travaux. Il faut que le peuple ait une propriété, qu'il possède le terrein qu'il doit cultiver. Aussi

long-tems que son travail ne tournera qu'à l'avantage du Seigneur, que l'amélioration d'un champ augmentera les revenus du Comte, sans enrichir l'agriculteur, aussi long-tems ce dernier ne cherchera pas à bonifier le fonds qu'il cultive, en augmentant sa félicité par de pénibles labours. Il ne fera point de fossés pour détourner les eaux nuisibles, il ne mettra point de meilleure terre sur un champ qui n'est pas à lui : il rendra avec une économie mal entendue, & même avec avarice à la terre ce qu'il en aura tiré, il se contentera de jouir, sans s'inquiéter si son champ deviendra inculte après l'expiration de sa ferme. Un propriétaire au contraire s'occupe de la fertilité de son champ, il veut qu'il le nourrisse dans sa vieillesse, qu'il nourrisse ses enfans & ses arrière - neveux; il travaille avec zèle & avec plaisir à une amélioration qui assure son bien - être : il fait de la dépense, il se donne beaucoup de peines, pour qu'après bien des années, après des siècles même son champ produise plus de gerbes, & que la forêt qu'il a plantée donne

plus d'ombre à ceux qui viendront après lui".

" Le Roi parvient à procurer la propriété des biens-fonds au peuple, en affermant à perpétuité ses domaines, & en ôtant à la Noblesse un droit qui établit la nécessité de la succession masculine pour les fiefs qu'elle tient de la Couronne. Dès que le Gentil-homme pourra vendre ses terres, qu'elles se partageront entre ses enfans, les possessions immenses des Comtes seront diminuées, & tomberont de mille manières dans des mains laborieuses qui peuvent toujours payer davantage d'un terrein qui leur coûte moins de dépense, & qui leur rapporte plus qu'au Gentil-homme qui, ne travaillant pas lui-même, se voit obligé de partager avec son fermier le produit de son champ ".

" Un Etat bien réglé ne peut pas non plus permettre qu'un citoyen cherche de la protection chez un autre citoyen. C'est à l'Etat lui-même, c'est à lui seul, au Roi qu'en est l'administration, aux loix qui sont sa volonté, à défendre la vie, la propriété & l'honneur de chaque membre de la nation. Un grand nombre d'Anglo-Saxons a cherché chez

les Grands une protection contre les violences. C'est empiéter ouvertement sur les droits de l'Etat; le citoyen ne sera plus attaché à la patrie, plus à son Roi, il le sera uniquement à son protecteur; n'ayant d'espérance que de lui seul, il tâchera de mériter sa faveur par son obéissance, il deviendra séditieux avec eux, non parce que le Roi l'opprime, mais parce qu'il n'ose pas se séparer de ce Grand, sur la protection duquel il fonde sa sûreté ".

" Le Noble ne doit pas non plus rendre la justice; il ne doit pas punir les forfaits, ni repandre le sang des criminels au nom des loix. Le glaive de la justice entre les mains d'un Grand fait trembler le citoyen, dont le patrimoine ne peut dépendre du jugement du Gentil-homme, & la vie, de son bon plaisir. Toutes les forces du Royaume doivent se réunir uniquement dans l'Etat, il ne doit y avoir aucun pouvoir entre le peuple & la patrie ".

" Il est tout aussi peu prudent de permettre que des particuliers, des villages fassent

ensemble des alliances, & que tout le Corps de la confédération s'engage à défendre les droits de chacun des membres (a). Quand un membre considérable d'une telle alliance se croit offensé, & peut-être le croira-t-il sans raison, il aura sûrement plus à cœur l'offense qu'il a reçue, que la tranquillité de l'Etat, & pour lors, s'il a un certain crédit, il est possible que toute la confédération se révolte, opprime l'offenseur sans forme de justice, & allume une guerre civile. Une confédération peut avoir quelque différend avec une autre, des Provinces entières peuvent prendre les armes, & l'Angleterre peut devenir la victime de leur vengeance. La loi doit prévenir toute injustice, & le Roi seul doit permettre l'usage du glaive ".

Alfred écoutait attentivement ; il sentait bien que la constitution de son Royaume n'était pas dans un juste équilibre, que la Noblesse avait trop de pouvoir, lui trop peu,

(a) Cela avait lieu du tems d'Alfred.

& que le peuple n'en avait point du tout. Mais la réflexion & l'expérience lui avaient appris que ce n'était pas par des remèdes violens, qu'on pouvait guérir ces maladies, & qu'il fallait une longue suite de moyens plus doux pour reformer l'Etat, sans le mettre dans un danger inévitable. Il fit ce que les circonstances lui permettaient de faire; & ce ne fut que bien des siècles après, que les souhaits d'Amund furent accomplis. Le Roi fit cependant quelque chose, il publia une loi qui ordonnait que chaque Seigneur eût à donner, dans l'espace d'un an, la liberté à tout esclave Chrétien.

" Le peuple est maintenant libre, continua le guerrier, ses chaînes sont rompues, il est possible de lui donner cette part au gouvernement, que la nature lui destine. Mais ce n'est pas entre les mains d'une multitude qui ne reconnait aucun frein, qu'il faut remettre ce pouvoir; le peuple doit tirer de son Corps un grand Conseil, qui fasse avec le Roi & la Noblesse, la troisième puissance de l'Etat, & qui tienne avec eux

les rênes du gouvernement. Ces repréſentans du peuple doivent être en aſſez grand nombre, pour qu'un ſeul qui ſerait puiſſant, n'eût pas trop d'influence ſur les autres, & qu'un méchant Prince ne pût pas en corrompre la plus grande partie par des préſens & des emplois conſidérables, & faire ſervir à opprimer le peuple, un Corps qui devrait être le ſoutien de ſa liberté ".

" Il faut que ces hommes qu'on choiſit & qui doivent repréſenter le peuple, ſoient à leur aiſe, que la pauvreté ne les engage pas à prendre des préſens, qu'ils ſoient uniquement conſacrés au ſervice de la patrie, qu'ils ne ſoient pas aſſujettis à des travaux vils & pénibles, qu'ils aient tous reçu une certaine éducation qui les mette en état de délibérer avec connaiſſance de cauſe ſur les grands priviléges du peuple, & ſur le bien de l'Etat, & de trouver des moyens d'avancer la choſe publique, & de détourner les malheurs qui pourraient la menacer. Les biens-fonds qu'un tel repréſentant du peuple devrait poſſéder, ſeraient la règle la plus ſûre pour

déterminer ce degré de richesses ; j'envisage les biens-fonds comme la seule richesse assurée, le plus fort lien qui attache un homme à la patrie ; un citoyen peut emporter avec lui dans un autre Royaume son or & son mobilier, mais il ne peut posséder ses biens-fonds, il ne peut en jouir nulle part qu'en Angleterre. Ses terres lui rapporteront davantage, à mesure que le Royaume fleurira. La paix, l'ordre, la justice & une sage économie rendront ses champs fertiles, & l'aggrandiront lui-même ; mais si le Royaume est divisé, si l'ordre vient à y manquer, si le commerce y dépérit, ses campagnes fertiles deviendront d'immenses deserts".

" Suivant le livre où la sagesse d'Alfred a fait inscrire les champs du Royaume, il y a 243 mille *Hides* (*a*). Suivant ce nombre



(*a*) Spelmann dit que le Hide contient cent arpens. Litteleton lui donne une autre étendue. Suivant l'un, un Hide est autant de terrein, qu'un homme en peut labourer dans un an. Suivant l'autre, c'est autant, qu'il en faut pour entretenir une famille noble.

là, il faudrait que cinq cents hommes fussent choisis pour former le grand Conseil du Royaume, & le Sujet qu'on voudrait proposer, devrait être élu par les possesseurs de cinq cents Hides, & en posséder lui-même au moins cinq, pour être capable d'être élu ".

" Comme il y a six millions d'ames dans le Royaume, trois mille hommes élisent toujours un représentant. Mais ceux qui l'élisent doivent aussi être établis dans le pays; ce n'est que le possesseur d'un fonds, qui peut en recueillir les fruits, & être sincérement attaché à la patrie; celui qui ne posséde rien, ne peut rien perdre dans le trouble & le désordre; il est d'ailleurs trop aisé de le corrompre par de petits présens; il peut se laisser gagner par la débauche, les plaisirs sensuels, & abuser ainsi de son pouvoir, pour donner à la patrie un représentant qui n'a ni la capacité pour remplir les importans devoirs dont il est chargé, ni la volonté de le faire. Je suis d'avis qu'il faut qu'un paysan posséde au moins seize arpens, pour qu'il puisse donner sa voix à l'élection d'un député du peuple ".

« Le Roi assemblerait tous les ans, après la récolte des fruits de la terre, la Noblesse & les députés des Communes. On exposera à ces députés, qui représentent le peuple, les besoins de la Couronne. Comme une guerre longue & ruineuse, des forces maritimes qu'il faut entretenir, toutes les dépenses que cela entraîne, qui sont tout autant d'articles essentiels au bien-être de l'Etat, & auxquels les revenus que le Roi tire de ses domaines ne sauraient suffire; il serait même très-nuisible à l'Etat, que ces domaines devinssent trop étendus. Ils ont le défaut de ne pas appartenir en propriété à celui qui les cultive, & de n'avoir pas à espérer le même soin que l'amour-propre d'une personne donne au fonds qui lui appartient en propre. Ce serait vouloir sacrifier le bien du peuple aux desirs du Prince, que de permettre qu'il imposât des taxes arbitrairement. Ce serait aggrandir les Grands, en abaissant le Roi, que d'attendre de la part des Nobles, des dons gratuits qui sont d'ailleurs un secours incertain & peu sûr. On ne peut espérer plus de soins

pour répartir exactement la charge, pour employer utilement l'argent levé, que de celui qui doit la supporter. Les députés du peuple délibéreront donc sur les demandes du Roi, & répartiront tellement sur les propriétaires du Royaume les sommes qu'il y aura à lever pour le besoin de l'Etat, que la mesure du rapport des terres soit celle de la contribution particulière. Amund ne pouvait pas prévoir que les besoins se multiplieraient infiniment, qu'il y aurait un jour mille riches citoyens dont les trésors ne seraient pas en biens-fonds, mais en vaisseaux, en marchandises, en laines travaillées, en soyeries, en magasins pour leur commerce. Il était réservé aux tems à venir, de mettre un impôt sur les ouvrages de luxe & sur le superflu de la vie, de charger de péage l'importation des marchandises, & d'entretenir une armée de commis, pour lever ces contributions".

" Il faut aussi sans doute obtenir le consentement de la Noblesse pour ces contributions; car les Gentils-hommes sont aussi Su-

jèts, ils possèdent aussi des biens-fonds, & doivent aussi supporter la charge que le besoin de l'Etat exige de ceux qui le composent. Mais on ne leur demandera que leur consentement ou leur refus, le reste dépendra entiérement du peuple; pourquoi l'impôt est toujours plus onéreux, parce que le Grand le paie de son superflu, & que l'homme du commun le soustrait de ses commodités, & même de son nécessaire. Si la Noblesse avait quelque pouvoir dans l'imposition des taxes, elle trouverait trop de facilité à en faire retomber tout le poids sur le reste de la nation ".

" Il n'est aucun fonds qui par sa nature puisse être liberé de cette contribution génerale & perpétuelle. Les biens de l'Eglise doivent porter sans contredit une charge qui sert à la conservation de l'Etat, puisque la sienne en dépend. Si les biens du Clergé étaient exempts de cette taxe, le reste des citoyens succomberait sous le poids. Car sur le pied où les Ecclésiastiques sont dans quelques Etats, on peut dire que leur fastueuse

opulence est un gouffre qui engloutit tout, & qui ne rend rien. Alfred qui aime la Religion, & à cause de cela, l'Eglise & ses ministres, pardonnera la franchise d'un Scandinavien, quoique peut-être un peu grossière. Ses biens mêmes, ceux de la Couronne doivent contribuer à cette taxe, à proportion de leur étendue, puisque le Roi tire aussi de ces contributions, de quoi subvenir à l'entretien de sa maison & de la Majesté Royale".

Alfred était dévoué à l'Eglise, il avait pris à Rome pour la Hiérarchie, un respect qu'il devait aux vertus de Léon. Son amour pour les sciences lui faisait rechercher l'amitié des prêtres & des moines, qui étaient les seuls alors qui eussent conservé quelque lueur des anciennes connaissances. L'abus du pouvoir ecclésiastique n'avait pas encore appris aux peuples, combien leur soumission à l'Eglise était dangereuse pour leur liberté. Cette soumission était volontaire, & avec les meilleures intentions; ils croyaient honorer Dieu, en honorant ses ministres. Le discours d'Amund étonna le pieux Alfred, sans faire

impreſſion ſur lui ; il attribua une penſée auſſi libre au ſéjour qu'avait fait Amund parmi tant de peuples incrédules.

Celui-ci continua : " Les beſoins de l'Etat doivent déterminer la taxe. Je la mettrais en tems de paix à la dixième partie des revenus, & en tems de guerre à la cinquieme. La topographie exacte de l'Angleterre, que le ſage Alfred a fait exécuter, rendra le calcul & la levée de cet impôt très-faciles "

" Les loix feront une ſeconde occupation des députés du peuple. Ce ſont des chaînes qui reſtreignent toujours la liberté naturelle. Le citoyen porte ces chaînes, parce que les loix le protégent, & que la petite partie de ſa liberté qu'il a donnée volontairement à l'Etat, fait ſa ſûreté contre les attaques des mauvais citoyens ; d'ailleurs toutes les loix s'accordent à maintenir une ſubordination dans la ſociété, qui affermit & aſſure le bonheur de chaque citoyen. Mais le Germain né libre, ne ſe laiſſe pas volontiers lier par d'autres : il ne veut renoncer à ſa liberté, qu'autant que le beſoin de l'Etat l'exige ; il n'a

de confiance pour cela, qu'en lui seul. Les loix peuvent être proposées, ou par la Noblesse, ou par le peuple. Mais il faut qu'elles soient approuvées des deux Etats, & confirmées par le Roi. Il n'y a rien de si difficile, que de faire des loix, parce qu'elles doivent donner une règle toujours exacte pour une infinité de cas différens, & que les hommes ne prévoyent que peu de cas. Il faut donc que les loix soient bien réfléchies, qu'elles ne soient pas précipitées; il faut dans bien des occasions donner beaucoup de tems à leur examen. Alfred a donné des loix très-sages à ses Saxons; mais l'avenir en exigera de nouvelles, ou obligera à reformer les anciennes. Des loix faites avec lenteur & précaution ne doivent pas être abolies précipitamment, & mon avis ferait qu'elles devraient être publiées à la pluralité des voix; mais qu'il en faudrait au moins les deux tiers pour les abroger. Rien ne s'oppose plus au pouvoir des loix, que leur mutabilité. Le législateur qui abroge une loi, avoue aux yeux du peuple, qu'elle n'était pas utile;

mais

mais le soupçon de l'erreur retombe avec autant de force sur la nouvelle loi : pourquoi l'homme qui s'est trompé hier, ne pourrait-il pas se tromper aujourd'hui ? Mais ce n'est pas tant les châtimens qui donnent la sanction aux loix, que la persuasion intérieure qu'elles sont salutaires à celui qu'elles obligent".

" Il faut cependant qu'il y ait des peines. L'amour-propre engage l'homme à faire des actions qui sont contraires au bien général. Il faut armer l'intérêt même de l'homme, contre cet amour-propre ; le citoyen doit être persuadé que l'accomplissement de ses desirs le rendra malheureux. Il faut que les peines soient modérées, mais inévitables ; & la sagesse du législateur consiste en ce que le coupable ne puisse échapper à la justice : ce qui une fois établi, préviendrait la moitié des forfaits, & ferait moins souffrir le coupable".

" Toutes les libertés, privilèges & immunités à accorder, doivent être portés devant les représentans du peuple. Le Roi peut trop aisément se laisser éblouir par de faux rapports, se laisser entraîner par les discours

d'un favori à accorder des privilèges qui pourraient être nuisibles à d'autres citoyens. Comme chaque district du Royaume a son représentant dans la grande assemblée, il ne peut guère arriver qu'un citoyen, un village ou une ville soit favorisée au préjudice d'un autre".

" Toutes les affaires génerales du Royaume sont aussi soumises à la délibération des Communes. C'est le Roi qui fait la paix, & qui déclare la guerre; mais comme cette dernière résolution est fort onéreuse au peuple, que dans la paix même il faut des directions pour travailler utilement au bien géneral, un Monarque éclairé sentira qu'il est de la prudence de réfléchir avec le grand Conseil de la nation sur deux objets si considérables; mais supposé que les Ministres d'Etat négligeassent une règle aussi sage, & voulussent faire à leur volonté, les représentans du peuple ont un droit naturel, non de prescrire au Roi les résolutions qu'il doit prendre, mais d'en peser les raisons, de lui donner là-dessus leurs avis, & de faire

voir les suites que la conduite de la Cour pourrait avoir. Le peuple au moyen de cette inspection pourrait veiller sur les Conseillers du Roi, qui ne pourraient plus l'engager à des actions ouvertement injustes, ni lui conseiller des entreprises qui seraient évidemment nuisibles à l'Etat. Le plus grand Seigneur ne peut supporter la haine de toute sa nation. Il est de plus fondé sur le droit naturel, que le peuple puisse faire des représentations sur toutes les fausses démarches de la Cour, & sur-tout s'élever contre des conseils injustes & peu sages, dont toute la nation aurait à souffrir; & combien serait peu sage, combien serait ennemi de sa gloire & de ses vrais intérêts, un Roi qui se montrerait sourd à la voix de tout son peuple, & insensible à sa misere "!

" La grande assemblée peut donc délibérer sur tout, & il n'y a aucune puissance qui soit capable d'empêcher le moindre des représentans, à proposer sans crainte ce qu'il pense être utile au bien public. Il faut que la voix de la vérité s'élève sans obstacle;

& que des idées fausses puissent même être proposées sans crainte; car si l'absurdité d'un sentiment empêchait qu'on ne pût l'ouvrir, les plus forts obligeraient bientôt les plus faibles à se taire, sous prétexte que leur avis n'est pas bien pensé. D'ailleurs les mauvais conseils d'une ignorance présomptueuse ne prendront pas aisément faveur dans une assemblée composée des hommes les plus distingués d'un peuple puissant. Et supposé même que ces avis peu sages eussent l'approbation du plus grand nombre, la Noblesse qui donne l'activité aux volontés des Communes, fera l'équilibre; & quand même elle suivrait leurs erreurs, le Roi a la puissance souveraine de rejetter ce qu'il juge contraire au bien-être géneral ".

Alfred n'avait jamais vu d'assemblée du peuple. Il ne connaissait que les Grands, & il fut étonné de la grande influence que son ami Scandinavien donnait aux Communes dans le gouvernement. Il lui objecta donc: " Amund est sage & vertueux, la connaissance de plusieurs pays & de divers peu-

ples l'a éclairé ; une assemblée composée d'hommes tels que mon ami, ferait bientôt de mon peuple le peuple le plus puissant de la terre. Mais quand la Providence donnerait moins rarement de tels hommes au monde, peut-il raisonnablement espérer que des Communes composées de gens ignorans & grossiers jetteront précisément les yeux sur de tels sages ? Combien n'arrive-t-il pas souvent qu'une libéralité de parade, une grande naissance, un emploi généreux de ses grands biens, quelques belles actions même inspirées par l'ambition, entraînent le peuple à élire des hommes qui cherchent plus leur propre grandeur, que celle de leur patrie " !

" Et l'ambition même de ces députés ne les engagera-t-elle pas à faire servir à leur propre puissance ces préjugés si faciles à repandre parmi le peuple ? Ne regarderont-ils pas la volonté peu réfléchie des Communes, comme la seule règle qu'ils doivent suivre, uniquement pour gagner l'affection de leurs concitoyens ? N'est-il pas à craindre que de cette manière il ne se forme un pouvoir fou-

verain qu'Amund désapprouve lui-même, & qui est la plus fatale de toutes les tyrannies ? Comment voulez-vous empêcher que les habitans d'une Centaine, les Communes d'un Comté ne donnent pas à leurs représentans les instructions qu'ils doivent suivre ? Et où trouverez-vous l'honnête-homme qui ose s'opposer à la volonté insensée d'un peuple mal dirigé, & qui sacrifie le pouvoir, la faveur dont il jouit, au sentiment intérieur d'avoir préféré le bien général à son avantage particulier " ?

" Ces Communes sans expérience ne voudront-elles pas augmenter continuellement leur pouvoir, sans réfléchir qu'elles anéantissent l'équilibre de l'Etat, en diminuant la part que les Nobles & le Roi ont au gouvernement du Royaume ? Est-ce que le peuple Romain, après avoir goûté une fois les douceurs de la liberté, n'a pas tout sacrifié au desir d'augmenter son pouvoir ? Est-ce qu'il a jamais cessé de vouloir s'élever au-dessus de la Noblesse ? N'a-t-il pas placé ses Tribuns au-dessus des Consuls, & même du

Dictateur ? Ces Tribuns ne faisaient-ils pas tout pour leur grandeur particulière & pour la puissance du peuple ? N'arrêtaient-ils pas même dans sa course le char d'un triomphateur, quand il était d'un sang odieux ? La voix du vil intérêt de quelques-uns d'entr'eux ne mit-elle pas Rome à deux doigts de sa perte, lorsque le respect filial de Coriolan la sauva de sa ruine ? Ces vils adulateurs de la populace, incapables de gouverner l'Etat, n'avaient-ils pas écarté alors de la Magistrature, celui qui avait conduit le peuple à la victoire ? L'envie du peuple ne lui fit-elle pas encore exercer cette haine contre le bien public, contre Scipion contre Ciceron ? Le peuple n'était-il pas injuste, quand le Sénat était encore génereux ? Ne s'adjugea-t-il pas à lui-même les campagnes fertiles d'Ardée, sur lesquelles il n'avait aucun droit ? Et par ce coupable abus de son pouvoir, ne fit-il pas une tache ineffaçable à cette réputation de justice, que la Noblesse avait soutenue " ?

" Un homme, dit Amund, qui siège dans

le grand Conseil de la nation, n'est plus le Ministre d'une ville, c'est le Conseiller du Royaume; ce n'est plus les petits intérêts de quelques familles, qu'il doit prendre à cœur; mais les affaires importantes d'un puissant Etat, en un mot, le bien-être de la chose publique. Il a occasion d'examiner sur quoi sont fondées les plus sages résolutions; & c'est à la pleine conviction qu'il doit avoir qu'elles sont les meilleures, qu'il doit obéir, & non aux clameurs de quelques paysans qui ne connaissent tout au plus que le général des affaires, & qui ne le connaissent encore que sur des bruits vagues & incertains. Celui qui n'aura pas bien pesé les fondemens d'une chose contre les objections qu'on peut y faire, qui n'aura pas comparé les avantages qu'on s'en promet, avec les mauvaises suites qui peuvent en résulter, ne sera jamais en état de donner des ordres ou des conseils. Les préjugés de quelques villages ne doivent jamais empêcher un représentant de prendre à cœur le bien d'un Royaume en général".

" Il y aura toujours sans contredit des mécontens dans un Royaume libre, il y aura toujours des citoyens inquiets qui rejetteront ce qui est bon, parce que ce n'est pas le meilleur. Un préjugé géneral peut s'emparer de l'esprit du peuple ; il peut, ainsi qu'un vent contraire, pousser le vaisseau contre les écueils ; & quand le peuple entier est une fois mal dirigé, il n'y a aucune forme de gouvernement, qui puisse résister à l'ouragan ; le redoutable despote, au milieu de ses gardes, n'a pu échapper au mécontentement géneral, ni à Rome, ni dans l'Empire des Sarrasins, ni même chez les pacifiques Chinois : le pouvoir illimité dont il jouit, l'expose à de plus grands dangers, qu'un Prince dont la puissance est bornée ; parce qu'il l'engage à négliger davantage le bien géneral. Les loix au contraire, la Noblesse, les députés du peuple arrêteront le Monarque limité dans le cours de ses folles entreprises, avant que toute la nation s'unisse contre lui ".

" L'intérêt particulier d'un Comté, les

petits avantages d'un bourg se trouvent balancés par l'intérêt d'autres Comtés, ou par l'avantage particulier de quelqu'autre ville. Si le Prince n'offense pas toute la nation, il trouvera toujours chez les personnes raisonnables, des amis qui savent apprécier ce qui est le plus utile à l'Etat, & juger si le manque de quelques qualités au Prince, peut faire plus de mal, que la ruine des premiers membres du gouvernement. Les Nobles n'accorderont pas aisément au peuple un pouvoir qui éclipserait leurs avantages ; ils opposeront à ses clameurs le crédit que leurs richesses, leurs dépenses & le préjugé même leur donnent. Lorsque des orateurs violens animeront le peuple à prendre des mesures peu convenables, la jalousie même des autres membres du grand Conseil de la nation, les animera de cette éloquence victorieuse qui reçoit de la vérité un poids auquel rien ne peut résister. Un peuple entier ne peut être que difficilement unanime dans de fausses idées, puisque c'est la vérité seule qui a droit de nous persuader ".

" Suivant les principes que je viens d'établir ; les préjugés de la multitude feront quelquefois de la peine au Roi ; ils l'empêcheront de prendre les meilleures mesures, ôteront les rênes du gouvernement des mains des premiers Ministres ; mais il faut espérer que les clameurs de cette multitude seront trop impuissantes, pour détrôner un Prince qui ne se serait pas attiré le mécontentement géneral, en attaquant directement ou indirectement la liberté du peuple. Le murmure injuste des mécontens est sans contredit une ingratitude contre un bon Roi ; mais il serait bien plus dangereux encore de vouloir étouffer la voix du peuple. Elle est un chemin qui ouvre à la vérité un accès au trône ; c'est une voix de la providence qui avertit le Monarque de ne pas continuer des entreprises mal conçues & mal dirigées ".

" Je crois donc, continua Amund, que suivant l'ancienne constitution des Celtes, le gouvernement est partagé entre le Roi, la Noblesse & le peuple, d'une manière qui, sans avoir peut-être toutes les perfec-

tions du pouvoir illimité d'un bon Prince; permet cependant rarement à un Monarque d'être méchant à l'excès. Cette forme de gouvernement a peut-être moins de vigueur, parce que les divers membres de l'Etat, entre les mains desquels est la puissance, se conduisent par des vûes différentes; mais elle assure la liberté du citoyen & la durée de l'Etat. Aucune autre constitution n'attache si fort ce corps du peuple au gouvernement, excepté celle où la multitude gouverne elle-même".

"Dans le pays des Celtes, chaque citoyen qui y est établi, dont le patrimoine est attaché au bien de la nation, a une portion de la puissance législative. Il ne se fait rien sans le consentement de ceux qui le représentent; c'est lui qui choisit le législateur, & c'est le peuple entier qui a nommé ceux dans les mains de qui est le pouvoir. Ce droit d'élection donne à chaque citoyen une dignité que le Noble même est obligé de reconnaître, parce que le mécontentement de la multitude l'exclut du gouverne-

ment. La maiſon de chaque citoyen eſt une fortereſſe gardée par les loix, dans laquelle la puiſſance royale ne peut pas même pénétrer, ſi la juſtice ne lui en ouvre les portes. Chaque citoyen doit néceſſairement aimer une patrie où ſa propriété eſt ſacrée, où il nomme lui-même ſon législateur; il doit l'aimer beaucoup plus que les autres hommes qui vivent dans un Etat qui n'aſſure ni la propriété, ni la liberté du citoyen, dans lequel le gouvernement eſt entre des mains ſur leſquelles le peuple ne peut jamais avoir d'influence. L'ennemi étranger trouvera peu de partiſans dans un tel Etat, dès qu'une autre puiſſance voudra l'attaquer, les cris de rejouiſſance des heureux Sujets ſe changeront bientôt eu un cri de guerre, & on rejettera un joug qui ſerait une perte aſſurée pour chaque individu".

"Amund, dit Alfred en ſouriant modeſtement, répartit ſi libéralement la puiſſance entre les mains du peuple, qu'il n'en a rien laiſſé ni au Roi, ni à la Nobleſſe; & cependant la puiſſance qui donne ſeule le mou-

vement aux affaires, ne peut pas agir avec promptitude, avec énergie & avec sûreté, si une autre puissance peut arrêter du doigt ce mouvement, & empêcher le cours des affaires. Un ennemi déclare la guerre, il attaque l'honneur de la Couronne, il entreprend des conquêtes qui donnent avec justice de l'ombrage à l'Angleterre, il opprime mes alliés; quel autre moyen me reste-t-il pour reprimer ces injustes violences, que la guerre? Mais le peuple qui m'a accordé des subsides pour une année, peut me les ôter l'année suivante, si j'ai le malheur d'encourir sa mauvaise volonté; ne pourra-t-il pas m'imposer les conditions les plus injustes, ou l'Etat désarmé ne deviendra-t-il pas la proie de ses ennemis? Je fais une alliance avec les Pictes, je leur promets des subsides pour m'aider à me soutenir contre des voisins remuans: ils sont fidèles à leurs promesses. Un orateur rend ces Pictes & leur secours ridicules; le peuple me refuse les subsides pour lesquels j'ai engagé ces amis utiles à sacrifier leur sang, pour épargner une partie de celui des

Saxons. Ces alliés déchus de leurs espérances, deviennent ennemis, & ce malheur n'est dû qu'aux discours trompeurs & séduisans d'un représentant du peuple ".

" Il est difficile, reprit Amund, de répondre à cette objection. Ce que le sage Alfred redoute, peut arriver; je dis plus, cela arrivera; parce que c'est dans la nature de l'homme. C'est ainsi que les Romains mécontens refuserent d'aller à la victoire pour la gloire des Consuls, & qu'ils se laisserent battre; parce qu'ils ne souhaitaient pas qu'Appius reçût l'honneur du triomphe. Ce qui fait le sujet de la crainte d'Alfred, est une suite de la liberté, lorsqu'elle n'est pas dirigée par la sagesse ".

Il y a cependant un remède à cela, qui est qu'on n'élût pas tous les ans de nouveaux députés; mais que les mêmes le fussent pendant trois, pendant sept ans. Il me paraît d'ailleurs qu'il serait dangereux de ne nommer les représentans, que pour un an; ils seraient par-là trop à la disposition de la multitude qui ne doit point les asservir: cha-

que nouvelle élection est outre cela une fermentation qui ne doit pas revenir trop souvent, si l'on veut que le peuple vive dans l'économie, dans l'ordre & dans le travail. Assure-t-on au contraire ce pouvoir des représentans pour plusieurs années? Ces hommes qui conservent leur emploi, ne voudront pas détruire dans la continuation de la guerre, les fruits de leur application dans les premières années; ils ne voudront pas s'exposer à la vengeance de la nation qui, quelqu'aveugle qu'elle puisse être sur les bonnes qualités de son Roi, aura toujours en horreur ceux qui immolent à leur caprice la dignité & la sûreté de l'Etat. Les alliés auront aussi plus de confiance dans l'Angleterre, dont le gouvernement est fixe pour plusieurs années. Plus les élections sont fréquentes, & plus la forme du gouvernement s'approche de la Démocratie; moins il arrive de changemens dans le grand Conseil, & moins la multitude a d'influence".

"Cette durée n'est peut-être qu'un ressort qui pourra dans les siècles à venir relâcher

lâcher ou retenir les rênes du gouvernement, suivant qu'elles trouveront plus ou moins de résistance ".

" La sagesse humaine n'a point encore trouvé de remède, qui prévienne tous les inconvéniens, remédie à tout, & puisse reprimer tous les écarts de la liberté, sans donner en même tems au Prince un pouvoir qui lui serve à opprimer le peuple. Je crois cependant que le danger que court le Prince en perdant l'amour de son peuple, le mettra dans l'heureuse nécessité de porter son sceptre avec prudence, pour qu'il n'opprime pas la nation ; & qu'il ne lui devienne trop pesant à lui-même. Le Prince se formera dès son enfance aux difficultés d'un gouvernement entouré de Sujets jaloux, & apprendra à se conduire de manière que la plus saine partie du peuple lui reste attachée. Il n'aura rien à craindre des murmures de ses Sujets, s'il s'étudie à devenir un second Alfred ".

Le Roi réfléchit avec soin sur le plan qu'Amund lui avait proposé. Mon peuple, dit ce

ſage Monarque, n'eſt pas encore capable de ſe gouverner lui-même. Il viendra peut-être des ſiècles plus éclairés, où il ſera plus digne de mettre la main au gouvernail de l'Empire. Je m'impoſe le ſoin d'allumer chez lui la lumière des ſciences, de lui faire connaître la beauté de la ſageſſe & de la vertu, & de lui montrer les chemins qui conduiſent à ces filles du ciel. Je veux, auſſi long-tems que je gouvernerai avec la puiſſance que m'ont laiſſée mes ayeux, n'avoir d'autre ſoin, que de ne pas faire gémir mon peuple, de voir la ſouveraine puiſſance réunie dans mes mains.



ALFRED.

LIVRE V.

LES VOYAGES

d'OTHAR le Scandinavien.

A l'extrémité du pays de Halgoland, dans la partie septentrionale de la Scandinavie, habitait un Gentil-homme riche, nommé Othar. Il avait six cents Rennes; dans un pays où tout autre bétail était rare, il labourait ses champs avec des chevaux & des bœufs qui lui appartenaient en propre. Il avait beaucoup lu, son esprit avait admiré & saisi avec ardeur les récits intéressans des

voyageurs qui, dans des climats éloignés, avaient orné leur esprit de nouvelles vérités, qui, comparant les mœurs de leurs compatriotès avec les mœurs des étrangers, trouvaient dans celles-ci, les moyens de redresser celles-là; qui s'étaient rendus capables de faire connaître à leur nation des commodités jusqu'alors inconnues, de meilleurs instrumens pour le labourage & les arts, & par-là même les moyens de se procurer plus aisément de quoi vivre. La Norvège était alors gouvernée par Harald aux beaux cheveux, Prince qui opprima les petits Souverains de son Royaume, & qui étendit les droits du trône. Othar sentit augmenter le penchant qu'il avait à jouir des droits communs à la nature humaine, par la connaissance des anciens Scaldes qui avaient chanté à un peuple vaillant les avantages de la liberté.

Il sentait au dedans de lui un penchant irrésistible pour les voyages, & pour la découverte des pays éloignés. Il s'embarqua donc, & vint à la Cour d'Alfred qui dans

ce moment, était occupé à augmenter ses forces maritimes. Le Roi vit avec plaisir un homme à qui la nécessité avait enseigné à s'instruire à fond de l'art de la navigation.

Outre les Rennes & le gibier, la nature n'a accordé aucun autre moyen à la Scandinavie de nourrir ses habitans, que la mer. Entre les écueils qui forment une côte qui ne présente que d'affreux précipices, entre les isles montagneuses qui bornent le continent, la mer est remplie d'une quantité inépuisable d'animaux qui poursuivis par les habitans au travers des dangers, malgré les vents & les glaces, servent à satisfaire leurs premiers besoins. Ce n'est que dans des contrées éloignées, & par les travaux d'une longue navigation, que les Scandinaviens endurcis à la fatigue vont chercher & apportent dans leurs chaumières le grain dont la terre se plaît, dans un climat plus doux, à récompenser les peines du laboureur. Chaque Normand est pêcheur & matelot; de-là venait que les côtes de la Scandinavie fournissaient si facilement des flottes nombreuses

qui venaient si souvent inquiéter les habitans des contrées fertiles.

Othar fut présenté au Roi. " Alfred, dit le Scandinavien, mérite par ses rares qualités, que la terre lui offre de nouveaux pays, qu'aucun mortel n'a jamais visités. J'espère découvrir des contrées qui, en enrichissant l'Angleterre, en fournissant aux vaisseaux une riche cargaison, apprendront aux Saxons à s'approprier & à soutenir l'empire de la mer. J'habite ce climat dans lequel le soleil n'abandonne pas la terre pendant tout l'été, & d'où après avoir fait un petit détour autour du cercle polaire, il s'élève de nouveau. La mer nourrit dans ces parages des poissons énormes, auprès desquels l'éléphant est petit. Ils deviennent cependant la proie des hommes; la valeur d'un seul de ces poissons peut aller à 100 livres d'argent. Mes Normands savent l'art de dompter ce monstre: c'est un jeu pour eux, que de poursuivre à coups de javelot le géant des mers. Autour des rochers qui bordent le rivage, on trouve le cheval marin, dont les dents

sont plus précieuses que l'ivoire; & dans la haute mer, l'incomparable licorne (*a*), dont la corne fournit aux Médecins le plus sûr antidote contre les divers poisons ".



" Mais Othar a de plus grands desseins : il a vu des hommes que le désir de faire quelque proie, ou que la violence des ondes & des vents avait entraînés dans des mers nouvelles; il a entendu leur récit. La Scandinavie ne va pas jusqu'au pôle. Elle est entourée par l'Océan, une mer immense s'ouvre du côté de l'Orient, personne n'en connaît les limites qui s'étendent jusqu'au pays des généreux Japonais, & des laborieux Chinois. Quel ne serait pas le bonheur des Saxons, & la gloire d'Alfred, si je réussissais à trouver un chemin à ces riches contrées, & à amener dans les isles Britanniques ces trésors qui enrichissent aujourd'hui tant de peuples, avant que de parve-

(*a*) C'est le Narval, ou poisson à corne, qui fait, dit-on, la guerre à la baleine.

nir en Europe. On trouve dans ces Royaumes eloignés la ſoye qui fait l'habillement de nos Reines, le plus fin acier, le plus beau cuivre & les plus riches métaux : & le peuple qui connaîtra le mieux les routes de la mer, & qui pourra par la navigation s'approprier les richeſſes de ce monde inconnu, ce peuple-là, aura ſûrement la première place parmi les nations ".

" Othar demande deux vaiſſeaux qu'il fera monter par des matelots expérimentés, & dans leſquels il mettra des proviſions pour douze lunes. Il ſuccombera à la peine, ou il découvrira de nouveaux Etats pour le Roi ".

Alfred applaudit à cette propoſition. Deux vaiſſeaux remplis de mariniers Scandinaviens quitterent les côtes de Halgoland, & Othar fit diriger ſes voiles précisément contre le pôle du monde. Il vit l'extrémité de la terre inconnue. La mer s'ouvrait du côté du Levant dans une étendue immenſe, & le continent fuyait du côté du Sud. Othar s'avança plus loin vers le Nord, qu'aucun mortel ne

l'avait fait avant lui. La mer était ouverte, & les dangers qu'il avait à ſurmonter, étaient trop petits pour ſon courage. Il prit des licornes, & apporta une charge de ce précieux contrepoiſon. Mais après avoir dépaſſé la pointe de la terre, du côté où elle incline vers le Sud, il fut atteint d'un violent vent d'Eſt. Ce fut en vain qu'il voulut réſiſter, il fut jetté ſur une côte où il trouva un port ſûr, des ſources chaudes & de l'herbe verte.

Les habitans de ces côtes reſſemblaient aſſez aux Finniens parmi leſquels Othar avait vécu. Petits, mal faits, exercés à ſupporter toutes les incommodités de la vie, infatigables dans les plus rudes travaux, ils attaquaient avec de mauvaiſes armes, ſans le ſecours du fer, la terrible baleine dont la chair leur ſervait de nourriture, & dont le ſquelette leur fourniſſait les matériaux de leurs habitations. Ils cherchaient ſous la glace le timide veau marin, & le tuaient avec des eſpèces de javelots dont le bout était d'os de poiſſon. Les poiſſons étaient leur pain & faiſaient toute leur nourriture; car la terre

ne produisait rien qui eût pu fournir à la vie des hommes; le pays était couvert de rochers, & rempli intérieurement de hautes montagnes de glace. Jamais on n'y vit germer un arbre, jamais la terre plus dure que le fer, n'y produisit de fruit.

La tempête avait endommagé les vaisseaux d'Othar; il fallait quelques semaines pour les reparer. Il les employa à connaître le peuple qui habitait ces nouvelles côtes. Il aida ces sauvages dans leur pêche, il leur fit présent d'armes de fer, & leur apprit à attacher à des longues cordes les javelots, pour les lancer contre la baleine; par le moyen de cette corde le poisson entraînait le bâtiment sur lequel étaient les pêcheurs qui l'avaient blessée, avec une rapidité plus prompte que celle du vent le plus violent, jusqu'à ce qu'epuisée par la perte de son sang, elle tombât sans force. Othar leur fit connaître le prix des dents du courageux cheval marin, & leur apprit les moyens de le dompter; il leur fit goûter du pain, & leur promit de revenir les années suivantes, avec

les ouvrages des arts cultivés dans les pays policés, pour les leur échanger contre la dépouille de la baleine & du chien marin.

Malgré l'attachement d'Othar pour la liberté, il n'avait cependant point vu de pays qui fût ſans Souverain. Tout le Nord était ſous la domination de petits Princes qui reconnaiſſaient eux-mêmes la ſouveraineté des Rois d'Upſal, de Lethra, de Norwege. Les habitans des côtes ſeptentrionales obéiſſaient à des Magiſtrats & à des loix. Tous payaient des contributions à l'Etat, & tous lui avaient ſacrifié une partie de leur liberté, pour s'aſſurer celle qu'ils s'étaient reſervée dans le Nord occidental. Othar ne trouva par contre nulle trace de ſoumiſſion, aucun homme élevé au-deſſus de l'autre, aucune loi, aucune peine, ni aucune récompenſe. Chaque père eſt le ſeigneur de ſes enfans; mais celui qui partage ſa cabane, qui habite avec lui ſous le même toit, n'exige de lui aucune obéiſſance, & ne lui rend non plus aucune ſoumiſſion, & vit, comme ſes frères, dans

une parfaite égalité avec lui, à la lueur d'une lampe commune. Vingt-cinq, trente cabanes ſont creuſées l'une à côté de l'autre dans la terre auprès d'une baye poiſſonneuſe, cinquante familles habitent ces cabanes, ſans qu'aucun individu donne le moindre commandement, ou en reçoive de perſonne; ſans qu'il y ait aucun habitant de cette baye, qui ait d'autre autorité ſur ſes camarades, que celle qui eſt une ſuite néceſſaire du meilleur conſeil pour le plus grand avantage de la communauté. Ces ſauvages raſſemblés dans des cabanes, dans de petits villages de cabanes, poſſédent en commun de grands canots, dans leſquels ils vont d'une baye à l'autre, ſuivant que la pêche eſt plus ou moins abondante. Ils uniſſent leurs forces pour conſtruire un tel canot, ils font une ligue contre la baleine, lui déclarent tous la guerre, & partagent ſes dépouilles. Mais aucune de ces alliances n'oblige un habitant à la moindre ſoumiſſion envers l'autre.

Othar fut curieux de connaître les effets de ce manque de loix, & de ſavoir ſi les

hommes en vivaient moins amica lement, & si leur état était pire que celui des autres. Il trouva peu de différence entre les plus libres de tous les hommes, les habitans des côtes du Nord-Ouest, & les peuples civilisés de l'Europe. Le bien était ici, comme chez les Européens, mêlé avec le mal. Les sauvages se supportent aussi-bien les uns les autres, que] ceux sur la colere desquels la sagesse des loix & la vindique publique veillent continuellement; il est très-rare qu'un sauvage offense ou frappe son égal & son semblable. Plusieurs familles vivent ensemble dans une cabane, avec froideur, mais en paix. Il est rare que le partage de la proie donne lieu à quelques disputes; l'amour même qui excite les animaux aux combats les plus sanglans, ne réveille pas l'indifférence de ces solitaires orientaux.

Ils sont encore plus indifférens les uns envers les autres dans les devoirs de l'humanité. Un enfant dont la mère vient à mourir, meurt aussi inévitablement, parce qu'aucune autre femme ne prend soin de ce pau-

vre malheureux. Ils ne jouissent pas dans leurs maladies, de tous les petits services que les peuples civilisés se rendent de voisin à voisin; dans leurs fréquentes migrations, un malade est un poids dont ceux qui sont bien portans ne peuvent se charger. N'y ayant personne qui venge l'infraction des loix, une dispute a plus d'une fois été terminée par un meurtre. Un sauvage irrité contre un autre, & trouvant son ennemi seul dans la vaste étendue des mers, a souvent renversé son canot, ou l'a précipité clandestinement du haut d'un rocher. Ces forfaits ne sont cependant pas plus fréquens, ni plus communs que chez les autres peuples qui vivent sous le frein de la Religion & des peines civiles.

Les mariages sont aussi constans & aussi unis, que chez les nations civilisées; la stérilité y est simplement en horreur, parce que les enfans, & sur-tout les fils, sont le seul secours que des parens puissent avoir dans leur caducité, dans un pays où les hommes ne sont pas assez étroitement unis les uns avec les autres, pour se sécourir mutuellement.

Le ſentiment de l'honneur eſt auſſi fort, que chez les peuples ſeptentrionaux civiliſés. Il s'étend même juſqu'à la gloire que procure l'eſprit, à laquelle ces ſauvages aſpirent au milieu même d'une vie qui ſemble uniquement conſacrée aux beſoins de première néceſſité. Mais l'avidité eſt encore chez eux un deſir plus violent. Le ſuperflu eſt la ſeule diſtinction qui élève ici un homme au-deſſus de l'autre. Ces ſauvages ſont au reſte plus excuſables, que les peuples civiliſés; l'entretien de leur vie eſt expoſé à mille haſards & à mille dangers ; leur ſuperflu même ne conſiſte qu'en vivres qui peuvent ſe corrompre, & les laiſſer en proie aux horreurs de la famine. Le défaut de ſociabilité eſt peut-être la raiſon qui avait empêché ces ſauvages d'élever du bétail. La nature produit ici des Rennes, mais perſonne ne ſait les accoutumer à ſe plaire avec l'homme, & à lui obéir. Ils perdent par-là une nourriture bien meilleure, & bien plus aſſurée, que celle qui dépend de la mer & des vents.

Othar ſe perſuada à la fin, que dans un

pays très-peu peuplé, dans lequel y a plus d'espace qu'il n'en faut au petit nombre d'hommes qui l'habitent, où la mer est ouverte à tout le monde, & fournit à tous de quoi les nourrir; où il n'y a ni champs, ni prés, ni aucune propriété, que celle qui est toujours sous les yeux du possesseur; que dans un pays froid où tous les sentimens, jusqu'à celui de l'amour même, qui est le plus vif de tous, sont plus modérés; que les hommes, dis-je, y peuvent vivre sans Magistrats; que les besoins & les intérêts communs peuvent amener ces hommes à vivre en société, & que les vices ne produisent pas de plus grands crimes chez eux, que chez ceux qui vivent sous des Princes & sous des loix; parce que leurs affections sont moins fortes, & rendent les peines qui les répriment, moins nécessaires.

Les vaisseaux d'Othar étaient reparés & prêts à soutenir de nouveau les fatigues de la mer. Un vent de Nord-Est favorable poussa cet hardi navigateur devant la pointe méridionale du continent glacé. La terre incli-

nait du côté du Sud, un vaste bras de mer s'ouvrait, & un grand fleuve s'y jettait par diverses embouchures, & servait de port assuré. Quoique ces contrées fussent plus septentrionales que les côtes des sauvages, le Scandinavien trouva qu'elles étaient habitées par des peuples policés. Les Biarmiens avaient un Roi & un culte divin, ils habitaient des maisons chaudes & commodes, & trouvaient dans la pêche, la chasse, leurs nombreux troupeaux, & dans les fruits de la terre, de quoi fournir suffisamment aux besoins de la vie. Ce peuple ressemblait aux Finniens ou Finlandais d'Othar. Ce navigateur reconnut ici l'utilité de la vie sociale; cette côte, comme celle des sauvages du Nord-Ouest, était exposée au froid glacé du septentrion, aux longs hyvers, & aux vents destructeurs; mais les forces réunies des hommes avaient corrigé la nature. La terre était devenue fertile sous leurs mains; ils connaissaient l'utilité des instrumens méchaniques, ils s'aidaient réciproquement à bâtir leurs maisons; la disette ne les obligeait point à errer çà & là dans un

pays désert, ils avaient des champs & des jardins, ils échangeaient leur superflu contre les marchandises utiles des peuples méridionaux; ils n'étaient poins exposés à la famine qui, dans une saison peu favorable, détruit souvent les sauvages. Les forces réunies d'une multitude ont fait ici, ce qui aurait été impossible à un seul homme. Les sciences des peuples policés jettaient aussi quelques-uns de leurs rayons dans des contrées aussi éloignées; ils connaissaient & honoraient un Être supérieur.

Othar reconnut que la Religion resserre les liens de l'humanité, & qu'elle nous oblige envers nos frères à des devoirs que le sauvage ne connaît pas; que nous en sentons mieux la pitié, & que nous travaillons davantage à adoucir la misère & le malheur d'autrui; & qu'enfin les hommes qui ne vivent pas en société, n'avancent point, qu'ils ne découvrent, ni ne perfectionnent rien, pendant que les peuples civilisés découvrent tous les jours des nouveaux moyens d'adoucir les amertumes de la vie, & d'augmenter les

sensations agréables, qu'ils croissent & se perfectionent; tandis que les peuples sauvages végètent dans une enfance qui ne finit point.

Othar mit encore une fois à la voile, & un vent favorable du Sud-Ouest le poussa vers le pôle septentrional de la terre. Il passa à côté d'une isle située beaucoup au-delà des terres habitées par les hommes, & à l'Orient, d'une autre isle plus grande que couvre une glace éternelle, & dont le petit nombre de productions naturelles ne sert qu'à nourrir quelques solitaires. La petite isle était coupée par de profondes vallées, & la mer fourmillait de baleines autour de ses côtes. Othar se persuada d'avoir trouvé dans ces contrées où jamais personne n'était parvenu (*a*), un trésor inépuisable, qui lui servirait à marquer au Roi des Saxons la reconnaissance de sa générosité.

Il avait pris la ferme résolution de remplir



(*a*) C'est le Spitzberg.

les desirs d'Alfred, & de découvrir le chemin de la Chine & du Japon, dont la renommée avait exalté en Europe, la grandeur & les richesses. Il navigua en plein jour auprès d'une isle (*b*), d'où il vit s'élever une fumée. Il y a des hommes ici, dit Othar, si près de l'extrémité du monde! Et bientôt il vit marcher sur le rivage quelques étrangers enfoncés dans des pelisses, qui par leurs gestes & leurs cris, semblaient solliciter son secours.

Le cœur génereux & compatissant d'Othar ne pouvait voir souffrir un homme, sans prendre part à son malheur. Il se mit dans un esquif, & tendit amicalement la main au plus distingué de ces infortunés. C'étaient des Biarmiens dont la langue n'était pas entiérement étrangère au héros. Ils le prierent par les premiers devoirs de la simple humanité, de les tirer de cette solitude. Othar

(*b*) Ceci est l'histoire véritable du pilote Himkoff & de ses compagnons.

consentit sur-le-champ à délivrer ces malheureux qui le prierent d'entrer dans une cabane, dans laquelle ils avaient vécu six années de suite.

Cette cabane enfoncée dans la terre était construite du bois que les flots dirigés par la Providence avaient poussé sur ces côtes inhabitables, ou que la mer avait entraîné des forêts éloignées. Les fentes étaient bouchées avec de la mousse ; un feu qui n'avait jamais été éteint, brûlait sur le foyer solitaire. Les richesses de ces infortunés étaient conservées dans cette cabane. Des peaux d'ours qu'ils avaient tués, des renards précieux, des rennes, de la graisse de ces animaux-là, des fils, des cordes & des filatures faites de nerfs d'ours, & quelques vases de terre, formaient leurs trésors. Les Biarmiens donnerent à leurs hôtes de la chair des bêtes qu'ils avaient tuées, & les Scandinaviens leur firent boire de l'eau de-vie, dont il y avait long-tems qu'ils avaient oublié le goût.

Après le repas les Biarmiens apporterent leurs richesses & leurs armes dans le vaiss-

feau, & un vent favorable d'Oueſt les faiſait avancer vers les extrémités de l'Orient. Pour adoucir la ſolitude & l'ennui de leur navigation, Othar pria ceux qu'il avait ſauvés, de lui raconter l'hiſtoire de leur infortune.

" Nous ſommes des pêcheurs, dit le plus vieux d'entr'eux. Nous allions à la pêche de la baleine, quand la glace nous environna auprès de cette isle. Nous mimes pied à terre, & cherchâmes une grotte, où dans ces affreux déſerts nous puſſions nous garantir du froid mortel qu'il faiſait. Nous n'appercevions que des rocailles qui, fendues par le froid, tombaient dans la mer par gros morceaux, & avec un fracas effroyable. Des vaſtes ſolitudes ſans arbres, ſans verdure, des collines couvertes de neige, & un déſert immenſe dénué de toute eſpèce de créatures, formaient notre Royaume. Nous avions apporté de notre vaiſſeau quelque peu de fer, & quelques armes, & nous tuâmes ſans peine une Renne; parce que les habitans de cette côte n'avaient point encore

vus d'hommes, & n'avaient point encore appris à éviter leurs embuches. La nuit vint, elle fut courte ; car le ſoleil ne quitte point l'horizon pendant des mois entiers. Mais une tempête violente agita la mer pendant toute la nuit, & la glace était diſperſée le lendemain matin ; mais notre bâtiment, le ſeul eſpoir qui nous reſtait, avait été jetté dans la vaſte étendue des mers, & était perdu ſans reſſource ".

" Nous nous trouvâmes donc cinq enfermés dans une priſon environnée de toute part des mers immenſes. Nous étions éloignés de tout ſecours, & preſque ſans reſſource contre la faim, le froid & la fureur des vents déchaînés. La néceſſité nous donna cependant du courage ; la Renne que nous avions tuée ſervit à nous nourrir pendant quelques jours. Nous buvions de la neige fondue, & nous trouvâmes ſur le rivage du bois que les flots y avaient pouſſé, & qui s'augmentait de tems en tems par les débris des bâtimens qui avaient fait naufrage. Tous nos outils conſiſtaient en une ſeule hâche & un ſeul couteau. Nous

travaillâmes sans relâche à bâtir une cabane, avant que la rigueur de l'hyver vint nous en empêcher. En frottant des morceaux de bois l'un contre l'autre, nous parvinmes à allumer un feu que nous n'avons jamais laissé éteindre. Quelques cloux que nous avaient fournis les débris des bâtimens échoués, nous servirent à forger sur des pierres fort dures, un marteau & deux fers dont nous armâmes deux bâtons; nous fimes un arc d'une racine, que la mer nous avait apportée, & des cloux nous fimes les pointes de nos flèches ".

" Un ours blanc, le tyran de cette isle, qui se nourrissait des Rennes qu'il pouvait surprendre, vint nous attaquer; mais nous nous étions préparés au combat, & nous tuâmes à coups de nos lances, cet animal féroce. Nous reduisimes ses nerfs en filamens, qui nous donnerent des cordes pour notre arc & pour d'autres usages, & des fils pour coudre les habits que nous nous faisions de la peau des bêtes que nous avions tuées ".

" L'arc qui donnait la mort dans l'éloignement, nous rendit maîtres des animaux

solitaires qui habitaient l'isle. Nous massacrâmes les ours, nous tuâmes à coups de flèche une grande quantité de renards, & autant de rennes, que nous en avions besoin pour notre nourriture. Les poissons que nous prenions facilement en attachant un morceau de viande à l'hameçon, augmentaient notre magasin de vivres. Nous trouvâmes de l'argile, dont nous fimes des vases pour cuire notre viande, & une lampe que nous remplissions de graisse d'ours, & qui nous éclairait pendant l'obscurité de cette longue nuit qui nous semblait éternelle ; puisqu'elle règne pendant les longs hyvers du septentrion. Les cordes que nous trouvions quelquefois sur les débris des bâtimens que la mer nous amenait, nous fournissaient la mêche. Une seule herbe rampante, mais saine & de bon goût, servait de tems en tems à varier nos repas.

" Nous avions vu six fois les jours éternels de l'été, six fois nous avions éprouvé cette terrible nuit qui, pendant plusieurs mois, couvre de ses ombres ces tristes campagnes. Notre cabane, & le feu que nous ne

laiſſions jamais éteindre, retenaient d'un côté la neige ſous laquelle notre habitation était enſévelie, & de l'autre, tempéraient le froid des derniers mois de l'hyver, & nous le rendaient un peu plus ſupportable. Nous employions des heures qui nous paraiſſaient ſi longues, à des ouvrages pénibles que la longueur du tems nous rendaient poſſibles: car nous en vinmes au point de faire des aiguilles avec des cloux ".

" Nous éprouvions que notre manière de vivre n'était pas tout-à-fait au-deſſus des forces de l'humanité; cette idée nous ranimait dans ces momens de triſteſſe que nous ne pouvions éviter. Ah! penſais-je en moi-même, nous devons mourir; heureux celui de nous qui mourra le premier, qui entendra encore la voix conſolante de ſes amis; qui pourra eſpérer quelque ſecours dans ſes derniers momens, à qui d'autres hommes fermeront les yeux! Mais quel ſera le ſort de celui qui ſurvivra aux autres? ſeul, ſans amis, ſans ſecours, dans l'impuiſſance de ſe procurer de la nourriture, hors d'état de pouvoir appai-

fer le plus grand befoin des hommes, la foif, il languira dans cette folitude affreufe, & fera rongé des vers, avant que de mourir ".

" Les outils les plus néceffaires menaçaient déjà de nous quitter; le tranchant de la hache qui nous fervait à couper le bois pour nous garantir du froid, était entiérement ufé; il ne reftait aucune trace de notre feul & unique conteau : & ces pertes étaient irréparables. Mais le créateur des hommes a des moyens de les fauver, dit l'honnête Biarmien; c'eft fa bonté qui a amené du fond de l'Occident un héros à qui il avait confié notre délivrance ".

Othar marqua la joie qu'il avait, d'avoir été jugé digne de mettre fin à un malheur fi dur & fi peu mérité.

" Que ferait-ce de l'homme, dit-il en réfléchiffant, que deviendrait-il fans les arts, qu'on ne peut cultiver que dans la vie fociale? Un peu de fer, le travail réuni d'un mineur, d'un maréchal, d'un charbonnier, d'un potier, d'un maffon, d'un charpentier, & d'u-

ne quantité d'autres artiſans, a ſauvé la vie à ces malheureux Biarmiens. C'était la vie ſociale qui leur avait appris à travailler le fer, à faire des vaſes avec de l'argile, des cordes avec des filamens, à ſe faire des habits de la peau des animaux qu'ils avaient tués. L'homme ſerait la plus malheureuſe des créatures, s'il ne vivait pas en ſociété; le genre humain ſe ſerait même éteint dans peu d'années, parce que les enfans ſont beaucoup plus longtems qu'aucun autre animal, dans l'impuiſſance de ſatisfaire aux beſoins de la vie; ſi la pente invincible que l'homme ſe ſent pour la ſociété, n'engageait pas le père & la mère à agir de concert, pour ſoigner tendrement ces nouvelles créatures qui ne leur promettent rien, & qui leur cauſent mille peines & mille ſoucis, & pour ſacrifier à leurs faibles enfans les conſeils de leur amour-propre, leur repos, leurs plaiſirs, leurs nonchalances, & l'horreur même qu'ils ont pour la douleur".

Othar pouſſé par un vent favorable, navigua pendant quelque tems vers l'Eſt; mais le ſoleil était déja entré dans le ſigne de la

Vierge, les longs jours diminuaient, l'hyver devenait plus rude, un brouillard incommode couvrait la mer, des isles de glace énormes entouraient le vaiſſeau. Les courageux Scandinaviens ne craignaient pas la mort, quand elle ſe préſentait à eux tout d'un coup, au bout d'une lance ou d'une épée. Mais ils ſavaient que chaque port de cette côte glacée ſerait leur tombeau, que dans des eſpaces immenſes il ne ſe trouvait aucun pays qui produisit les choſes les plus néceſſaires à la vie, que leur vaiſſeau ne pourrait pas réſiſter aux chocs de la glace; qu'il était très-incertain, ſi ces contrées inhabitables étaient peuplées quelque part, & qu'ils n'avaient à attendre qu'une mort miſérable. Ménacés par la faim & un froid exceſſif qu'aucun courage ne ſaurait ſupporter.

Le héros ſe rendit avec peine, mais l'air devenu épais & peſant, rendait déja la navigation ſi peu ſûre, qu'on était à tout moment en danger de voir le vaiſſeau briſer contre un écueil, ou échouer contre quelque isle inévitable. D'ailleurs les proviſions diminuaient,

& on n'avait nulle espérance de retrouver de quoi fournir à l'entretien de l'équipage, que quand on aurait atteint les contrées éloignées du Sud. Othar fut donc obligé de céder à la nécessité, & de changer sa route. Il ramena les Biarmiens qui étaient pénétrés de reconnaissance envers lui, dans leur patrie; il chargea son vaisseau de pelleteries rares, & de la dépouille des animaux des mers septentrionales, & aborda au commencement de l'hyver sur les côtes d'Halgoland, après avoir essuyé de grands dangers. Il passa l'hyver chez ses compatriotes, qui écouterent avec admiration les récits de leurs compagnons qui avaient navigué sur tant de mers inconnues, qui avaient vu des hommes d'une figure & de mœurs étrangères, & qui s'étaient approchés du pôle, plus près qu'aucun mortel n'aurait jamais osé l'hasarder.

Othar revint en Angleterre le printems suivant, & présenta au Roi les productions septentrionales, les dents de cheval marin, les pelleteries précieuses des Biarmiens & des Obdoriens, l'arme de la licorne de mer,

les barbes des baleines qu'il avait prifes. Alfred ouit avec plaifir les avantures du voyageur, & ce qu'il lui dit des hommes entiérément abandonnés à la nature. Il était trop humain, pour expofer fes courageux mariniers au danger prefqu'inévitable de la mort, dans des voyages ultérieurs aux extrémités du feptentrion, & il donna à l'entreprenant Othar une commiffion plus facile à exécuter.

Le Scandinavien devait naviguer cette fois-ci fur la mer Baltique, qui communiquant avec le grand Océan, fépare la Scandinavie de l'Angleterre, & s'étend du côté de l'Eft. Il paffa avec un vaiffeau bien frété le détroit du Sund, qui fépare les isles du Dannemarck, du royaume des Goths. Il navigua auprès d'un fleuve qui vient de l'ancienne patrie des Anglais, dont le peuple s'était embarqué pour le climat plus doux de la Bretagne, & le pays laiffé fans culture, était alors habité par des Danois. Othar vint à l'embouchure de la Viftule, & fur les côtes où la mer jette l'ambre fur le rivage, & qui

en fournit au reste du monde. Il prit une charge de cette résine odorante qui servait à la parure des femmes. Il visita les immenses côtes de l'Esthonie, séjour de Gentils-hommes & d'esclaves. Des vastes forêts couvraient tout le pays, il n'y avait que quelques morceaux séparés qui fussent en culture; un Gentil-homme du pays des Sarmates y avait sa Cour, & tout autour de lui habitaient dans des chaumières ses esclaves qui cultivaient la terre pour lui, qui attendaient de lui chaque jour leur nourriture, de la volonté duquel dépendaient la vie & l'honneur même de leurs femmes. Le Gentil-homme ne connaissait de bonheur que la guerre & la chasse, qui en est l'imitation; il allait chercher le bœuf sauvage dans le fort des forêts, & reveillait l'ours dans sa retraite. Les arts, les sciences, le commerce n'avaient pas encore pénétré dans ces lieux abandonnés à la nature toute brute. Des officiers sourds aux cris des malheureux, obligeaient le pauvre paysan à travailler toute la journée, pour que son Seigneur pût vivre dans l'oisiveté;

ſiveté ; ils le forçaient à un travail dont il n'avait rien à eſpérer, & que la ſeule crainte des coups de ces ſous-ordres impitoyables lui arrachait. L'oppreſſion continuelle ſous laquelle ces malheureux gémiſſaient, le peu de récompenſe attachée à leurs peines, le mépris dont leurs ſervices ne les exemptaient pas, tout cela aigriſſait ces eſclaves, & les rendait ennemis de leur Seigneur. Ils devenaient pareſſeux, parce qu'ils ne travaillaient pas pour eux-mêmes; entêtés, parce qu'ils étaient contraints d'étouffer leur mauvaiſe volonté; voleurs, parce que les choſes les plus néceſſaires à la vie leur manquoient; débauchés, parce que l'honneur d'aucune fille n'étoit en ſûreté, & qu'elles ne pouvoient pas réſiſter aux aſſauts que la paſſion effrenée des Gentils-hommes livrait à leur chaſteté. L'ignorance où ces infortunés étaient de toutes les vertus, & l'abaiſſement de leur ame qui reſſemblait à celle des bêtes, étaient un effet viſible de la ſervitude dans laquelle ils vivaient.

La plus grande partie du pays était un déſert, & les champs mêmes du Seigneur

Sarmate ne recevaient pas du laboureur opprimé & mécontent une culture qui eût pu les fertiliser. On brûlait tous les ans une partie de bois inutile, & on sémait dans la terre rechauffée quelque peu de grain, dont la cendre favorisait l'accroissement; mais une stérilité éternelle suivait toujours quelques mauvaises recoltes. Semblable au bétail que l'homme nourrit pour ses commodités, le paysan recevait un pain qui le rassasiait à peine, & une boisson dégoutante que le besoin seul lui faisait supporter. La vie lui était à charge, & il regardait la mort comme une délivrance. Des Royaumes immenses gémissaient ainsi sous le joug de fer, que leur imposait durement un petit nombre de cruels tyrans décorés du titre de Gentils-hommes (*a*).

Ces grandes régions très-peu habitées & sans gouvernemens réglés, ne pouvaient point opposer de force à ceux qui se présentaient



(*a*) Ce voyage est attribué à l'Anglais Wulfsten.

pour les envahir ; ainsi elles devenaient la proie du premier Prince qui savait se faire obéir de ses Sujets. Cette puissante Noblesse ne reconnaissait aucun lien qui l'unît pour un but général ; aucun de ceux qui la composaient, ne recevait d'ordres d'un autre ; aucun ne voulait sacrifier à l'avantage du tout, la plus petite partie de son bien & de sa liberté. Ils étaient subjugués sans peine l'un après l'autre ; leurs esclaves n'avaient rien à attendre d'un maître dur & impitoyable, & n'avaient rien à perdre par sa ruine.

Othar parvint à l'extrémité de la mer Baltique, jusqu'à l'embouchure de ce fleuve, où il n'y avait alors que quelques isles éparses, couvertes de buissons & remplies de gibier, & où il était écrit dans les livres de la Providence, qu'après plusieurs siècles il y serait bâti une grande ville digne d'être la capitale d'un vaste Empire qui donnerait des loix à cent peuples divers, dont le Monarque établirait sa domination depuis le pays des Seres, jusqu'aux frontières de l'Esthonie. Othar revint chargé des trésors de ces pays solitai-

res, de peaux & de cuirs, d'ambre & de miel d'abeilles qui donnent en vain à l'homme l'exemple d'un travail aſſidu & heureux. Alfred apprit avec plaiſir l'Etat d'un Royaume où Wodan, ſon ayeul, avait règné, & où il avait été placé du trône ſur l'autel. Il écouta attentivement la deſcription de l'abus que font les hommes des dons de la nature, lorſque de ſages loix ne réuniſſent pas leurs forces vers un but géneral. Il prit encore une plus ferme réſolution de briſer les chaînes des hommes, qui aſſerviſſent leur ame, & lui font perdre les grands avantages qui la rendent l'image de la Divinité. Il récompenſa Othar royalement, & lui donna le commandement de dix vaiſſeaux de guerre.



ALFRED.

LIVRE VI.

Premier amour d'Alfred.

LA gravité de l'Hiſtoire ne nous a pas permis juſques à préſent de parler de cet amour. Une chronique nous en a ſeulement conſervé le ſouvenir ſous les noms d'Edgar & d'Emma, vieille chanſon qui excite encore aujourd'hui les mêmes mouvemens, qu'elle faiſait naitre autrefois chez les Saxons. Comme cette ancienne chronique n'offre rien qui déroge à la g'oire du grand Prince dont nous venons d'écrire l'hiſtoire, nous ne voulons pas la ſupprimer.

Alfred (*a*) ſe tenait encore caché chez les bergers de ſon père, & il était connu dans

(*a*) Liv. I.

tout le pays fous le nom de Wulf. Il avait fi bien fu déguifer fa figure, que les Gentils-hommes mêmes de fa Cour ne le reconnaiffaient plus. Il fortait fouvent des marais d'Athelney, pour tomber avec quelques Saxons fugitifs comme lui, fur leurs cruels ennemis les Normands, pour fe venger des maux qu'ils faifaient fouffrir à fon peuple, & pour fournir à fes foldats des armes & des vivres. Auffi-tôt que fes ennemis venaient en foule pour les accabler, tous ces Saxons qui connaiffaient chaque creux, & chaque marais leur échappaient facilement.

La fortune avait toujours favorifé Wulf dans ces petits combats, lorfqu'enfin enveloppé d'une troupe d'ennemis, il eut à combattre des forces de beaucoup fupérieures aux fiennes. Il fe retira dans une efpèce de défilé, qui, entouré d'eau, ne laiffait qu'une petite entrée à l'ennemi, & lui permettait de repouffer leur multitude avec fon peu de monde. Il renverfa plufieurs de ces barbares brigands à coups d'arbalète, qui était alors une nouvelle invention, à laquelle les Anglais furent dans la fuite redevables de plus d'une

victoire. Un guerrier Scandinavien parvint enfin à bleſſer d'un coup de lance le Monarque inconnu, à qui la perte de ſon ſang ôta les forces, au point que ſes compagnons furent obligés de l'emporter dans l'obſcurité de la nuit qui vint fort à propos au ſecours des Saxons.

Le château d'Edelbert, Comte Saxon, était dans le voiſinage; c'était une fortereſſe dans laquelle il s'était renfermé avec beaucoup de proviſions, & où pluſieurs fugitifs avaient trouvé un aſile; les Normands effrayés de la valeur du Comte, & de la force des remparts de ſa place, en avaient abandonné l'attaque. Les Saxons inquiets au ſujet d'Alfred, y vinrent de nuit, & demanderent à être introduits. Wulf, dirent-ils, Wulf, l'effroi des pirates, eſt bleſſé. Tout bon patriote connaiſſait le nom de ce vengeur des Saxons. Les portes s'ouvrirent pour lui, & Edelbert le reçut lui-même, comme un héros dont l'origine lui était inconnue. Suivant les mœurs des anciens Germains, Alswithe accompagnait ſon père; elle joignait le plus

beau caractère à la plus belle figure. Wulf avait été porté évanoui dans la salle, une pâleur mortelle couvrait son visage, ses bras dont les Normands avaient tant de fois éprouvé la force, étaient entiérement lâches. Alswithe découvrit le bras blessé, & prit soin elle-même de la blessure du Chevalier ; on lui donna des remèdes fortifians, & on le laissa reposer.

Edelbert & son aimable fille venaient voir tous les jours le guerrier qui était encore très-faible. Ses blessures demandaient des soins, & Alswithe elle-même daignait y mettre souvent la main. Wulf ouvrit enfin les yeux, & vit les tendres attentions de cette charmante fille ; sa jeunesse, sa beauté, la part qu'elle prenait à son malheur, toucherent le cœur du jeune Roi ; & l'amour sut profiter du tems que la guérison de sa blessure demandait, pour le subjuguer tout-à-fait. Il trouvait tous les jours de nouveaux motifs de s'attacher à la charmante Alswithe, la douceur de sa voix, son innocence, ses graces, la modestie qui règnait dans toutes ses manières, prirent un tel empire

ſur lui, qu'il ſentait qu'il ne pourrait jamais l'abandonner, ſans ſe rendre le plus malheureux des mortels. Le généreux Edelbert connaiſſait la vertu de ſa fille. Souvent appellé par des affaires qui demandaient une prompte expédition, il la laiſſait ſans ſcrupule auprès du Roi qui ſe retabliſſait lentement. La vertu d'Alfred ne réſiſta point à ſa nouvelle inclination; il ne voyait aucun obſtacle à contracter une union légitime avec la Comteſſe; il voulait cependant bien l'éprouver, avant que de la prendre pour ſa compagne.

Alfred était inconnu à tous ſes Saxons, qui ne ſavaient rien de lui, que ſes exploits. Il continua à cacher ſa naiſſance, & il laiſſa croire à ceux qui le ſervaient, qu'il était un ſimple guerrier Saxon élevé dans le métier des armes. Il tâchait cependant dans cet état d'abaiſſement de plaire à la jeune Comteſſe. Elle remarqua bientôt des témoignages non équivoques de l'amour du généreux inconnu. Alfred dans l'innocence de ſon cœur chercha à lui prouver ſon eſtime & ſon admiration avec une modeſtie & une aiſance qui convenaient à ſon rang; mais

qu'Alswithe trouvait peu conformes à ſon habillement & à ſes circonſtances. Alfred ne pouvait pas cacher cet air d'éducation, cette politeſſe que donne l'uſage du grand monde. Il était le meilleur poëte qui fut parmi les Saxons, perſonne n'écrivait cette langue avec autant de délicateſſe que lui, & cette délicateſſe lui était particulière. Il entretenait la jeune Comteſſe tantôt avec des petits poëmes, & tantôt avec des petits contes dont l'agrément l'amuſait, & la forçait en quelque ſorte de prolonger le tems qu'elle paſſait auprès de lui.

Alfred lui racontait, ſous un nom ſuppoſé, ſes voyages & ſes guerres; il avait, diſait-il, aſſiſté à ces grandes batailles, dans leſquelles il avait réellement commandé. Il mettait tant de feu & de vivacité dans la deſcription qu'il faiſait de la magnificence de Rome, des beautés de l'heureuſe Italie, des buiſſons de myrthe, des forêts de laurier, de ces isles de la mer Mediterranée toujours émaillées de fleurs: que tous ces récits intéreſſans enchantaient Alswithe. Il parlait des charmes de cette belle fille,

des qualités de son ame, comme un simple berger qui n'ose pas lever les yeux sur une Princesse beaucoup au-dessus de lui, & qui sent cependant toutes ses perfections; il enveloppait ses sentimens dans des chansons qui, à l'en croire, devaient être vieilles; mais qui étaient faites pour Alswithe, & qui ne pouvaient convenir qu'à elle seule. Rougissait-elle, Alfred craignait-il qu'elle n'interrompît une conversation aussi témeraire? il savait changer son discours à propos, & d'une manière si naturelle, qu'il en faisait un badinage respectueux. Il accompagnait ses chansons du luth, dont il touchait supérieurement, & qui augmentait beaucoup l'éloquente douceur de sa voix, qui était aussi touchante que majestueuse.

Suivant la coutume de ces tems-là, la Comtesse avait été élevée dès son enfance dans le château de son père, elle y avait connu beaucoup de braves guerriers & de vaillans Chevaliers; mais l'air noble d'Alfred, l'esprit qui régnait dans tous ses discours avait pour elle tous les charmes de la nouveauté & du plus tendre intérêt. Quoique le Roi

eut en quelque façon défiguré sa physionomie par une couleur artificielle, il n'avait cependant pas pu la changer entiérement; & la vivacité de ses yeux décélait la noblesse de son origine, en faisant connaître la grandeur de son ame. La compagnie, & bientôt après, la personne de l'inconnu plut à l'innocente Comtesse, sans qu'elle s'en défiât; & son cœur fut pris, avant qu'elle eût senti qu'il pourrait avoir la faiblesse de se rendre.

Le pénétrant Alfred remarqua bientôt les progrès qu'il avait fait sur la jeune Comtesse; il hasarda de lui faire connaître plus clairement qu'il l'aimait. Il avait su peindre les sentimens qui agitaient son cœur, sans employer pour cela une déclaration en forme. L'innocente Alswithe ignorait jusqu'à quel point elle était déja engagée; elle ne se doutait pas même de l'impression qu'avait faite sur son cœur le mérite de l'illustre & aimable inconnu. Elle s'accoutuma à rencontrer ses yeux, & à lui rendre coups d'œil pour coups d'œil. Sa voix prit cette aimable douceur que l'innocence de la jeunesse accorde à celui qui, le premier, lui a appris à con-

naître les charmes de l'amour. Elle avait souvent des petits secrets qu'Alfred seul devait savoir, & elle l'accompagnait du cœur & de la voix, lorsqu'il chantait l'amour sous des noms empruntés.

Cependant la blessure du Roi était fermée, il manquait de prétexte pour s'arrêter plus long-tems dans le château du Comte; tout se préparait d'ailleurs pour les coups d'éclat, qui devaient le retablir sur le trône des Saxons; & ce jeune-homme était déja trop sage, pour sacrifier à l'amour, ce qu'il devait à son peuple & à sa dignité. Il ne pouvait cependant se resoudre à rompre les nœuds secrets qui l'unissaient à l'aimable Alswithe, sans emporter l'assurance, que son cœur était entiérement à lui. Il se permit une dissimulation qui ne lui était d'ailleurs pas naturelle; mais il se promit à lui-même, que le petit tourment qu'il allait causer à la Comtesse, serait récompensé par l'amour le plus vif & le plus constant.

Edelbert était parti pour un Tournois qu'un autre grand Seigneur avait publié. Le bras d'Alfred n'était pas encore assez bien remis

pour des exercices si violens. Edelbert l'avait laissé dans le château qui était bâti sur une colline. D'une des grottes que formait le rocher, sortait une source d'eau vive qui servait de retraite à la jeune Comtesse dans les grandes chaleurs de l'été. Wulf, dit cette aimable personne, ne connaît pas encore le plus bel ornement de ce château ; & en disant cela, elle le mena dans la grotte. Alfred n'avait jamais rien entrepris, qui eût pu allarmer sa vertu, & quoiqu'il l'aimât extrêmement, il ne pouvait pas se cacher qu'il était payé de quelque retour ; il ne pouvait pas non plus se dissimuler que, vû son espèce de déguisement, cette belle le regardait comme un jeune guerrier d'une naissance obscure, en faveur duquel elle ne s'abaisserait jamais, quelqu'aimable qu'il fut à ses yeux, & quelque distingué qu'il fut d'ailleurs par ses belles qualités. Alfred trouva un moment, où, seul avec la Comtesse, il lui dit avec un air fort touché : C'en est fait, Madame, il faut que je quitte un lieu où j'ai été comblé de bienfaits. Mais, le dirai-je, je suis assez ingrat, pour regretter

vivement d'y avoir été reçu. Alswithe parut étonnée de ce propos; mais le Roi déguifé continua. Hélas ! il m'eft impoffible de cacher que j'ai vu trop fouvent la belle Alswithe, & que fes charmes & fa vertu me rendront déformais infupportable le refte des jours que j'ai à vivre.

A ces mots, la rougeur couvrit les joues de la jeune Comteffe; l'orgueil de fes ancêtres ne lui laiffa voir dans l'amoureux Alfred, qu'un homme qui était indigne d'elle. Mais quelque chofe parlait dans fon cœur pour l'inconnu, & arrêtait les mouvemens de fon indignation fecrette. Wulf oublie, dit-elle, partagée entre ces deux fentimens, il oublie qu'il fut bleffé, que mon père le reçut dans fon château, comme un guerrier qui avait befoin de notre fecours, & qui n'en était pas indigne. Wulf, dit le Prince en l'interrómpant, Wulf ne méconnaît point la dignité d'Alswithe, mais il connaît mieux que perfonne au monde le prix de l'aimable perfonne qu'il a eu le malheur d'offenfer; qu'elle fente cependant qu'il eft des fenti-

mens que tous les reproches de la raiſon ne ſauraient étouffer : & perſonne n'a jamais ſenti ce que je ſens pour Alswithe. Je ſais mourir, Madame, j'ai vu ſouvent la mort, & je l'ai vue de près ; mais il m'eſt impoſſible de me diſſimuler à quel point je ſerais malheureux, ſi Alswithe me marquait du mépris.

Je connais tout le mérite de Wulf, reprit la jeune Comteſſe avec modeſtie & en baiſſant les yeux ; mon père honore en vous un héros qui a répandu ſon ſang pour la délivrance des Saxons ; & ſi j'évite de tels diſcours, ce n'eſt pas par mépris, mais parce qu'ils ne peuvent mener à rien. Ce n'eſt pas à moi à enlever la différence que la vertu a miſe entre les différens ordres des hommes. Wulf trouvera dans ſa condition une belle qui écoutera ſon amour, qui oſera y répondre, & l'en récompenſer.

Ma ſentence eſt donc prononcée, dit Alfred en altérant ſa phyſionomie, & d'un air qui marquait la plus profonde douleur. Je quitterai ce château à regret, mais Alswithe

ne

ne m'empêchera pas de porter avec moi dans les dangers auxquels mon état va m'exposer, un amour malheureux. Elle n'empêchera pas que son image ne soit ma dernière pensée, & son nom, ma dernière parole.

Un jeune-homme aussi modeste, aussi plein de mérite, que l'est Wulf, peut-il, lui dit la jeune Comtesse avec une émotion extrême, peut-il exiger de moi une chose que je ne puis accorder, sans me rendre indigne du nom que je porte? Peut-il espérer qu'Ethelbert approuvera son amour? Peut-il demander qu'Alswithe désobéisse au plus respectable des pères? Si je savais du moins de qui Wulf a pris naissance, & quelle est la différence qu'il y a entre Alswithe & lui!

Wulf, continua Alfred, est d'une famille noble; mais la fortune lui a refusé ses faveurs, il est pauvre: un accident qu'il ne pouvait pas éviter, l'a forcé d'abandonner sa patrie. L'honneur l'a obligé de répandre un sang qui crie vengeance, & le glaive des loix est suspendu sur sa tête.

Alswithe sentit tranquilliser son orgueil,

quand elle apprit que la naissance de Wulf ne serait pas un obstacle insurmontable. Elle méprisait la fortune. Plus de mille nobles Saxons avaient perdu leurs biens par la main des pirates victorieux, & n'avaient conservé que leur épée, sans rien perdre des égards qu'on avait pour leur naissance. Le cœur de la jeune Comtesse se sentit soulagé; mais elle avait trop de vertu, pour se laisser aller à la flatteuse espérance qui s'élevait secrettement dans le fond de son cœur. Notre conversation dure trop long-tems, dit-elle, nous ne pouvons pas la continuer davantage.

Alfred regarda ces paroles de l'objet de son amour, comme la marque d'un sentiment qui promettait beaucoup; & il se crut en droit de rester encore quelques jours dans le château. Le Comte prépara bientôt après une chasse à l'oiseau, qui était le divertissement le plus chéri des Gentils-hommes Saxons; il était trop sincérement attaché au valeureux Wulf, pour l'excluse de cette fête. Alfred avait une adresse merveilleuse à diriger un faucon, & cette chasse avait été une des occupations les plus agréables de sa

jeunesse. Alswithe conclut de son habileté dans cet exercice, & cette conclusion lui fit plaisir, qu'il fallait que Wulf fut d'une naissance compatible aux exercices de Chevalerie.

Son faucon avait pris un oiseau rare ; il le présenta de l'air le plus noble à la jeune Comtesse, & lui demanda en même tems la permission de prendre congé d'elle. Cette nouvelle fut douloureuse pour elle, & plus elle interrogeait son cœur, & plus elle le trouvait rempli de l'image du guerrier.

Alfred lui rendit visite le jour suivant, & après quelques complimens généraux, il lui dit avec plus de liberté : Je vais où le devoir m'appelle ; mon respect pour l'aimable Alswithe durera éternellement, mais j'aurai toujours à déplorer mon malheur, qui ne veut pas me permettre de faire éclater mon amour. Elle soupira ; le prochain départ du jeune héros lui donné une tristesse & une mélancolie dont elle ne put être maitresse. Ah ! pourquoi tant de belles qualités se trouvent - elles réunies chez un simple Gentilhomme, & qui se trouve même dans une

situation si fâcheuse ! Pourquoi Alswithe n'est-elle pas plutôt la fille d'un berger !

Alfred répliqua avec plus de gayeté, Wulf n'aurait jamais découvert son amour, s'il regardait comme une chose impossible, qu'Alswithe pût être heureuse avec lui. Son état n'est pas encore capable, il est vrai, de flatter l'orgueil d'une Comtesse. Mais si elle m'aime, mon bras pourra m'élever à un degré de grandeur, qui me rendrait moins indigne d'elle. Oserais-je me flatter que ce n'est que la différence de fortune, qui me fait regretter ? Oserais-je espérer qu'Alswithe me permettrait de l'aimer, si mon état se rapprochait du sien ?

Wulf peut-il encore exiger de moi des choses qui sont impossibles, dit la jeune Comtesse en rougissant, & en baissant les yeux ? Peut-il me faire naître des espérances qui me tromperaient ? Qu'il est facile qu'il oublie dans le tumulte des armes, une amie que le seul hasard lui a fait connaître ! Mais une jeune personne qui vit dans un château sans compagnie, sans distraction, serait trop malheureuse, si elle s'abandonnait à un amour

qui laisserait plus à desirer qu'à espérer? Continue, digne guerrier; deviens aussi grand, que tu es vertueux, mes vœux t'accompagneront par-tout.

Peu satisfait d'une réponse, d'ailleurs aussi favorable, Alfred essaya d'arracher à la jeune Comtesse, un aveu plus formel de son retour pour lui. Oui, je vais partir, dit-il; j'attise d'ailleurs tous les jours un feu qui me dévore, & qu'il est de mon devoir d'étouffer. Si Alswithe ne me méprisait pas, la différence qu'il y a entr'elle & moi, disparaîtrait bientôt à ses yeux; l'amour l'abbaisserait jusqu'à moi, & elle sentirait que la possession d'un cœur honnête, est de quelque prix pour une belle dont la naissance serait la plus distinguée. Mais bien loin d'exciter de l'amour chez elle, Wulf n'excite pas même de la pitié! Si Alswithe jugeait seulement son sort digne de quelque sentiment de compassion, elle l'adoucirait, d'un seul mot, d'une seule parole dictée par l'innocence.

Ce mot, dit l'aimable Comtesse en rougissant, est difficile à prononcer. Je le vois bien; Wulf ne sera content, que lorsque

je lui aurai avoué que je l'aime. Mais il n'est cependant pas assez injuste, pour ne pas voir que ma main est dans le pouvoir d'un père, & que mon amour ne se séparera jamais de ma main. Wulf, qui aime la vertu, pourrait-il m'entraîner dans une action que j'aurais à me reprocher ! Mais sera-t-il content, quand je lui aurai avoué avec quelle ardeur je désire que le destin rapproche nos circonstances, & qu'il me soit permis de prononcer le mot qu'il exige de moi. Elle lui tendit alors la main avec modestie, lui permit de la baiser, & voulut s'éloigner.

Non, dit le généreux Alfred ; Alswitha ne doit pas entretenir la douloureuse idée, qu'elle doive aimer quelqu'un qui soit indigne d'elle. Non, elle ne doit pas déchirer son cœur entre une inclination permise, & la résistance à ses devoirs. Elle verra dans peu, qu'elle n'agit point contre ce qu'exige d'elle sa naissance, en devenant favorable à Wulf. Il l'aimera doublement, parce qu'il ne devra sa tendresse, qu'à la bonté de son cœur, qui l'emporte sur l'in-

gueil de sa noblesse. Il lui baisa encore une fois la main avec feu, & retourna à Athelney.

A quelques mois de-là, & peu après la fameuse victoire sur les Normands, Alfred donna une grande fête aux vaillans hommes qui avaient délivré l'Angleterre. Ethelbert était du nombre de ces braves héros. On pria les plus belles femmes des victorieux Saxons, pour assister aux tournois & aux courses qui devaient se faire en mémoire de la victoire. Les Chevaliers devaient combattre dans les barrières, pour obtenir le prix. Le Roi reconnu tel, était assis sur un trône élevé ; & à côté de lui était un autre trône magnifiquement orné, destiné à la beauté qui devait distribuer le prix. Un Chevalier invita à ce noble emploi la belle Alswithe. Son père qui savait le dessein du Roi, & qui goûtait dans le secret de son cœur le ravissant plaisir de placer tout d'un coup sa fille sur le trône, lui ordonna de prendre cette place. Le Roi descendit de son trône, & la plaça sur son siège. C'est ici, dit-il, & pour toujours, la place d'Als-

withe. Elle leva alors modestement les yeux ; & vit dans le Roi, Wulf dépouillé de cette couleur artificielle qu'il s'était appliquée, & dans tout l'ornement de la royauté. Il dit à la craintive Alswithe, en la contraignant de s'asseoir, Alfred ose-t-il espérer ce que Wulf n'a pu obtenir ? Ose-t-il demander le cœur d'Alswithe, sans laquelle il ne peut vivre ? Elle s'inclina respectueusement, baissa les yeux, & répondit avec modestie & douceur : Celle qui a aimé le guerrier, sait qu'elle doit honorer le grand Alfred. Elle vit après cela les jeux, distribua des prix considérables à ceux qui en furent jugés les plus dignes ; & dès ce même soir, elle donna sa main & son cœur au Roi qui était au comble de sa joie, qui l'éleva au rang de Reine, en la prenant pour son épouse chérie qu'il a toujours aimée uniquement & sans partage.

FIN.

Le Bouquiniste
23.10.78
120 frcs.



